





# **LE RAPPORTÉ**



**Pierrette Champon**

*Le Rapporté*

Roman

*brumerge*

ISBN : 978-2-917745-38-0  
Dépôt légal : septembre 2011

Édition originale: 978-2-917745-19-9

[croxibi@orange.fr](mailto:croxibi@orange.fr)

© 2010 **Pierrette Champon**

Les Éditions Brumerge  
<http://les-editions-brumerge.wifeo.com>

*A mes parents*

Voici la belle histoire d'un homme qui se crut toute sa vie, poursuivi par la malchance et qui n'a jamais vu combien il était chanceux. Il a confondu bonne et mauvaise étoile. Comment a-t-il pu se tromper, en se croyant méprisé des dieux ?

C'est aussi le récit de la vie de Nicolas qui n'a toujours compté que sur lui-même pour s'en sortir. Un bel exemple de nos jours pour ceux qui ne connaissent pas le proverbe « aide-toi, le ciel t'aidera ».

*Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé  
serait une pure coïncidence.*



## **PARTIE I**

### **Chapitre 1 - Naissance de Nicolas**

Ce soir-là, Angèle revient de l'usine encore plus lasse que de coutume. Sa frêle silhouette, qu'assombrit un châle noir, rase les murs des dernières maisons. Elle est passée chez la vieille personne qui garde son dernier-né âgé de dix huit mois à peine car l'entraide existe entre voisines.

– Bonsoir, si tu as besoin d'un coup de main, je suis à ta disposition.

– Merci, répond Angèle, mais je crois qu'il ne se passera rien cette nuit.

Elle serre l'enfant sur sa poitrine en luttant contre les rafales du vent qui souffle avec violence en ce début de printemps. Son ventre, qu'alourdit la grossesse, rend la marche difficile. Elle arrive à la scierie, non loin du cimetière, en contrebas de la route qu'elle quitte avec soulagement puis, contourne le chantier pour accéder aux trois marches qui mènent à son logement. Elle les descend avec précaution en se cramponnant à la rampe puis, arrive au seuil protégé par une sorte de véranda où chacun laisse ses sabots avant d'entrer dans la cuisine pour ne pas salir le plancher immaculé. Elle dépose l'enfant dans le parc que son père a confectionné avec des rondins de bois reliés les uns aux autres par une forte toile. L'enfant, en sécurité, commence à crier en atten-

dant l'heure du repas. Adrien, son aîné de sept ans, toujours prêt à rendre service, a mis le couvert d'un geste sûr pour aider sa mère.

Comme ses ancêtres, depuis vingt-cinq ans, elle a passé toute son enfance et sa jeunesse dans une région où la grisaille règne une bonne partie de l'année, aux hivers rudes et neigeux, aux printemps pluvieux où les habitants espèrent l'été avec impatience pour redonner vie au pays en amenant les touristes. En effet, les forêts de sapins, les rochers couverts de bruyères, les cascades fusant de toutes parts, les prés parsemés de jonquilles au printemps sont les atouts des montagnes anciennes. Ici, les habitants ingénieux ont su tirer partie des ressources naturelles. Les nombreux ruisseaux, qui courent sur les pentes et dans les prés ont fait naître des scieries utilisant la force hydraulique nécessaire à leur fonctionnement. Des entreprises de tailleurs de pierres ont vu le jour grâce au granit, apanage de cette région et qui permet de réaliser de belles pierres tombales.

La pauvreté des sols a contraint les habitants à exercer une activité mixte alliant élevage et cultures sur des lopins de terre exigus et pentus qu'ils travaillent à la main pour produire du seigle, de l'avoine, des pommes de terre, des choux. Rares sont les troupeaux de plus de huit vaches, elles produisent le lait dont une partie est vendue à des particuliers, l'autre à la coopérative laitière pour confectionner le fameux fromage Munster. La pomme de terre, qui pousse en abondance, est au menu de tous les repas, agrémentée d'un morceau de lard provenant du porc familial élevé avec les détritux végétaux. Pour ajouter un complément à ces maigres revenus, la fermière trouve un emploi à l'usine tandis que l'homme se fait bûcheron ou travaille dans une scierie. Les usines de tissage fabriquent une toile de coton grossière mais solide, le calicot, expédié dans les colonies qui, elles, fournissent la matière première transformée en toile en métropole. L'extension de l'empire colonial a favorisé le développement de ces industries qui emploient un tiers de la population abandonnant les sommets pour se concentrer dans les vallées. Ainsi sont nées des familles d'ou-

vriers auxquelles les patrons proposent des logements, un jardin potager et un magasin « la copette », coopérative à prix réduits pour l'achat du nécessaire. L'agriculture et l'industrie partagent étroitement la vie d'une population qui se maintient malgré tout, si bien que la désertification n'affecte pas cette région comme d'autres zones rurales de France car les gens ont su s'adapter à de nouvelles conditions et se reconverter, le paysan devenant ouvrier, sans état d'âme, l'essentiel étant de trouver un emploi et un salaire pour nourrir la famille sur place.

Le travail ne manquait pas au village pourvu de deux usines de tissage et de deux scieries. Dès l'âge de douze ou treize ans, les jeunes entraient d'office à l'usine sur le choix des parents, ainsi, leur voie était tracée d'avance dès le berceau.

Léon est conducteur de char pour le patron de la scierie. Il part en forêt chaque matin, avec son attelage de bœufs et ramène des grumes. Le patron occupe le logement du haut, Léon, Angèle et ses enfants, le rez-de-chaussée. Au-dessus, le grenier renferme la provision de foin pour les bœufs en hiver.

Dès l'aube, alors que le ruban du brouillard serpente dans la plaine, Léon quitte son logis et s'en va, au rythme lent des bovins qui tirent une longue charrette à quatre roues. La musette de toile grise contient son casse-croûte pour midi, repas frugal constitué invariablement d'un quignon de pain, d'une boîte de thon à l'huile, d'un litre de rouge et de l'indispensable ouvre-boîte. Il rejoint les bûcherons dans une cathédrale de verdure dont le dôme cache le ciel, où retentissent le bruit cadencé des cognées sur les troncs et les cris des hommes signalant la chute de l'arbre qui va s'affaisser dans un long gémissement de branches froissées. Le tronc est ensuite nettoyé à coups de hache et débarrassé des branches par une autre équipe de bûcherons. Parfois les sapins glissent sur la pente de la montagne vers la scierie par une tranchée, sorte de saignée plus claire sur le fond vert sombre de la forêt. Les troncs fraîchement coupés tombent directement dans un canal où l'eau

les débarrasse de la terre et des pierres qui détérioreraient les dents de la scie. Mais ces conditions idéales ne se trouvent pas toujours réunies pour faciliter la tâche des hommes et c'est le conducteur de char qui achemine lentement les troncs jusqu'à la scierie. Un travail de solitaire que Léon aime particulièrement. Quand il rentre le soir à la maison il ne pense qu'à se jeter au lit jusqu'au lendemain après avoir avalé une assiettée de soupe. Le dimanche unique jour de repos il va, après la messe, entamer une partie de quilles avec les copains. Il se doit d'assister à la messe afin d'éviter les réprimandes de sa mère la Grande Eugénie très attachée à la religion. On ne plaisanterait pas avec ces choses-là dans la famille, même dans les conditions les plus périlleuses.

Des lettres de son mari Hubert qui faisait son service militaire en Algérie en 1870 témoignent de la foi ancestrale :

*« Dans votre dernière lettre vous me demandiez quelle est la religion des gens d'ici et je vous dirai qu'il y a environ 50 catholiques qui, pour la plupart, ne sont pas pratiquants. Je suis allé plusieurs fois à la messe où il n'y avait pas plus de 20 personnes en comptant le curé et quelques soldats alors que plus de 300 colons vivent à Tizi Ouzou. Ils sont Espagnols, Italiens ou Corses et ne sont pas inscrits sur le livre de l'église. Cette grande ville pourrait fournir cent mille Arabes valides en état de porter les armes mais qui se révoltent aujourd'hui. Ils sont tous Mahométans. Les femmes s'achètent pour 23 f jusqu'à même 500 f. Chaque homme possède 2 ou 3 femmes. Elles portent une robe bleue avec une ceinture en soie blanche, elles ne font rien à part d'aller chercher de l'eau. Les hommes ont tous un burnous blanc que la saleté rend plutôt gris. »*

Après un récit de combats, il termine sa lettre ainsi :

*« Je vois que vous vous inquiétez de savoir si j'ai fait mes Pâques, soyez tranquilles j'ai eu le bonheur de pouvoir les faire le samedi Saint ainsi que beaucoup de mes camarades de la classe 70. »*

Cette lettre prouve que la famille se préoccupait moins de la sécurité physique d'Hubert que de sa fréquentation à la messe.

Angèle est bien lasse en ce dernier jour d'avril, son troisième enfant va venir au monde. Elle relève de temps en temps une mèche s'échappant de son volumineux chignon en plongeant les pommes de terre dans la marmite pour les mettre à bouillir sur le fourneau. Elle n'a jamais osé couper un centimètre de la magnifique chevelure comme le veut la mode de cette époque-là.

Le jeune Adrien lui jette des regards inquiets :

– Est-ce que ça va, Maman ?

– Oui mon petit, juste un peu de fatigue, ça passera.

Cependant, lorsqu'il la voit livide, les deux mains crispées sur son ventre ballonné, il comprend qu'elle lui cache quelque chose de grave pour ne pas l'alarmer. Alors il prend seul l'initiative d'aller, en courant dans la nuit noire, chercher la voisine. Tout essoufflé, il frappe à la porte :

– Venez vite, maman est malade.

– J'enfile mes sabots et j'arrive tout de suite, toi, reste-là ! Tu vas prendre un grand bol de soupe.

Puis s'adressant à sa fille elle ajoute :

– Si je ne rentre pas, occupe-toi du petit, il couchera chez nous.

Soucieuse, elle quitte la maison enveloppée dans son châle. Elle ne va pas très vite, le dos courbé par l'âge. Elle connaît le chemin et se repère à la petite lueur qui s'échappe de l'habitation d'Angèle.

La jeune femme allongée sur le lit, dans la chambre, respire de plus en plus fort :

– Le travail a déjà commencé dit-elle, j'ai perdu les eaux.

Justement voilà Léon qui rentre en faisant grincer les quatre roues de sa charrette qu'il vient de décharger avec les apprentis. Il pénètre dans la cuisine, bien fatigué aussi.

– Votre femme accouche, dit la voisine, occupez-vous de Mathieu.

Léon, abasourdi par la nouvelle, balbutie qu'il ne s'est jamais occupé des enfants, que ce n'est pas le rôle du père, tout en s'exécutant. Ce n'est pas un mauvais bougre mais chacun tient son rôle dans la maisonnée. Cependant, il se penche au-dessus du parc et prend maladroitement Mathieu qui se met à crier dans ses bras, se demandant ce qui lui arrive. Léon, qui ne sait que faire de l'enfant, s'assoit sur une chaise en lui parlant doucement.

Il le tient sur ses genoux et le fait sauter :

– A cheval, au galop, au trot, au trot... et peu à peu l'enfant se rassure, se met à rire aux éclats.

Soudain les cris perçants du nouveau-né proviennent de la chambre.

Les pas de la voisine s'accélèrent en faisant gémir le plancher. « Heureusement qu'elle est là », pense Léon soulagé.

– Vous avez un fils, dit-elle en passant la tête par l'entrebâillement de la porte.

– Encore un ? répond Léon.

– Oui, un beau garçon d'au moins huit livres, vous pourrez voir votre femme tout à l'heure, pour le moment elle se repose. Je vais rester à ses côtés pour la nuit.

Dehors, le vent redouble d'efforts, l'orage se déchaîne, la lueur fulgurante des éclairs se faufile à travers les jointures des volets. Un orage de printemps n'annonce rien de bon. Le tonnerre gronde assourdissant les cris du petit Nicolas en ce 26 avril 1914. Déjà enveloppé de langes comme une momie, le petit corps privé de liberté de mouvements repose près de sa mère. Il ne peut bouger que les bras et enfonce ses petits poings dans sa bouche édentée.

*Angèle, jette sur son fils un regard plein d'amour et murmure en lui caressant doucement la tête : pauvre petit tu n'auras pas la vie facile.*

## Chapitre 2 - La guerre

La prédiction d'Angèle ne tarde pas à se réaliser, en effet, Nicolas n'a que trois mois lorsque des bruits de conflits courent et atteignent le village. Les mauvaises nouvelles se précisent et le 3 août 1914 l'Allemagne déclare la guerre à la France, une catastrophe car la frontière n'est qu'à quelques kilomètres. L'ordre de mobilisation générale est affiché sur la porte de la Mairie et les curieux s'agglutinent pour le lire. Léon fait partie des hommes mobilisables. Rapidement il se prépare comme tous les autres :

– Ce ne sera pas trop long, dit-il à Angèle en lui faisant ses adieux, on les aura les « Boches » ! À Noël, je serai de retour.

Elle ne l'accompagnera pas à la gare du chef-lieu de canton à plusieurs kilomètres pour ne pas se faire bousculer sur le quai avec ses trois petits.

Léon affecté au front, chargé du transport du ravitaillement connaît son affaire. Cela ne le changera guère de son travail habituel.

La mobilisation a privé les usines de la main-d'œuvre masculine. Angèle et d'autres femmes se préparent à des heures de travail supplémentaires pour nourrir les enfants avec un salaire en moins. Concernant les privations, il n'y a pas de grand changement, tous les pauvres y sont habitués.

A partir de ce jour, on ne parle que de l'avance ou du retrait des troupes ennemies. Rapidement la bataille des frontières montre la

supériorité des forces allemandes. Les armées françaises conservent une position solide en Lorraine, sur tout le reste du front, elles sont en pleine retraite. En huit jours, les armées allemandes arrivent à la Marne.

Dès le départ de son mari pour le front, Angèle se rend à la ville voisine avec ses enfants chez le photographe. L'invention de la photographie qui s'est vulgarisée a fait naître un nouvel emploi et le photographe est l'homme important, grâce à qui les générations futures retrouveront les visages des disparus, immortalisés sur un petit morceau de papier couleur sépia.

Le studio impressionne les gosses qui regardent avec étonnement l'homme imposant qui fait asseoir la maman, Nicolas sur ses genoux, Mathieu debout près d'elle tandis qu'Adrien joue le rôle protecteur du chef de famille, une main sur l'épaule de sa mère. Le photographe enfle les plaques de verre dans sa grosse boîte qui tient sur trois pieds. Soudain sa tête disparaît sous un voile noir pour mettre au point. Ensuite, le cordon du déclencheur dans la main, le photographe réapparaît en disant : « attention, ne bougez plus », et, pour faire sourire les enfants : «regardez bien, le petit oiseau va sortir ». Voilà la séance est terminée :

– Vous aurez les photos la semaine prochaine.

Quelques jours plus tard, les photos sont prêtes. Angèle en glisse une dans l'enveloppe après avoir écrit au dos : « souvenir de ta petite famille » et l'envoie à Léon pour qu'il garde un contact visuel permanent avec les siens.

Déjà de mauvaises nouvelles arrivent : plus de 40 000 soldats français sont tués alors que le mois d'août n'est pas terminé. La population espérait une guerre courte, mais des problèmes graves font prévoir qu'elle sera plus longue. L'armée souffre du manque de munitions, de matériel, d'habillements, de nourriture.

Les mois passent, l'hiver ramène le froid qui augmente les difficultés. Utilisant de nouvelles stratégies, les soldats construisent des tranchées et vivent à moitié enfouis dans le sol, redoutant les obus qui les enterrent. Sur le champ de bataille bouleversé, les



liaisons sont détruites, le ravitaillement n'est plus possible. Les nerfs des combattants, parfois livrés à eux-mêmes, sont mis à rude épreuve. Les lignes des Français ne se trouvent souvent qu'à quelques mètres de celles des Allemands si bien qu'au Noël 1914, des chants montent dans le ciel à travers les fils barbelés et les soldats des deux camps, de pauvres bougres que les chefs obligent à se battre, échangent des cigarettes en allant d'une tranchée à l'autre. Quelle que soit leur nationalité, entraînés contre leur gré dans ce conflit, ils auraient préféré être tranquillement chez eux en famille en cette période de fêtes.

Le temps passe, des veuves pleurent leur mari, les mères leur fils. Angèle ne cache pas son inquiétude quand le courrier prend du retard. Pourvu que Léon lui revienne ! Que ferait-elle seule avec les petits ?

Trois années passent, Nicolas a grandi, inconscient qu'il vit une situation exceptionnelle parmi des soldats en uniformes qui viennent en grand nombre prendre un peu de repos près de la scierie car le front n'est qu'à quinze kilomètres. Le va-et-vient des hommes l'intrigue car l'absence de son père l'a privé de présence masculine depuis sa naissance. Les soldats couchent dans le foin du grenier réquisitionné et font leur popote dans la petite cabane de la forge, l'atelier de réparation de la scierie. Très gentils avec Angèle et les petits qui leur rappellent leurs enfants, ils les invitent à manger avec eux. Ils ont chacun leur gamelle et des couverts en aluminium. Ce temps de repos est la bouffée d'air frais, loin des grondements des canons qui s'entendent au-delà de la colline. Bientôt ils vont retourner dans l'enfer des tranchées. Les mots ne sont pas assez forts pour décrire leurs souffrances, tant morales que physiques, quand ils doivent monter à l'assaut tels des bovins que l'on mène à l'abattoir, conscients, malgré la rasade d'alcool qu'ils ont dû ingurgiter, qu'ils n'en reviendront pas ou seront mutilés à vie. Ils n'ont pas le choix, s'ils refusent les ordres des supérieurs, ils passeront en conseil de discipline et seront fusillés pour donner l'exemple. Durant ces moments insupportables, l'espoir

d'une lettre les rattache à la vie et celui de pouvoir aller passer quelques jours à l'arrière pour reprendre le moral.

Dans ses lettres à Léon, Angèle ne fait pas mention de certains incidents et ne raconte pas qu'un matin la digue du canal s'est rompue ni comment le chantier a été inondé en quelques minutes. L'eau dévala les marches, passa sous la porte et envahit rapidement la pièce principale du logement en contrebas. Bientôt, toutes les affaires flottèrent dans vingt centimètres d'eau. Angèle, affolée, se sentit rassurée lorsque quelques soldats venus lui prêter main forte ont mis les enfants à l'abri sur le bord de la route, plus haut. Ils conjuguent leurs efforts pour sortir les meubles, le linge et la vaisselle. Nicolas et Mathieu, affolés par cette situation de catastrophe pleuraient en voyant la cabane des lapins qui risquait d'être emportée par les flots. Ces bêtes qu'ils nourrissaient chaque jour, représentaient tout pour eux.

– Ne pleurez pas, les voilà vos lapins, dit Dudule l'apprenti qui venait de saisir les cabanes de justesse avec un énorme crochet.

Les enfants rassurés sur le sort des lapins ne se rendaient pas compte des dégâts matériels, les meubles détériorés étant le seul bien des parents, le fruit de plusieurs années d'économie et de privations.

Léon ne revint qu'une seule fois en permission durant ces quatre ans d'absence. Angèle le trouva à la maison, un soir, en rentrant de l'usine, méconnaissable, joues creuses, traits tirés par des heures d'insomnie, envahi d'une grande lassitude.

– C'est toi Léon ? cria Angèle en s'arrêtant brusquement devant lui.

– Me voilà pour deux jours au repos, où sont les enfants ?

– Mathieu, Adrien, Nicolas, venez vite, votre père est de retour.

Les enfants débouchent de derrière un tas de rondins où ils jouaient à cache-cache. Ils s'approchent timidement de cet homme qu'ils ne reconnaissent pas, surtout Mathieu et Nicolas qui se dissimulent dans la jupe de leur mère, terrorisés.

– Je ne vous mangerai pas, je ne suis pas un croquemitaine ni le père fouettard, dit-il en souriant.

Ils contemplent avec étonnement, les éperons de cavalier qu’il a déposés délicatement sur le lit avec son uniforme.

Léon ne parle guère, déjà préoccupé par le retour dans l’enfer des combats qu’il va retrouver bientôt. Il a échappé miraculeusement à l’obus qui s’est abattu à deux pas de lui en tuant son cheval. Complètement abasourdi, il a mis plusieurs jours à retrouver l’audition et c’est ce qui lui vaut cette permission pour se remettre de ses émotions.

Le moment de le reconduire à la gare le dimanche soir arrive trop vite. Ils font à pied les quatre kilomètres qui mènent au chef-lieu, et, en portant Nicolas dans les bras, Léon cache ses larmes. Il sait ce qui l’attend là-bas où les combats font rage, il a déjà vu tant de camarades morts qu’il n’est pas du tout certain de revoir sa famille. Angèle, songeuse, n’a pas de mots pour exprimer la douleur qui lui serre la gorge. Après les adieux sans grandes effusions, mais avec beaucoup de non-dits dans les regards, le petit groupe voit le train se mettre en marche et le suit des yeux jusqu’à sa disparition. Il faut penser à rentrer avant la tombée de la nuit. Un soldat russe qui connaît Adrien, lui propose :

– Petit, tu veux monter sur mon vélo ?

Adrien ne se fait pas prier et grimpe sur le porte-bagage.

Angèle aurait préféré le voir prendre en charge Nicolas dont les petites jambes retardent la marche.

Puis la vie reprit son train-train habituel.

De nouveaux hangars pour les soldats se construisent autour de la scierie ce qui n’est pas bon signe.

Un mardi matin, un contingent de soldats américains, anglais, canadiens, s’installa à l’entrée du village. Les enfants, attirés par des uniformes divers allèrent les voir pour se divertir.

– Come, come, disent les soldats, leur faisant signe d’approcher.

Les enfants, malgré tout craintifs, n'osent pas bouger. Bientôt les sourires, les mots gentils des étrangers les rassurent et surtout les bonbons et les pièces de monnaie qu'ils jettent dans leur direction pour les apprivoiser. Nicolas, par son jeune âge, a toutes les faveurs et remplit son porte-monnaie de pièces.

– C'est pour maman, dit-il à Adrien qui cherche à les lui prendre.

Et Nicolas cache son petit trésor dans l'une de ses poches.

Arrivés à la maison, il cherche son précieux porte-monnaie mais ne le trouve pas.

– Je l'ai perdu, dit-il en pleurant.

– Tu aurais dû me le confier grommelle Adrien, tu es bien avancé à présent.

La nuit est tombée, les enfants se proposent de prendre la lampe tempête et de refaire le trajet inverse pour sonder les fossés herbus qui bordent la route mais ils rentrent bredouilles. Nicolas est consterné. La grand-mère paternelle, venue ce jour-là rendre visite à Angèle, dit au petit :

– Ne pleure pas, tu en verras bien d'autre en grandissant, perte d'argent n'est pas une plaie mortelle !

### Chapitre 3 - La vie en forêt

Ainsi se sont passées, tant bien que mal, les premières années de l'existence de Nicolas dans le vacarme de la scie et l'odeur du bois fraîchement coupé. Son père, revenu sain et sauf physiquement de cette maudite guerre, fait des envieux. Cependant les chocs psychologiques ont causé d'irréversibles traumatismes qui l'ont rendu maussade et taciturne.

Nicolas a eu la chance d'échapper à la mort à l'âge de dix huit mois. Une maudite fièvre s'était emparée de son corps et déjà la famille s'apprêtait à le porter en terre. Miraculeusement guéri, ce petit bout d'homme a déjà la mémoire encombrée de tristes souvenirs dont on lui a fait le récit. C'est à travers les mots, les phrases des autres que ces faits vivent en lui et qu'il les a gardés profondément ancrés en sa mémoire.

Il n'a pas eu le temps de s'habituer au lieu où il a vu le jour puisque au printemps 1919, Léon change de patron et la famille déménage pour occuper une ferme isolée dans la forêt à six cents mètres d'altitude. Les quelques meubles sont vite rassemblés, chargés sur la voiture à échelle tirée par les bœufs et solidement fixés par des cordes. En route !

Les trois enfants, fièrement perchés au sommet du chargement sur un matelas, sont heureux de partir, excités par Adrien qui vient de lire les aventures de Bibi Fricotin dans lesquelles il fait le tour du monde. Il imagine qu'ils sont juchés sur le dos d'un éléphant et fait entrer Mathieu et Nicolas dans son monde imaginaire. La forêt

de sapins devient la forêt vierge avec des lianes, des serpents, des bêtes féroces et le voyage semble plus court, peuplé des fantômes de l'aîné.

Bientôt une clairière s'ouvre, laissant apparaître la ferme qui abritera la famille désormais. Aux alentours, un désert vert de prés et de bois impressionnant, sans proches voisins ; le village est à cinq kilomètres de là sans route praticable pour l'atteindre, seuls y mènent des sentiers forestiers qu'il faut bien connaître pour ne pas se perdre. L'isolement est complet.

Le changement n'est guère favorable aux enfants et Nicolas va connaître les premières difficultés en parcourant cinq kilomètres matin et soir pour se rendre à l'école publique. Levés à six heures, avec Mathieu, ils dévalent le sentier à travers les sapins pour arriver à huit heures trente en classe où le maître, très sévère, ne tolère aucun retard. L'école est située au rez-de-chaussée de la Mairie sur la place du village. À midi, une vague parente accepte de faire réchauffer le contenu de leur gamelle sur un coin de sa cuisinière. C'est commode en hiver où ils se seraient gelés dans la rue ; par la même occasion, ils redonnent un peu de vie au foyer de la vieille dame qui les a pris en pitié.

En décembre où les jours raccourcissent, ils ont l'autorisation du maître de sortir de classe à 15h30 afin de ne pas être surpris par la nuit. Le matin, Mathieu cache une lampe tempête à l'orée du bois pour l'utiliser le soir au retour. Les forêts de sapins déjà très sombres le jour avec les branches serrées qui touchent le sol, sont encore plus angoissantes la nuit. Durant le rude hiver de montagne, lorsque la neige tombe en abondance, tous les sentiers, les repères sont effacés sous le manteau immaculé.

Un après-midi, le maître, inquiet, leur a ordonné de quitter la classe plus tôt que de coutume :

– Dépêchez-vous de rentrer, la neige commence à tomber, ne traînez pas en route.

Ils ne se sont pas fait prier tandis que leurs camarades les envient. Les livres et les cahiers sont vite rangés dans le sac de

calicot cousu par Angèle. Enveloppées dans leur pèlerine les deux petites silhouettes se hâtent à la sortie du village pour attaquer le chemin qui mène à la ferme des bois. Déjà, la neige s'abat en gros tourbillons actionnés par le vent. La tête sous le capuchon, ils avancent de toute la vitesse de leurs jambes et se sentent plus en sécurité sous les grands sapins qui ouvrent largement leurs bras pour les protéger. Peut-être auront-ils le temps d'arriver avant que les flocons traversent la masse végétale qui, pour le moment, sert d'abri. Cependant, au fur et à mesure qu'ils progressent, leurs pieds foulent une couche qui se fait de plus en plus épaisse jusqu'à monter aux chevilles, ensuite aux mollets. La marche est rendue difficile d'autant plus qu'ils ont perdu beaucoup de temps à récupérer la lampe tempête que le vent a éteint quand Mathieu a voulu l'allumer. Finalement il y renonce et les deux frères essaient de se diriger tant bien que mal grâce à la faible lueur du jour que la nuit n'a pas encore estompée. Mais bientôt l'obscurité les enveloppe, ils ne voient plus suffisamment pour avancer.

– Mets-toi derrière moi, dit Mathieu à Nicolas et tiens le bout de ma cape. Surtout ne lâche pas.

Il ne montre pas son angoisse au cadet. Il connaît le chemin mais ne l'a jamais parcouru en aveugle comme ce soir-là.

Au bout d'un quart d'heure de marche difficile dans la couche glacée et poudreuse où ils s'enfoncent, Mathieu s'arrête :

– Je ne me souviens plus si nous avons atteint le point où nous devons tourner à droite. Arrêtons-nous un instant.

– Alors, on est perdu, dit Nicolas ?

– Mais non, ne t'inquiète pas, nous allons bientôt arriver.

Ils recommencent à marcher dans la nuit, mais d'un pas hésitant.

– Je ne sais plus où nous sommes, nous allons nous arrêter au pied d'un sapin. En ne nous voyant pas venir, les parents se mettront à notre recherche.

À tâtons, il choisit le sapin le plus proche. Il débarrasse le sol de la couche de neige en creusant une sorte de nid douillet et y

installe Nicolas. Puis il fait de même et s'assoit près de lui en entourant de son bras les épaules du cadet. Il l'enveloppe dans sa cape et le serre contre son corps pour lui tenir chaud. Il se sent responsable de ce qui arrive. Nicolas qui a confiance en lui ne s'inquiète guère. De temps en temps ils crient :

– Hou ! Hou ! On est là.

– Ne t'endors pas surtout, dit Mathieu, nous allons compter jusqu'à mille.

Ils commencent : un, deux, trois, en haussant le ton pour être entendus de loin.

Au bout d'un temps interminable, des voix leur parviennent :

– Nicolas, Mathieu, où êtes-vous.

A moitié engourdis par le froid Mathieu le premier crie :

– On est là, papa, sous un sapin.

– Criez pour que je puisse entendre votre voix répond Léon.

Bientôt, ils distinguent une lueur qui danse entre les troncs.

Rassurés les enfants crient :

– On vous voit, nous sommes là, droit devant vous !

Bientôt Léon et le voisin Colas se précipitent sur les deux petites formes noires qui font une tache sombre sur le blanc de la neige.

– Ah ! Vous nous en avez fait une frousse, dit Léon.

– Vous devez être gelés dit Colas en frottant vigoureusement Nicolas.

Sur le seuil de la maison Angèle inquiète qui ne savait plus à quel saint se vouer se précipita vers eux :

– Vous n'irez plus à l'école quand le temps sera menaçant. Le maître dira ce qu'il voudra, je n'ai pas envie de perdre mes enfants.

– Vous avez eu beaucoup de chance, ajoute Léon, les loups auraient pu passer par là.

– Des loups ! Disent les enfants inquiets.

– N'écoutez pas votre père, ajoute Angèle.



Elle les met vite au lit après une tisane qui réchauffe leur corps transi.

Le lendemain, Nicolas se réveille, fiévreux. Angèle prépare un cataplasme de farine de lin qu'elle a fait gonfler avec de l'eau bouillante, elle a enveloppé cette pâte chaude dans un grand mouchoir et le lui plaque sur la poitrine. L'odeur désagréable lui donne la nausée. C'est le remède employé dans toutes les familles qui ne peuvent payer les bons soins du docteur qui, d'ailleurs, ne se déplacerait pas jusque-là. La convalescence sera longue.

Nicolas a souvent béni cette maladie qui lui a permis de rester plus longtemps à la maison. Son lit fut placé dans la cuisine, la seule pièce chauffée par un fourneau à quatre feux, alimenté par des briquettes de charbon. Le four cuisait de bons gâteaux tandis que le réservoir, d'une capacité de cinq litres, procurait l'eau chaude pour la vaisselle ou autres usages. Le soir chacun emportait une brique passée dans le four, puis enveloppée dans un morceau de calicot pour ne pas se brûler, avant de l'enfiler dans entre les draps glacés du lit.

Grâce aux soins de sa mère, il fut remis sur pieds plus vite que prévu. Posté dans la cuisine, il a eu le loisir d'observer les travaux quotidiens d'Angèle qui n'arrête pas. Depuis qu'ils ont déménagé, elle ne travaille plus à l'usine beaucoup trop éloignée alors, pour subvenir aux besoins du foyer, elle compense la perte de son emploi par l'élevage de poules, de lapins, d'un porc et aussi d'une vache dont le lait sert à fabriquer le beurre et le fromage. Elle n'achète rien à part le sucre et le sel.

Il aime la regarder, le soir, dans la cuisine où la température convient pour la préparation du fromage. Elle verse le lait dans un grand bac avec de la présure pour le faire cailler. Avec une spatule en bois, elle le brasse pour que le mélange soit parfait.

– À présent il faut attendre, dit-elle en l'embrassant.

Au matin, sa première tâche consiste à mettre le caillé dans des formes au fond percé de trous pour que s'écoule le petit lait. À tout moment de la journée, elle retourne les formes pour que la

préparation prenne une certaine consistance. Au bout de quelques jours, elle sale abondamment une face puis l'autre le lendemain. Quand le sel a fondu, elle lave les fromages à l'eau tiède et les place dans le séchoir. Ils prennent une belle croûte orangée qui se racornit au bout de quelques mois en arrivant à maturité. Ils se conserveront ainsi pendant un an. Elle en garde quelques-uns pour la consommation familiale et vend le reste à un fromager des environs pour se faire un peu d'argent.

Elle donne beaucoup de sa personne quand elle bat avec énergie la crème dans sa baratte pour faire le beurre. De temps en temps, elle s'arrête pour essuyer du revers de la main la sueur qui perle à son front, s'efforçant de sourire aux enfants qui terminent leurs devoirs sur un coin de table. Que ne ferait-elle pas pour nourrir sa famille ! Que d'efforts surhumains effectués par ce petit bout de femme que rien ne décourage ! Elle engraisse un porc qui dort dans la soue. À la fin de l'année, avec l'aide des voisins l'animal est saigné puis mis en morceaux. Les beaux quartiers de viande prennent place dans le saloir, pour les menus des grands jours. Le soir, une soupe, des pommes de terre bouillies et un peu de beurre ou de lard constituent les menus ordinaires. La viande de veau ou de bœuf est réservée aux jours de fêtes. La pomme de terre est la base de l'alimentation. Angèle sait les accommoder de différentes façons ainsi les enfants ne se rendent pas compte qu'elles sont tous les jours sur la table. Elle a aussi la recette de la soupe d'orties et d'herbes sauvages qu'elle connaît si bien.

Dès cinq heures, dans l'après-midi, Angèle allume la lampe à pétrole à suspension dont elle nettoie le verre que la flamme noircit et qui diffuse mal la lumière.

Adrien a la chance d'avoir une bougie pour lire dans sa chambre sous le toit, les aventures des « Pieds Nickelés ». Il veillait quelquefois très tard et, bien que cette ferme soit isolée, des voisins avaient rapporté à Angèle qu'ils voyaient de très loin la petite lueur au milieu de la nuit. Elle-même reste aussi à veiller pour confectionner les vêtements des enfants avec des chutes de

tissu à bon marché ou pour tricoter des chaussettes de laine bien chaudes. Les manches devenues trop courtes, les jambes de pantalon sont rallongées, les coudes, rapiécés etc. Il faut être économe quand l'argent ne rentre pas à la maison.

L'hiver est long à finir. Parfois, l'épaisseur de la neige est telle qu'ils sont bloqués à l'intérieur de la ferme. Léon déblaye le devant de la porte avec sa pelle, Angèle fait fondre la neige dans un récipient pour avoir de l'eau. Ce qui se présente comme un inconvénient pour les grands réjouit les enfants qui pourront essayer la luge qu'Adrien leur a fabriquée.

Quel plaisir de glisser sur la pente derrière la maison ! Adrien très bricoleur, a attendu la neige avec impatience pour essayer son invention. En effet, avec des planches tombées d'un camion de la scierie et qu'il a récupérées sur la route, il a conçu un engin exceptionnel en fixant une paire de vieux skis sous une caisse. Le moment est venu d'en faire l'essai.

– Adrien, tu es un as, dit Léon.

– Soyez prudents, crie Angèle et couvrez-vous bien pour ne pas prendre froid. Ne fais pas d'imprudences Nicolas si tu ne veux pas retomber malade !

Adrien monte seul sous les regards d'envie de ses frères :

– Tout à l'heure ce sera votre tour, attendez un peu.

Il prend place dans la caisse en recroquevillant ses jambes et amorce la descente. Mais il n'a rien prévu pour arrêter l'engin, trop rapide à son gré. Il dévale la pente à vive allure et ne peut éviter un fossé. Brutalement les skis se cassent tandis que la caisse fait deux ou trois tours sur elle-même avant d'être stoppée par un jeune sapin aux branches encore souples. Adrien s'en sort sans trop de mal.

– Alors comment ça a marché ? Demandent ses frères.

– Tout est à recommencer dit Adrien, la prochaine fois je ferai mieux.

Lorsque le temps le permet, le samedi soir, Léon et Angèle sont heureux de se permettre un moment de loisir.

– Ce soir, nous allons chez les Colas. Tâchez d’être sages les enfants, si non ...

Tous se réjouissent car la veillée est un moment exceptionnel dans la vie de la maisonnée, en hiver où les rencontres sont rares. Bien emmitouflés pour le trajet qui semble long tant est grande leur impatience, les sabots s'enfoncent dans la neige. Ils oublient les difficultés du chemin en pensant au bon moment qu'ils vont passer.

– Bonsoir, rentrez vite, il fait un froid de loup dehors.

Aussitôt ils se retrouvent autour du fourneau où la bouilloire qui chante annonce une boisson chaude.

– Nous allons prendre notre revanche aux cartes car vous nous aviez battus la dernière fois.

Et les voilà partis pour une partie de cartes, la manille, la bourre où les mises sont des haricots. Dans la quiétude et la convivialité, chacun se laisse aller et parfois Léon entonne un air de sa composition à la grande joie d'Angèle qui aime le voir quitter son air taciturne habituel. Les enfants, sous la table ou dans un coin proche du fourneau, se racontent des histoires que les grands ne doivent pas entendre et ils étouffent leurs rires pour ne pas attirer l'attention.

Mais il faut s'arracher à cette douce ambiance lorsque minuit les rappelle sur le chemin du retour.

– La prochaine fois, vous viendrez chez nous, dit Angèle en s'enveloppant chaudement.

Puis, ils sont happés par la nuit glaciale qui gèle et engourdit leurs membres. La lumière de la lampe tempête disparaît bientôt à la vue des Colas qui les regardent s'éloigner. Bientôt cette lueur semble un feu follet qui saute à travers les troncs de sapins, puis plus rien.

Le jour de la Saint Nicolas est arrivé. Selon la coutume, les enfants ont mis, sur le rebord de la fenêtre, une assiette contenant de l'avoine pour l'âne de Saint Nicolas qui doit passer durant la

nuit. Ils s'endorment, anxieux de ce qu'ils vont trouver le lendemain. Adrien, feint la surprise en découvrant un jeu de meccano car depuis longtemps il ne croit plus au bon Saint Nicolas. Mathieu a trouvé une trompette dans laquelle il souffle de toutes ses forces :

– Ne nous casse pas les oreilles de bon matin, lui dit Léon en riant.

Nicolas déçu n'a eu qu'un petit cheval de bois, son premier jouet. Il regarde avec envie le meccano d'Adrien en se disant qu'il aurait bien aimé l'avoir aussi.

– Ne t'en fais pas Nicolas, nous jouerons ensemble, je te le prêterai.

## Chapitre 4 - Arrivée des beaux jours

L'hiver s'achève, les jours s'allongent et ce coin de forêt devient paradisiaque au printemps. Les perce-neige, puis les jonquilles attirent des tas de promeneurs de la ville qui viennent jusqu'à la clairière faire d'amples moissons de fleurs. Mathieu et Nicolas leur proposent des bouquets en échange de quelques sous. Angèle leur offre un verre de lait en guise de rafraîchissement.

L'herbe qui a poussé en abondance demande à être fauchée au début de l'été. La grand-mère paternelle invite ses enfants, ses voisins pour l'aider sur sa propriété. De bon matin, les hommes aiguisent leur faux et fauchent en cadence une parcelle de terrain tandis que les femmes étalent l'herbe coupée avec leur râteau pour la faire sécher au soleil. Le travail pénible est émaillé de plaisanteries lancées par les hommes pour faire sourire les jeunes filles. C'est un bon moment de retrouvailles. À midi, une pause est autorisée et tous s'assoient dans un coin à l'ombre d'un arbre tandis que les femmes étalent les victuailles sur une toile qui servira à charger le foin sur la charrette. La bouteille de limonade, mise au frais dans le ruisseau, régale les enfants. Le soleil qui poursuit sa course dans le ciel et la Grande Eugénie donnent le signal de la reprise, il faut se remettre à l'ouvrage et terminer avant le coucher du soleil. Si le foin n'est pas sec, les femmes le mettent en petits tas pour qu'il ne prenne pas trop l'humidité de la nuit. La besogne achevée, un peu de détente : adultes et enfants sautent par dessus

les tas de foin. Les enfants rient lorsque leur mère s'exécute maladroitement en s'empêtrant les pieds dans sa jupe.

Pendant les vacances Mathieu et Nicolas sont invités par la grand-mère à garder les vaches. Celle-ci est dure à la tâche, une maîtresse-femme. Pas question de se plaindre ou de dire « j'ai mal aux reins », la réponse fuse : « à ton âge on n'a pas de reins ! »

Le troupeau se compose de quinze têtes de bétail. Peu dociles, les vaches sont souvent attirées par les cultures du voisin et exigent une surveillance étroite de la part des bergers en herbe. Quand elles rentrent pour la traite, les enfants jouent dans la cour de l'école et même dans la classe déserte dont le maître, un ami de la famille, a laissé la porte ouverte. Le dimanche ils vont à la messe contraints et forcés par la grande Eugénie très bigote.

Avec les beaux jours, Léon a repris son travail en forêt et Nicolas aime l'accompagner le jeudi. Ce sont les rares moments d'intimité partagés entre le père et son plus jeune fils mais ils ne donnent pas cours aux discussions. Léon marche silencieux, les yeux rivés sur le chemin, ne s'occupant que de son attelage de bœufs qui suit à son rythme. Juché à califourchon sur un tronc, Nicolas reste muet en attendant que le père rompe le silence. Il ne parlera que si son père l'interroge le premier car s'il commençait il s'entendrait dire « ferme ton bec ! » Puis vient l'heure du casse-croûte où Léon sort de sa musette le pain et la boîte de thon à l'huile que Nicolas adore, si bien que si on l'avait interrogé sur le plaisir qu'il trouvait dans ces sorties, il aurait avoué que c'était le thon à l'huile qui l'attirait.

Ce jour-là, au moment de la pause, il passa derrière l'attelage au repos. Alors qu'il ne s'y attendait pas, un des bœufs lui décocha un coup de pied dans le ventre en l'envoyant rouler à quelques mètres de là. Léon se précipite pour le relever :

– Ne passe jamais plus derrière un bœuf ou un cheval à l'avenir, c'est dangereux.

Le père n'ajoute rien de plus sur le chemin du retour. Nicolas ne doit pas compter sur lui pour être cajolé et le petit réprime sa

souffrance en mettant ses mains sur son ventre douloureux et en retenant ses larmes :

– Un garçon ! Ça ne pleure pas, dit le père avec brusquerie. Tu en verras bien d'autre.

Au retour Angèle s'affole et s'en prend à Léon :

– Tu te rends compte, le petit aurait pu se faire tuer par ta faute. Tu devrais mieux le surveiller. Puis s'adressant à Nicolas :

– Tu n'iras plus au bois avec ton père, conclut-elle en l'emportant pour le soigner.

Par chance, le coup de pied n'avait pas fait de dégâts importants mais cet incident marqua Nicolas et ce fut la fin du savoureux thon à l'huile.



## Chapitre 5 - L'argent de poche

Les réalisations d'Adrien ont donné à Nicolas le goût du bricolage. Il se mit à confectionner lui-même ses jouets : d'abord un camion miniature, ensuite une petite auto assez grande pour le transporter. C'était une caisse munie de roues découpées dans des rondins de sapins. Le volant permettait de diriger l'engin dans les sentes pentues qu'il remontait à pied en tirant sa caisse au bout d'une ficelle.

Les enfants débrouillards savaient se procurer de l'argent de poche sans compter sur les parents. Ils mettaient en pratique le dicton « aide-toi, le ciel t'aidera » et trouvaient toujours de menus travaux rémunérés.

Le marchand de vin du village, un riche commerçant, embauchait Nicolas et Mathieu pour nettoyer ses fûts. En effet, favorisés par leur petite taille pour entrer par la porte munie d'un robinet, ils se faufilaient facilement au fond du récipient avec une bougie allumée pour vérifier si l'air y était respirable et ils en frottaient énergiquement les parois avec une brosse. Ils ne rechignaient pas à la tâche pour gagner 10 sous par jour.

Le marchand de vin, grand pêcheur, possédait aussi un étang dans lequel il engraisait des truites pour les revendre. Il commandait des vairons aux enfants pour les nourrir. À l'aide d'une épingle recourbée, de fil à coudre et d'une baguette de noisetier, il ne leur en fallait pas plus pour attraper dans la rivière, près de la maison, les précieux vairons. Ils recevaient 10 sous pour leur

pêche. Ainsi, les truites conservaient toute la saveur des truites sauvages et différaient totalement des truites d'élevage qui sont proposées aujourd'hui. La saison venue, ils pêchaient aussi des grenouilles qui grouillaient dans les étangs. Ils n'avaient point de peine à trouver des clients pour écouler le produit de leur pêche.

Un jeudi, le chauffeur qui l'avait pris en amitié, invita Nicolas à faire sa livraison de vin en camion Berliet. Lorsqu'il lui dit :

– Tu aimerais monter avec moi dans le camion ?

– Oui, bien sûr, répondit le gamin les yeux brillants d'émotion à l'idée de rouler dans ce véhicule pour la première fois de sa vie.

Il grimpa vite sur le siège, sans se faire prier, quel événement pour un enfant de son âge ! Il était fier de saluer les gens rencontrés sur la route et de les voir se retourner après l'avoir reconnu. Ce véhicule n'offrait aucun confort, les pneus aux bandages de caoutchouc n'amortissaient pas les chocs de la route aux nombreux nids de poules. Deux grosses chaînes de vélo commandaient les roues arrière. Le conducteur faisait démarrer le moteur à la manivelle après avoir versé un peu d'essence dans la prise d'air à l'aide d'une seringue. Après plusieurs essais, le moteur crachotait, toussait avant de tourner d'une manière définitive, alors il remonta vite dans le camion pour prendre la route.

La grand-mère paternelle, possédait non seulement une ferme avec des vaches mais aussi un café épicerie et par derrière, un jeu de quilles. Le dimanche, les paroissiens se retrouvaient à la sortie de la messe, les femmes pour faire des achats à l'épicerie, les hommes pour prendre un verre au bistrot et pour jouer aux quilles. Une piste en terre battue était aménagée derrière le café. Lorsque le joueur avait lancé sa boule, Nicolas la mettait sur un rail fait d'un tronc de sapin évidé et celle-ci roulait tout doucement pour revenir dans la main du joueur. Mathieu pendant ce temps remettait les quilles debout pour la partie suivante. Ils travaillaient à tour de rôle, on les appelait les « requilleurs ». Ce petit travail leur

faisait encore gagner un peu de monnaie pour grossir leur cagnotte.

Les enfants issus de familles modestes étaient fiers de ne pas avoir à demander d'argent de poche à leurs parents. L'argent durement gagné avait pour eux plus de valeur, ils savaient l'économiser.

Mathieu quitta bientôt la famille pour fréquenter l'école du village où la grand-mère résidait. Ainsi, après les cours, il pouvait garder ses vaches et s'occuper aux divers travaux des champs. Nicolas le rejoignait pendant les vacances. Alors que la plupart des enfants attendent les congés pour agir à leur guise et s'amuser, les vacances étaient pour lui le signal de travaux forcés à la campagne.

## Chapitre 6 - La famille se rapproche de la ville

En automne, les champignons attirent de nouveaux promeneurs munis d'un bâton, d'un panier à la recherche de girolles, de trompettes de la mort, de pieds-de-mouton. Ils viennent aussi pour les brimbelles, les fameuses myrtilles avec lesquelles les femmes confectionnent de délicieuses tartes qui font de belles dents noires quand on les déguste.

Les chevreuils, les biches, les sangliers ne sont pas à la fête et font la joie des chasseurs venus pour les traquer. Angèle ne plaint pas les sangliers maudits qui déterrent, presque sous son nez, les pommes de terre qu'elle fait pousser à grand peine dans le jardin.

Novembre est arrivé. Adrien a évidé deux énormes citrouilles, il a fait dans l'écorce des trous pour les yeux, un pour le nez et un autre pour la bouche en dents de scie. Il dépose ses deux têtes grimaçantes sur le rebord de la fenêtre de sa chambre en ayant soin d'y introduire deux bougies allumées. Elles se verront de loin jusqu'à l'extinction de la mèche. Ses lectures ont dû lui en donner l'idée.

Le quatrième enfant, Rémi, naquit mais ne survécut pas. Nicolas ne sait rien sur la naissance, les enfants n'ont pas accès aux secrets de la nature. Il a passé quelques jours chez la grand-mère et à son retour, on lui a dit que son petit frère avait été apporté par une cigogne et il n'a pas demandé d'explications. La mortalité infantile atteint presque vingt pour cent à cette époque. C'était un miracle pour un nouveau-né de passer le cap des

premières années. Nicolas se souvient encore de son parrain, le menuisier, qui est sorti de la maison avec un petit cercueil sous le bras et qui a traversé toute la forêt pour le déposer au cimetière. Quelle tristesse !

Puis les saisons succèdent aux saisons et, sans incident notoire, de nouveau quatre années passent rapidement.

Nicolas a neuf ans lorsque Léon quitte son patron pour un autre qui lui procure un logement non loin de la gare, au chef-lieu de canton. Ce changement qui ramène la famille à la civilisation, profite à tous et l'habitation est pourvue d'électricité. Quelle belle invention ! Il suffit d'appuyer sur un bouton pour que la lumière soit. Finie la corvée de la lampe à pétrole qui risque de mettre le feu en se renversant ! Toutes les pièces de la maison sont bien éclairées mais l'électricité coûte plus cher que le pétrole, constate Angèle. Le progrès entraîne des dépenses nouvelles.

Nicolas est particulièrement heureux de ne plus avoir un long trajet à parcourir pour se rendre à l'école au centre du village. Après la classe des petits confiée à l'institutrice, il fréquente celle des grands sous l'autorité du maître.

Nicolas était un élève studieux, bien noté par les instituteurs sérieux dans leur fonction, très respectés par la population au même titre que le curé. Ils apprennent la morale, la politesse, l'honnêteté, le respect d'autrui et le prix de la parole donnée. La journée commence par la leçon de morale, en quelque sorte le catéchisme de l'école publique. Elle dicte les règles élémentaires de bonne conduite. Les jeunes apprennent qu'ils ont avant tout des devoirs : respect des aînés, obéissance aux ordres d'un adulte sans contestation, de vrais petits soldats ! Il n'est pas encore question des droits des enfants.

Les entrées sont réglées par le coup de sifflet du maître. Devant classe, les élèves se mettent en rang. En passant devant l'instituteur, ils ôtent leur béret, présentent leurs mains et sont priés d'aller se les laver si elles ne sont pas en état parfait de propreté. Les oreilles aussi sont vérifiées. Le maître ne ménage pas celui dont la

netteté paraît douteuse et lui dit : « va laver tes feuilles de choux ! »

La sortie est réglementée aussi. Au lieu de sortir tels une volée de moineaux en piaillant dans la rue, les élèves marchent en rang deux par deux et ne quittent la file qu'en arrivant devant leur domicile. Le maître part en avant et, au détour d'une rue, surgit pour vérifier si tout se passe comme il l'a ordonné. Bien entendu, les élèves saluent les personnes rencontrées en ôtant le béret sous peine d'être signalés au maître pour impolitesse. Ainsi, en classe et au dehors, les jeunes sont soumis à l'autorité du maître, soutenu à la maison par les parents si bien que, lorsque le maître les punit, les parents infligent une sanction supplémentaire à la maison. Les châtiments corporels sont de rigueur, si le maître administre une fessée, une gifle ou tire les petits cheveux près des tempes, les parents disent : « c'est bien fait ! Tu n'as qu'à marcher droit ». L'éducation des maîtres et des parents va dans le même sens. Encadrés, surveillés du matin au soir, la ligne de conduite des jeunes ne connaît pas de déviation.

Quelques garnements tâchent de se faire remarquer tel Gustave qui avait mis une ardoise dans sa culotte avant de recevoir sa fessée. Lorsque le maître commença à le frapper, il se retourna un doigt contre la surface dure et poussa un cri :

– Sale gosse ! Tu resteras au coin, à genoux avec le bonnet d'âne toute la journée.

Et le maître alla réprimander les parents sur le comportement de leur fils :

– C'est à la maison qu'il apprend les mauvaises manières ? S'il continue, il ne sera pas présenté au certificat d'études, ce sera sa punition !

Le certificat d'études, l'unique examen passé en fin d'études primaires est un diplôme important, son obtention fait la renommée d'un jeune qui quitte l'école. Il y a ceux qui l'ont eu et ceux qui resteront marqués à vie pour avoir échoué ou n'avoir pas été présentés selon le bon vouloir du maître.

A onze ans, Adrien vient d'obtenir le fameux sésame mais ce n'est pas pour autant la joie dans la famille puisque immédiatement Léon fait embaucher son aîné à la scierie, qui n'est qu'à cinq cents mètres de la maison, il clouera des caisses. Le jeune rechigne car ce travail ne le passionne pas, mais il doit se soumettre à l'autorité paternelle. Cependant, cet emploi a l'avantage de le mettre au contact des machines dont le fonctionnement l'intéresse. Il a un faible pour la machine à vapeur et bientôt entreprend d'en construire une en miniature, c'est une réussite. Lorsqu'il montre le chef-d'œuvre à son patron celui-ci s'exclame :

– C'est toi qui as fait ça ?

– Oui, Monsieur.

– Tes parents peuvent être fiers d'avoir un fils très intelligent, ajouta-t-il.

Léon et Angèle sont bien surpris en découvrant que leur fils est doué pour la mécanique et peut-être bon à autre chose qu'à enfoncer des pointes dans des morceaux de bois à grands coups de marteau.

– Vous devriez le mettre en apprentissage chez l'horloger, justement il cherche un apprenti, leur conseille un voisin, vous aurez bien assez le temps de le remettre à l'usine s'il ne réussit pas.

Cette machine à vapeur ouvre de nouveaux horizons à Adrien ; c'est la chance pour lui d'échapper au bagne des usines à horaires fixes, où l'imagination s'éteint ainsi que l'esprit inventif.

Il est engagé immédiatement par l'horloger de la ville voisine qui propose de le loger chez lui pour parfaire son éducation. Il lui apprend peu à peu les bonnes manières et à s'habiller correctement ; le petit villageois se révèle très doué et lui donne entière satisfaction. C'est à peine si sa famille le reconnaît quand il revient le samedi soir, tenue impeccable, cheveux disciplinés par la brillantine, la métamorphose est complète. Nicolas ne peut s'empêcher de lui lancer des regards admiratifs.

– Viens donc avec moi, dit Adrien, je vais te montrer quelque chose.

Et il lui apprend le fonctionnement d'une montre dont il ouvre le boîtier. Nicolas reste ébahi par les rouages miniatures dont les dents minuscules s'emboîtent les unes dans les autres, par le ressort qu'il ne faut pas casser en le remontant. La montre est un objet de luxe que toutes les familles ne possèdent pas.

Son admiration ne fait que croître pour son frère Adrien qui laisse Mathieu indifférent.

Tous les moments passés en sa compagnie sont enrichissants et Nicolas retient ses enseignements. Ainsi Adrien transmet son savoir au fur et à mesure à son jeune frère qui profite, indirectement, de son apprentissage. Quelle chance pour Nicolas !

La machine à vapeur miniature marque le début d'une longue série de réalisations d'Adrien dont la plus étonnante est un projecteur de cinéma. En effet, le septième art qui fait son apparition est la nouvelle attraction des fêtes foraines. Un cinéma ambulante s'installe pour une semaine sur la place du village à l'occasion de la fête annuelle, un événement qui rompt la monotonie des jours fastidieux de travail en offrant une diversité d'attractions, des loteries, des jeux d'adresse : jeu de massacre, jeu d'anneaux qu'il faut lancer autour d'un goulot de bouteille. Quelques manèges intéressent petits et grands, les chevaux de bois qui montent et descendent en tournant, la chenille, les fameux « cricri » sortes de balançoires qui tournent en l'air furieusement. Les filles en sont friandes, elles s'envolent, tournent sur elles-mêmes se raccrochent à leur voisine, crient, rient, dans un univers bruyant où parviennent à se faire entendre l'orgue de barbarie et la fanfare. Des courses au sac, des tirs à la corde obtiennent toujours un grand succès auprès des jeunes. Les stands de tir, où chacun rivalise d'adresse avec son copain attirent les amoureux heureux d'offrir la babilote gagnée à leur fiancée. Puis ils se rendent au bal couvert. Tandis qu'ils valsent sur la piste, les parents assis autour surveillent le comportement de leurs filles, prêts à intervenir si les gestes du cavalier sont jugés trop audacieux. Les hommes s'at-



tablent devant une boisson, en attendant l'heure de retourner, en famille, à la maison.

Bientôt ces attractions connaissent un sérieux rival : le cinéma. Quel plaisir pour les jeunes de se retrouver dans l'obscurité et de voir sur l'écran les acteurs qui accentuent leurs mimiques pour se faire comprendre puisque les films sont muets ! N'étant pas tenus au silence, les plus facétieux font les commentaires qui déclenchent l'hilarité :

- Allez, embrasse-là !
- Attention voilà son mari !

Exactement comme au spectacle de Guignol.

Par une suite de questions pertinentes, Adrien obtint aisément du projectionniste la faveur de voir l'appareil de plus près.

– Tu vois, le film passe entre des engrenages qui l'entraînent d'une bobine à l'autre.

Il lui parle de la lampe de projection, du ventilateur servant à son refroidissement etc.

Adrien interroge, le projectionniste répond voyant ce jeune particulièrement intéressé.

Plusieurs mois passent, Adrien est en possession de la précieuse lampe offerte par son patron qui sait qu'il va en faire bon usage. Il l'encourage à fabriquer un projecteur qui fonctionnera à sa façon puisqu'il a compris aisément le mécanisme de l'appareil.

Nicolas ne perd pas une miette des enseignements de son aîné si bien que, Maître Adrien, très satisfait de son élève le nomme son assistant.

Plus tard il tourne des saynètes de sa composition dont Nicolas et Mathieu sont les acteurs. Il développe les films lui-même pour les projeter ensuite au café du village. Reste encore dans les archives familiales le film intitulé « Chez le photographe ». En voici le scénario : Adrien est le client qui arrive chez le photographe, tenue impeccable, cheveux gominés. Il s'installe sur la chaise, prend la pause, sourit. À ce moment Nicolas, le photographe, appuie sur le déclencheur d'où sort un jet d'eau puissant

qui asperge le client furieux. Celui-ci casse la chaise avant de s'en aller en proférant des menaces envers le photographe qui se tord de rire. Ce court métrage, de deux à trois minutes à peine, provoquait l'hilarité des habitués du café.

Un autre horloger en retraite qui avait pris Adrien en amitié pour ses capacités exceptionnelles, lui offrit un appareil photos à plaques, puisque les pellicules n'existaient pas encore. Il s'adonna à la photo et installa son laboratoire dans le grenier où il développait et tirait les photos. Il communiqua sa passion à Nicolas et celle-ci lui permit plus tard de gagner sa vie puisqu'il en fit son métier. Nicolas eut beaucoup de chance d'avoir un tel grand frère, un génie doublé d'un pédagogue apte à transmettre son savoir. Ainsi Nicolas fit son apprentissage, mais sans patron.

Très fort dans toutes les matières, un peu moins en français, à douze ans, il passe avec succès le certificat d'études. Pour lui l'école était finie. Il enviait le fils de l'instituteur qui poursuivrait ses études au niveau supérieur. Mais Léon voyait les choses autrement pour Nicolas dont il avait déjà programmé l'avenir.

## Chapitre 7- Une adolescence de travail

Les enfants quittaient l'école à douze ou treize ans pour entrer dans la vie active sans stage préliminaire. Dès le 15 juillet 1926, sans avoir pu profiter de quelques jours de vacances pourtant bien méritées, Nicolas est propulsé à la scierie où son père l'avait fait embaucher sans se demander si ce travail lui plairait. La décision de Léon n'admettait aucune réplique. Ayant atteint l'âge de travailler, l'enfant devait se rendre productif pour rembourser les frais de nourriture, de logement, d'habillement dus aux parents depuis la naissance. Les jeunes, très compréhensifs, reconnaissants, se faisaient une joie d'aider leur famille dans le besoin.

Son travail consistait à assembler des planches d'une certaine dimension pour en faire les 6 panneaux d'une caisse. Cette tâche demandait des efforts physiques car les planches étaient lourdes à manipuler par un enfant de cet âge, malingre, de petite taille. Léon percevait son salaire car Nicolas n'avait pas l'âge requis pour être embauché, on dirait aujourd'hui qu'il travaillait au noir puisqu'il fallait avoir treize ans pour obtenir le livret de travail des enfants délivré par la Mairie. Ce livret où étaient inscrits le nom et l'entreprise des patrons tenait lieu de certificat de travail. Son succès au certificat d'études, le pénalisait car il entrait dans le monde du travail avec un an d'avance.

Les heures de rentrées et de sorties des ouvriers étaient ponctuées par le coup de sifflet strident de la machine à vapeur qui s'entendait de loin, la plupart d'entre eux ne possédaient pas de

montre considérée comme objet de luxe. Durant cet intervalle de temps, les rues du village étaient pratiquement désertes puisque tous les habitants, jeunes et vieux, travaillaient.

Léon et sa famille habitaient à cent cinquante mètres de la gare, non loin du passage à niveau. Ils ne sortaient pas le dimanche et leur passe-temps favori consistait à regarder défiler les trains de voyageurs. Nicolas rêvait de grands espaces et d'être emporté, un jour, comme eux, vers de lointains horizons, mais il savait bien que cela n'arriverait jamais. Ils attendaient avec impatience le moment comique qui les faisait rire à gorge déployée lorsque des voyageurs en retard couraient derrière le train leur valise à la main pour le rattraper. Quelquefois ils étaient plusieurs à tricoter des jambes, avec le fol espoir que le train s'arrêterait pour les laisser monter. Mais le rêve s'évanouissait devant la réalité. Penauds, ils revenaient sur leurs pas, essoufflés par de vains efforts, pour attendre le train suivant. Nicolas se demandait comment ils pouvaient être à ce point naïfs pour croire que le train s'arrêterait pour eux.

Alors qu'il s'était bien habitué à son travail à la scierie, au début de l'année 1927, le mari d'une cousine germaine d'Angèle vint le chercher pour travailler sur son chantier. Léon, qui ne pouvait pas refuser de service à un parent, accepta de lui confier Nicolas. Il gagnait 420 f par mois à raison de douze heures de travail par jour. Le prix de la pension s'élevait à 300 f, il serait logé et nourri par son employeur, car même entre parents il n'était pas possible de se faire de cadeaux. Il ne restait donc à Léon qu'une faible partie du salaire de Nicolas et celui-ci ne comprenait pas la raison de ce changement d'employeur.

Il commençait à 5h30 avec une pause de 7h30 à 8h pour le petit déjeuner et une autre de 12h à 13h pour le déjeuner.

– Alors est-ce que ça va ? Tu as compris ce que tu devais faire, interroge le nouveau patron.

Nicolas fait « oui » de la tête.

– Tiens prends ce morceau de pain et de fromage, tu en auras besoin pour tenir le coup.

La journée se terminait à 19h, c'était très dur pour un enfant de cet âge. Ce travail exigeait non seulement de la concentration pour ne pas laisser sa main sous les dents de la scie circulaire, mais encore de gros efforts physiques puisqu'il devait porter des pièces de bois pesantes. Personne ne se préoccupait de la sécurité ni du confort des ouvriers et des jeunes enfants.

Durant la rudesse de l'hiver il ne fut pas épargné par le froid qui pénétrait dans le bâtiment qui n'avait qu'un toit et deux murs latéraux. Un côté, ouvert à tous les vents, laissait passer les grumes jusqu'au haut-fer qui fonctionnait grâce la force hydraulique.

Puis l'été 1927 arriva et il fut chargé de cette puissante machine. Le matin, il arrivait le premier pour allumer le feu avec de la sciure et du bois. Lorsque la pression était suffisante, il mettait en marche la machine en tournant un des gros volants d'à peu près deux mètres de diamètre. Il ouvrait la vapeur et c'était parti. Il surveillait le manomètre et le niveau d'eau à tout moment et alimentait le foyer pour activer le feu. Avant la mise en marche, le matin et à treize heures, il descendait à la cave, favorisé par sa petite taille, avec une grosse burette pour graisser les coussinets des arbres de transmission et des scies. Quel travail pénible pour un enfant de treize ans qui devait accomplir des travaux au-dessus de ses forces, sans se rebeller.

Avec le patron, il rentrait le soir à la maison, exténué, cela se comprend aisément. Ils étaient bien heureux de s'asseoir à table après être restés debout de longues heures. Le Patron et son épouse avaient 9 enfants, huit filles et un garçon ce qui faisait, avec Nicolas, 12 personnes à tous les repas. À cette époque-là les allocations familiales n'existaient pas et pourtant, la cousine arrivait à nourrir tout le monde. Nicolas n'a pas le souvenir d'avoir eu faim. Les familles nombreuses devaient prendre des mesures strictes pour dépenser le moins possible. Les vêtements passaient

de l'aînée à la cadette qui n'en portait jamais de neufs. Il en était de même pour les chaussures. Les femmes savaient coudre et utiliser les moindres morceaux d'étoffes pour rapiécer, rallonger les vêtements. L'usine de tissage vendait à bas prix les étoffes présentant un défaut. Même si elle n'avait pas d'emploi, la femme du patron ne chôrait pas.

Enfin, Léon lui acheta un vélo d'occasion pour effectuer les 56 kilomètres aller-retour qui le séparaient de la maison quand il rentrait le samedi soir. Ainsi il économiserait le prix du billet de train. C'était encore un effort supplémentaire demandé à Nicolas à la fin d'une semaine pénible, il se serait bien passé de ce cadeau.

En mai 1928, alors qu'il commençait à bien connaître son travail après quatorze mois passés dans cette scierie, Léon décida, une fois de plus, sans le consulter, de le faire embaucher dans une scierie plus importante. Son patron Louis apprit la nouvelle de son départ sans préavis et fut très mécontent de voir partir un ouvrier qu'il avait bien formé.

– Comment Léon tu m'enlèves mon meilleur élément ? N'est-il pas bien chez nous ?

– Je fais ce que je veux, répondit Léon.

Personne n'osa s'opposer à ses ordres et, quelques jours plus tard, Nicolas se retrouva dans une nouvelle scierie, la troisième, avec un nouveau patron. Le travail moins pénible ne l'exposait plus aux intempéries cependant, pour ne pas avoir de pension à payer, il effectuait matin et soir dix kilomètres à vélo par tous les temps pour manger et coucher à la maison. Il emportait le repas de midi dans une musette de soldat qui pendait sur son dos. Une gamelle en aluminium à deux compartiments contenait la soupe et les légumes qu'il faisait réchauffer sur un fourneau dans la cabane où les ouvriers se retrouvaient pour la pause de midi.

Nicolas ne se plaignait jamais. À l'adolescence, ce gamin était pourvu d'une santé robuste pour résister aux épreuves subies depuis l'âge de douze ans dans son travail et ses déplacements.

Les congés pour maladie n'existaient pas. Les ouvriers travaillaient sans relâche, n'ayant de repos que le dimanche. Le vélo qu'il pratiquait contre son gré pour se déplacer par tous les temps le maintenait, malgré tout, en bonne condition physique.

## Chapitre 8 - Tu seras tisserand

Une nouvelle usine de tissage plus moderne et qui remplaçait l'ancienne venait d'ouvrir ses portes au village. Paul trouva le moyen d'y faire embaucher son fils qui passa, sans transition de la scierie au tissage.

L'usine, à moins d'un kilomètre du domicile, était chauffée en hiver. Malgré tout il fallait se rendre à l'évidence, Léon avait fait le bon choix. Nicolas devait considérer ce changement d'emploi ainsi qu'une marque d'affection de la part du père puisqu'il apportait une amélioration aux conditions de travail précédentes. Nicolas passa donc de la scierie au tissage, des clous et du marteau aux métiers à tisser du jour au lendemain.

Il pénétra dans un univers assourdissant où 360 métiers à tisser rendaient inutile le son de la voix. Les ouvrières accueillirent en souriant ce nouveau, plutôt beau garçon. De ses lointains ancêtres irlandais il avait hérité des yeux bleus, cheveux châains et d'une peau claire. Son corps bien proportionné n'était pas désagréable à regarder. Il se sentit gauche quand son arrivée fut acclamée par des battements de mains essayant de percer le bruit des métiers. Pendant une dizaine de jours il fit son apprentissage avec une voisine, une ouvrière chevronnée qui lui apprit le b a ba du métier contre rémunération des heures perdues à le mettre au pli car les ouvriers sont payés au nombre de mètres de toile tissée. Il apprit le fameux nœud de tisserand, à mettre la cannette dans la navette, à sortir le fil, à placer la navette dans le sabot et à lancer la navette



en espérant que le fil ne se casse pas. Le contremaître venait près de lui pour se rendre compte des progrès. L'air sévère, imbu de son pouvoir, il était redouté des ouvriers et il valait mieux être dans ses petits papiers que de l'avoir sur le dos. Bon élève, Nicolas eut bientôt la charge de deux métiers et peu de temps après, de quatre comme tous les autres.

Ce travail délicat exigeait une attention soutenue pour surveiller les fils qui se cassaient souvent. La toile avait alors un défaut et l'ouvrier négligeant devait déteisser la partie de la toile défectueuse en perdant beaucoup de temps et de l'argent. Le contremaître qui passait dans les rangs, peu sympathique avec les garçons, était toujours prêt à intervenir et se montrait affable dès que les jeunes femmes semblaient en difficulté. Dans le vacarme assourdissant les ouvriers ne se parlaient que par gestes en utilisant un langage des signes particulier. Aucun n'avait de casque protecteur contre le bruit et la plupart d'entre eux se trouvaient atteints de surdité    l'âge de la retraite. Ils respiraient    longueur de journée une poussière chargée de coton qui imprégnait les cheveux, la peau, les vêtements et emplissait les poumons.

Nicolas eut la chance, en prenant cet emploi, de faire la connaissance d'Hélène qui travaillait aussi dans cette usine depuis l'âge de treize ans. Dès le premier regard ce fut le coup de foudre. Ils s'aimèrent longtemps en silence, leur amour n'avait point besoin de paroles pour s'exprimer, le langage des yeux suffisait et ils se comprenaient.

## Chapitre 9 - Les grandes inventions

Enfin, la TSF apporta dans les foyers informations et divertissements. Adrien venait de terminer son service militaire. Il avait eu la chance d'être affecté au service des transmissions, puis envoyé à Palmyre en Syrie dans une station de radio où il avait tout appris sur cette technique nouvelle. À son retour, il acheta un poste récepteur qui fonctionnait avec une batterie. Après un réglage minutieux à l'aide d'une dizaine de boutons, il captait les émissions de la station émettrice Radiola qui venait d'entrer en service. Pour gagner sa vie, en complément à son travail d'horloger, il proposait aux personnes du village de monter des postes et de les réparer à un prix raisonnable, mais les lampes coûtaient très cher. Petit à petit ces nouveaux appareils concurrençant les journaux eurent leur place dans tous les foyers.

Nicolas, inspiré par son frère, avait monté aussi son poste de radio. Grâce à cette merveilleuse invention, il a pu écouter, assez tard dans la nuit, le reportage de la traversée de l'Atlantique en avion, événement comparable, à cette époque, à la première marche de l'homme sur la lune, un record pour Costes et Bellonte ayant parcouru en moins de 48 heures presque 8 000 kilomètres de l'Italie au Brésil.

Le dimanche matin, jour de grasse matinée, il était ravi d'entendre, au fond de son lit, la radio diffuser des programmes de musiques variées : accordéon, guitare, tyrolienne, militaire, classique. Tout le monde connaissait par cœur la Marseillaise,

Sambre et Meuse, le chant du départ qui entretenaient l'esprit patriotique. La publicité envahissait aussi les ondes « la Boldoflorine, la Boldoflorine, la bonne tisane pour le foie » ou bien « je suis le bonhomme en bois ... »

Adrien avait récupéré un phonographe à pavillon et fait l'achat d'un disque 78 tours. Sur une face il ne se lassait pas d'entendre « Nuit de Chine », sur l'autre « Riquita jolie fleur de Java ». À force de passer et repasser le disque était rayé, l'aiguille du phono émoussée et la voix de la chanteuse parvenait à peine à dominer de terribles grésillements, mais qu'importe ! Parmi la population d'ouvriers et grâce à l'aîné, la famille d'Adrien était à la pointe du progrès en possédant poste de radio, appareil photo, caméra et phonographe.

Les usines de tissage appartenaient à un patron. Les ouvriers étaient logés gratuitement et à vie dans des cités ouvrières avec la possibilité de se nourrir en cultivant un potager. Le logement offrait un confort rudimentaire, l'eau puisée à la fontaine ne coûtait rien, les WC étaient une petite cabane au fond du jardin au-dessus d'une rigole comme l'a si bien décrite Francis Cabrel dans une de ses chansons. Une coopérative, « la copette », tenue par la femme du directeur de l'usine proposait du pain et les produits d'épicerie à prix réduit. La scierie fournissait la sciure et des débris de bois pour allumer le feu. Les ouvriers vivaient très modestement, sans faire d'économies et sans ambitions. Mais Nicolas ne faisait pas partie de ceux-là.

1930 fut l'année des changements sociaux et juillet vit la naissance des assurances sociales, un avantage capital qui permit à chacun de se faire soigner gratuitement quand il était malade. En effet auparavant, pour ne pas avoir à payer de sa poche la visite du médecin : ventouses, cataplasmes, lavements, tisanes étaient en usage, ce qu'on appelle des remèdes de bonne femme.

À l'usine de tissage les métiers automatiques remplacèrent les anciens. Un ouvrier en fit marcher douze, puis dix-huit, puis

vingt-quatre sans augmentation de salaire alors que le travail exigeait beaucoup plus d'attention. Ce début de mécanisation annonçait le chômage qui suivit. Les machines en travaillant plus rapidement que les hommes supprimèrent des emplois et, peu à peu, les ouvriers qui prenaient leur retraite, ne furent pas remplacés. Des mouvements de grève affectèrent les tissages d'Armentières. Le monde du travail se mettait en colère.

Après l'arrivée de l'électricité, le butane fit son apparition, une belle invention et un gain de temps pour la ménagère. Elle craquait une allumette pour allumer le gaz alors qu'auparavant elle préparait du petit bois, du charbon le soir avant de se coucher, s'évertuait au petit jour à allumer le feu pour chauffer le café avant le départ pour l'usine.

Puis se mirent à circuler les premières automobiles qui perturbèrent la vie du village par le ronflement du moteur et le nuage de poussière qu'elles soulevaient car les routes n'étaient pas goudronnées. Seuls les gens fortunés possédaient une auto comme le directeur de l'usine, mais personne ne les jalousait, chacun acceptait la différence, personne n'essayait d'imiter les riches, ils étaient riches et voilà tout.

## Chapitre 10 - La lassitude

Nicolas a 20 ans. Après une adolescence passée à travailler et une jeunesse maussade égayée par des heures de bricolage avec son frère Adrien, il se sent envahi d'une grande lassitude et le besoin de prendre son essor mais comment ? En 1934, la mécanisation réduit les heures de travail des ouvriers remplacés par des machines plus performantes, alors le patron leur accorde un jour de congé supplémentaire par semaine en plus du dimanche. Au lieu de profiter de ce temps libre pour se distraire ou se reposer Nicolas s'initie à la conduite automobile avec le garagiste du village qui livrait des colis. Nicolas l'accompagnait dans ses livraisons, ainsi il apprit le code de la route. Les automobiles étaient rares à cette époque, les panneaux de signalisation beaucoup moins nombreux que de nos jours.

Quelques séances d'entraînement furent suffisantes et Nicolas passa son permis de conduire qu'il obtint du premier coup. Le garagiste l'autorisa ensuite à faire les livraisons tout seul pendant qu'il s'affairait au garage. Nicolas dépannait aussi des postes de radio, il se perfectionna et renforça ses capacités en la matière.

Il était souvent sollicité pour des photos. Il avait acheté par correspondance un appareil 13x18 d'occasion avec trois châssis doubles, le pied et le sac, le tout en très bon état. Ainsi le samedi et le dimanche il partait, l'appareil en bandoulière et photographiait ceux qui le lui demandaient : enfants, groupe de mariage, famille etc. Il avait installé son laboratoire à la cave. Il payait une

patente, il était en règle. Cela lui permettait d'arrondir ses fins de mois.

Puis les années se suivent, la monotonie s'installe, c'est toujours le même travail à l'usine, très fatigant, qui ne paie pas, qui ne laisse aucune initiative. Nicolas l'aurait quitté depuis longtemps mais Hélène le retenait et il ne voulait pas la perdre. Ils étaient fiancés et Nicolas attendait d'avoir accompli son service militaire et une meilleure situation pour l'épouser. Il se rendait compte qu'il n'était pas à sa place dans cette usine de tissage où chacun doit répondre aux exigences du patron et de la machine. Les ouvriers qu'ils côtoyaient se contentaient de peu et il ne se voyait pas finir ses jours comme eux. Il se sentait fait pour une autre vie, avec des capacités de photographe, de dépanneur radio. Il attendait que le moment vienne pour quitter cette existence terne qui ne lui donnait aucune satisfaction. Il avait d'autres ambitions.

## Chapitre 11 - Le service militaire

En avril 1935, à 21 ans, après avoir passé le conseil de révision, il fut déclaré bon pour le service et envoyé à la caserne de Dijon. Il venait juste d'avoir un petit accident de travail à l'usine : un doigt écrasé par le marteau qui changeait automatiquement la trame et avait obtenu quinze jours de repos. Il fut conduit à l'infirmerie de la caserne dès son arrivée pour refaire le pansement.

Comme il souffrait de maux de dents, le dentiste, un appelé comme lui, qui débutait à peine dans la carrière lui arracha une partie des dents de la mâchoire supérieure sans chercher à savoir laquelle était atteinte. Le voilà donc à 21 ans avec une prothèse. À cette époque on arrachait les dents pour un oui pour un non sans les soigner et Nicolas n'avait pas eu son mot à dire. Après un passage chez le coiffeur, rasé de près et édenté, il commença sa carrière de troufion. Obéir aux ordres des supérieurs, marcher droit, ne le dérangeait guère, depuis le début de son existence il n'avait fait qu'obéir.

Après trois mois de classes : exercices, maniements d'armes, il fut affecté à la SPA service photographique de l'armée. Son travail consistait à développer et à tirer des photos. Cela lui plaisait puisque c'était son métier.

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, il passa dix huit mois très agréables car la nourriture abondante et le travail peu fatigant lui faisaient oublier les années passées à trimer dans les scieries et à l'usine de tissage. Plus de déplacements à vélo, mais

en camion. Quand il retourna au village lors de la première permission il avait tellement grossi que ses proches eurent de la peine à le reconnaître. Il paraissait épanoui. La nourriture de la caserne, surtout des haricots et du bœuf en boîte « du singe », lui convenait parfaitement et remplaçait aisément un morceau de pain et un bol de soupe pris à la hâte lorsqu'il travaillait. Les Parisiens du régiment jouaient aux difficiles et rejetaient le contenu de leur assiette dans le plat quand cela ne leur plaisait pas afin d'en dégoûter les autres. Il devint l'ami d'un photographe de Nancy hautement qualifié qui lui donna de précieux conseils pour le cas où il s'installerait un jour à son compte. Il ne partait guère en permission n'ayant pas les moyens de payer même le quart de place du billet de train et faisait quelques économies en vendant le tabac auquel il avait droit puisqu'il ne fumait pas et il mettait de côté sa solde de dix sous par jour. Pour ne pas dépenser, il sortait à pied le dimanche avec des copains pour se rendre dans un parc à Dijon. Ils échangeaient des propos relatifs à leurs situations respectives et cela lui donnait des idées pour amorcer une autre vie.



## Chapitre 12 - L'ascension

En octobre 1936, après 18 mois de service, il fut libéré de ses obligations militaires et employa ses quelques économies à l'achat de vêtements civils.

Il espérait ne pas reprendre le travail à l'usine car il avait la prétention de faire autre chose de sa vie avec les connaissances techniques acquises depuis son jeune âge. D'autre part, la caserne l'avait aguéri, il se sentait plus fort pour prendre en main son destin. En effet le service militaire forge un homme, lui donne de l'aplomb, lui permet de limer sa cervelle à celle d'autrui, le confronte à diverses couches sociales, l'envoie sous d'autres cieux et, après en avoir « bavé », celui-ci rentre chez lui plus fort.

Après 18 mois d'insouciance, il devait réintégrer le monde du travail pour gagner sa vie. Majeur, il choisirait son destin, son père n'ayant plus aucune autorité sur lui.

Il chercha du travail et se vit confronté aux difficultés. Les trois électriciens qu'il contacta, refusèrent de l'embaucher sous prétexte qu'il n'avait pas d'expérience, qu'il n'avait pas fait d'apprentissage etc. Ils auraient dû le mettre à l'épreuve pour vérifier ses capacités. Nicolas fut déçu de leur réaction. Peut-être voyaient-ils en lui un futur concurrent qui s'installerait à son compte. Nicolas se disait : « si les jeunes ne prennent pas la relève et si les anciens ne leur transmettent pas leur savoir, les métiers manuels s'éteindront peu à peu ». Nicolas raisonnait ainsi parce qu'il était le jeune en recherche d'emploi.

Enfin de compte il ne trouva d'embauche que dans une petite scierie des environs. La mort dans l'âme, il dut se résigner à accepter l'offre pour ne pas être au chômage car il devait gagner de quoi se nourrir et subvenir à ses besoins si modestes qu'ils soient. Il était logé chez son patron, cependant il préférait rentrer tous les soirs au village pour retrouver Hélène sa fiancée. Sa famille s'était dispersée, sa mère venait de mourir à l'hôpital, son père avait trouvé un emploi plus loin de là et logeait chez sa sœur avec le cinquième enfant, René, qui s'était trouvé brusquement privée de sa mère. Quand Nicolas rentrait dans cette maison vide et froide désertée par la famille et où flottait toujours le souvenir de la mère, il devait préparer son repas, faire le ménage etc. Cette période fut une des plus pénibles de son existence. Heureusement, Hélène, le petit rayon de soleil de sa triste vie, lui remontait le moral. Ses parents avaient accepté l'idée du mariage de leur fille cadette. Nicolas avait une réputation de jeune homme sérieux, travailleur, qui ne courait pas les cafés, qui ne buvait ni ne fumait, bref, il serait le gendre idéal.

Heureusement, il ne resta que trois mois dans cette scierie.

La loi des 40 heures venait de passer et certains industriels embauchèrent pour combler le trou des 8 heures perdues pour la production. Lorsqu'en janvier 1937, il apprit par la presse que les usines Peugeot de Sochaux cherchaient des ouvriers, malgré la distance, sans hésiter, il prit deux jours de congés pour se rendre sur place et passer des tests. Ceux-ci se révélèrent positifs ainsi que l'entretien qu'il eut avec le formateur qui lui demanda s'il avait déjà fait marcher des machines. Nicolas répondit affirmativement.

– Bon, vous vous présenterez demain matin au service mécanique.

Il n'avait pas prévu d'être embauché aussi rapidement et expliqua qu'il devait d'abord prendre congé de son patron et récupérer ses affaires personnelles.

– Alors, revenez quand vous serez prêt, lui fut-il répondu, nous vous attendrons.

Quelques semaines de réflexion furent nécessaires pour faire le point avec Hélène. Enfin, il quitta avec joie la scierie pour se rendre à Sochaux, premier pas vers une vie nouvelle. Il repassa au bureau d'embauche et après la visite médicale à l'infirmerie, fut affecté au service mécanique.

Il travaillait sur un tour où il exécutait une gorge dans les carter de pont de la 202, soixante pièces en huit heures. Deux autres ouvriers effectuaient huit heures aussi à tour de rôle sur la même machine qui fonctionnait nuit et jour en raison des trois huit. Pour lui, c'était le paradis après tout ce qu'il avait vécu jusque-là, le travail était reposant par rapport à celui du tissage ou de la scierie et plus rémunérateur. Alors qu'il gagnait dans son précédent emploi 2,5f en moyenne par heure, là il en gagnait 5,45. Il logeait et prenait ses repas à l'hôtel Peugeot. Il n'avait jamais été aussi heureux. Le départ au régiment avait déjà été une délivrance, cette nouvelle situation à Sochaux était formidable, un tremplin pour un avenir meilleur.

Il rentrait le samedi soir pour voir sa fiancée, cent kilomètres en train ou en autobus et plus tard en vélo moteur acheté à un copain. Durant les trajets, dans le froid hivernal, sans casquette, il perdit une oreille provoquant la semi surdité qui fut le handicap de sa vie. Il partait le samedi après midi pour rentrer le lundi matin en passant par le Ballon d'Alsace. Un jour d'hiver il fut bien surpris d'y trouver de la neige et dû franchir le col en portant le vélo moteur sur son épaule. Une autre fois il glissa sur le verglas sans trop de mal, heureusement.

Ses distractions étaient modestes, il jouait au babyfoot, au billard, il assistait aux matches de l'équipe locale de foot en plein essor et connaissait bien les vedettes de l'époque. Il assista au tournage d'un film en trois dimensions, (on disait en relief à ce moment-là), film tourné par les frères Lumière. La caméra, à deux objectifs, était placée derrière le but de Dilorto. Peu de temps plus tard le film en 3 D « Chez nous en Franche Comté » fut projeté en

salle de cinéma. À l'entrée, les spectateurs recevaient une paire de lunettes en carton munies d'un verre rouge et d'un vert. Ce spectacle impressionnant dépassait tout ce qu'il avait pu voir auparavant. Il a reconnu la séance de football à laquelle il avait assisté. Lorsque le ballon arrivait sur les spectateurs, ceux-ci plongeaient involontairement derrière les dossiers des fauteuils tant ils avaient la sensation qu'il allait sortir de l'écran pour arriver sur eux.

Pendant plusieurs jours il choisit le travail de nuit par sympathie pour ses deux coéquipiers mariés, chargés de famille qui préféraient rentrer chez eux le soir pour être avec leurs enfants. Cela ne le dérangeait pas puisqu'il était encore célibataire ; cependant il n'arrivait pas à se reposer correctement le jour avec le bruit de la vie au dehors.

Cette usine donnait aux ouvriers le moyen de monter en grade s'ils s'en donnaient la peine. Ainsi, en lisant les petites annonces des journaux, son attention fut attirée par celle qui demandait des électriciens. Il y répondit et se fit inscrire pour passer des essais. Ceux-ci furent concluants et Nicolas fut affecté au service électrique. Lorsqu'il annonça fièrement la nouvelle aux ouvriers de son équipe, l'étonnement se lut sur leur visage. En effet, la plupart sans aucune ambition ne cherchaient pas à améliorer leur situation en travaillant davantage.

– Alors tu quittes la mécanique ? Tu n'étais pas bien avec nous ? Tu as honte d'être simple ouvrier mécanicien ?

La plupart d'entre eux, syndiqués, s'arrangeaient pour ne jamais faire une pièce de plus qu'il était prévu. De temps en temps, un contremaître les chronométrait mais, l'ouvrier averti, ralentissait le plus possible son rythme. Quant à Nicolas, il fut toujours récompensé pour avoir fait le maximum.

Le travail au service électrique était plus intéressant car il avait la possibilité de prendre des initiatives. Il fut tout de suite estimé par ses supérieurs et se fit remarquer par le contremaître, un homme très exigeant. Celui-ci lui serrait la main tous les matins à son arrivée, il le prit sous son aile et le présenta à un examen pour

devenir professionnel. Alors son salaire horaire passa à 8 f ce qui n'était pas négligeable. Les anciens le jalousèrent en le voyant gravir rapidement les échelons mais Nicolas n'en tint pas compte.

Quand il rentrait dans sa chambre, il bricolait. Il avait fabriqué un tour à l'aide d'une chignole, un petit moteur à essence et un poste radio. Pour le faire marcher, il obtint l'autorisation d'installer une prise de courant dans sa chambre en payant un supplément d'électricité car les locataires n'avaient droit qu'à l'éclairage. Le règlement de l'hôtel était strict, les chambres faites pour célibataires interdisaient l'entrée aux femmes et à toutes personnes étrangères au service. Le concierge montait bien la garde.

## Chapitre 13 - La dégringolade

En automne 1938, il épouse Hélène l'élue de son cœur qu'il aimait jalousement. Ce fut le plus beau jour de sa vie. Dans la petite église du village, au milieu des parents des amis, ils prononcèrent le oui qui devait les unir pour toujours.

Il avait attendu d'avoir une situation correcte pour subvenir aux besoins du ménage et son vœu s'était réalisé au-delà de ses espérances. Hélène, tisserande depuis dix ans avait aussi quelques petites économies. Travailleuse, économe elle nourrissait le secret désir de pouvoir devenir un jour propriétaire. Avoir une maison bien à elle la comblerait. Ce n'était pas le cas des ouvriers d'usine qui étaient tous locataires à vie. À l'occasion de ses noces, Nicolas avait posé un congé de deux semaines pour avoir le temps d'installer leur nouveau logis. Les meubles avaient été achetés, chambre à coucher, buffet, table et chaises, fourneau pour la cuisine, la vaisselle, le linge, tout était près.

Hélas ! Alors qu'il se réjouissait de prendre un peu de bon temps, quelques jours plus tard la deuxième guerre mondiale fut déclarée. L'ordre de mobilisation le renvoyait à la base de Dijon où il avait effectué son service militaire. Cette fois, la chance n'était pas de son côté !

Pendant une semaine, les hommes mobilisés furent occupés à creuser des tranchées derrière l'infirmerie, dans la boue, dans leurs vêtements civils car les supérieurs n'avaient pas cru bon de

les équiper de vêtements militaires. Les chefs semblaient ignorer que les hommes seraient obligés de s'acheter de nouveaux vêtements, à leurs frais, très chers, en rentrant dans leur foyer. Pourquoi ne pas leur avoir distribué de vêtements militaires ? Nicolas était furieux. Les officiers savaient sans doute que la guerre n'aurait pas lieu. Au bout d'une semaine, en effet, les hommes furent renvoyés dans leur foyer après avoir perdu une semaine pour rien. C'était surtout catastrophique pour Nicolas, puisque son temps de congé écoulé, il devait retourner à Sochaux pour travailler. Il n'y eut pas de lune de miel.

A partir de ce moment-là, il rentra tous les samedis pour passer le dimanche près de sa femme. Au printemps 39, sa fille Patricia naquit dans leur petit logement. Quelques semaines plus tard, Hélène reprit son emploi à l'usine tandis que sa mère gardait la petite. À cette époque les vieux parents restaient chez les enfants à qui ils rendaient de petits services en échange de bons soins. Tout le monde appréciait cette façon d'agir. Mais la grand-mère qui s'amusait beaucoup avec Patricia négligeait les menus travaux si bien qu'Hélène trouvait le ménage non fait en rentrant de sa journée de travail. Enfin, des jours heureux s'annonçaient pour la petite famille et Nicolas et voyait la vie sous un autre angle. Il avait une bonne situation, une femme, une fillette que demander de plus après des années de galère.

Hélas ! Ce bonheur fut de courte durée, en effet, le 28 août 1939 l'ordre de mobilisation le rappela de nouveau à Dijon. Les bruits de la guerre couraient mais personne ne pensait qu'elle était imminente. La France insouciant était encore en vacances. Nicolas fut affecté comme chauffeur sur un vieux camion alors qu'il n'avait que son permis de conduire touriste.

Après quelque temps passé à la base de Dijon, Nicolas et son contingent furent transférés à Tilchatel pour prendre possession d'un petit terrain d'aviation sur la route de Langres. Ils étaient logés misérablement dans les bâtiments désaffectés d'une brasse-

rie abandonnée depuis longtemps. Nicolas dort durant plusieurs semaines dans la cabine inconfortable de son camion en pensant qu'il aurait dû être chez lui en compagnie de sa chère Hélène. Les autres se contentaient de la paille du grenier. Par la suite, ils se sont fabriqué des lits avec des planches et même des WC dans un coin du terrain. Ils étaient 40. Leur tâche consistait à creuser une tranchée suffisamment profonde pour qu'un homme y tienne debout, à la recouvrir de poutres et de terre pour servir d'abri en cas de bombardements. Dans une petite guérite, ils montaient la garde à tour de rôle. Ce qui n'était pas drôle c'était leur ignorance concernant le but de ces travaux et le manque d'information sur ce qui se passait ailleurs.

C'est par un enfant du village voisin venu en courant qu'ils apprirent que la guerre était déclarée. En effet, le 1er septembre 1939 l'Allemagne avait envahi la Pologne, le 3 septembre l'Angleterre et la France déclaraient la guerre à l'Allemagne. Cette fois cela semblait sérieux.

Cependant rien ne changea pour eux. Ils continuaient à végéter dans ce lieu sans savoir pourquoi ils ne rentraient pas en action. Ils se sentaient complètement inutiles.

Trois mois plus tard, Nicolas fut rappelé par les usines Peugeot, en qualité de technicien en électricité, comme affecté spécial. Il arrosa le soir même cette bonne nouvelle avec des copains moins chanceux qui l'enviaient :

- Espèce de veinard, comment as-tu fait ?
- Je n'ai rien fait, c'est comme ça.

Le lendemain il reprit le chemin de Sochaux en passant chez lui pour embrasser sa fillette et sa femme qui fut bien surprise et surtout contente de le revoir aussi vite. Elle était rassurée sur son sort.

A présent, l'usine produisait pour l'armée. Le personnel avait changé, les jeunes, mobilisés, étaient remplacés par des hommes plus âgés. Ses rapports avec eux semblaient assez bons, mais un soir, à table, il les surprit à faire des remarques désobligeantes sur



les jeunes planqués qui laissaient les vieux se faire casser la gueule à leur place. Il n'avait pourtant effectué aucune démarche pour se retrouver là et fit la sourde oreille en comprenant bien le raisonnement des aînés qui en avaient bavé sur le front en 1914.

Le travail était toujours le même mais il n'était plus aussi libre dans ses déplacements. Pour se rendre auprès de sa petite famille, il devait obtenir une autorisation spéciale du Directeur et un sauf-conduit. Pendant sa période d'affecté spécial il n'a obtenu qu'une seule permission.

Le contremaître qu'il avait connu auparavant était devenu directeur du service électrique. Il lui proposa de passer un examen pour devenir chef de file. Nicolas réussit brillamment et devint responsable du service des soudeuses électriques et de l'emboutissage. Il était très satisfait de ce nouvel emploi de responsabilités dû à ses qualités professionnelles et aussi à la bienveillance du contremaître qui savait les apprécier. Les électriciens sous ses ordres, devaient réparer un certain nombre de soudeuses en un temps donné.

Cette nouvelle situation très intéressante ne dura guère hélas ! car le 10 juin 1940 l'Italie déclara la guerre à la France tandis que les troupes allemandes envahissaient le territoire.

Le 13 juin, il reçut son troisième ordre de mobilisation avec l'obligation de se rendre à la base aérienne de Clermont-Ferrand. Il ne voulait pas partir sans revoir sa femme pour l'informer de sa nouvelle affectation. Pour se rendre chez lui, la gendarmerie lui délivra un sauf-conduit avec beaucoup de réticence. Enfin, muni du fameux papier il put effectuer le trajet de Sochaux à son village sur le vélo qu'Hélène lui avait prêté à son dernier séjour car depuis longtemps il ne pouvait plus compter sur les trains ni sur les autobus, tous les moyens de transport étant réquisitionnés par l'armée. Il prit la direction Belfort à 17 km, avec ses bagages il réussit à grimper dans un train pour Epinal. Hélas ! Il s'arrêta à Lure, car la priorité était donnée aux trains de matériel militaire. Heureusement le vélo se montra bien utile pour atteindre Luxeuil.

Près de Fougerolles, les gendarmes l'arrêtèrent pour lui demander le sauf-conduit qu'il avait heureusement puis, lui firent remarquer qu'il n'arriverait jamais à destination avant le couvre-feu en partant à cette heure tardive. Alors, il redoubla d'efforts, pédala jusqu'à l'épuisement ; son cœur battait à se rompre dans sa poitrine, parfois la tête lui tournait, mais il poursuivait sans relâche n'ayant qu'un objectif : arriver, arriver.

A bout de forces, il frappa à la porte de la maison juste à la tombée de la nuit pour s'écrouler presque dans les bras de sa belle-mère affolée. Son épouse accourut, paniquée en le voyant dans cet état et le fit asseoir sur une chaise tandis que son beau-père apportait un verre d'eau.

Il leur expliqua, en reprenant péniblement sa respiration, qu'il devait se rendre à Clermont-Ferrand dans le Puy de Dôme. Pour lui c'était déjà le sud. Il passa une dernière nuit auprès d'eux en contemplant sa fillette et sa chère épouse en se demandant s'il allait les revoir et combien de temps durerait la séparation. Leurs larmes se mêlaient et ils ne pouvaient rien faire d'autre que de pleurer.

Le lendemain, 14 juin, une date qui restera gravée dans sa mémoire, Nicolas quitta les lieux après des adieux déchirants pour un départ vers l'inconnu et dans l'incertitude totale de retrouver les siens. Peut-on imaginer dans quel état d'esprit ils se trouvaient les uns et les autres ? Ils pensaient déjà à tout ce qui pourrait leur arriver, peut-être ne se reverraient-ils plus jamais. Dans de pareilles circonstances les mots sont impuissants. En effet, Nicolas ne revit jamais son beau-père qui mourut deux ans plus tard.

Forcé et contraint de quitter sa famille, conscient qu'il devait accomplir son devoir, il s'est rendu à la gare du chef-lieu de canton où la population était rassemblée sur la place. Les hommes venaient d'apprendre que la gare d'Épinal avait été bombardée par l'aviation allemande. Il n'était plus possible de compter sur le train pour descendre vers le sud. D'autre part un ordre avait été donné, on ne savait pas par qui, à tous les hommes de se rendre à

Beaune en Côte d'Or. Certains s'étaient dirigés vers la gendarmerie pour se renseigner sur la véracité de cet ordre mais ils avaient trouvé la porte close, les gendarmes étant partis les premiers. À l'intérieur, le téléphone sonnait, sonnait, personne ne répondait faute d'occupants.

Ce fut le début d'une épouvantable pagaille due au sentiment d'insécurité qui envahissait la population sachant que les autorités avaient fui. Plus personne n'était là pour diriger, pour informer les gens livrés à eux-mêmes et à l'incertitude. Le bruit courait que les Allemands arrivaient mais où étaient-ils exactement ? N'ayant pas obtenu de réponse à ces questions essentielles, les hommes s'éparpillèrent et ce fut la débandade. Puisqu'ils ne pouvaient plus compter sur les trains, ceux qui possédaient une voiture partirent avec leur véhicule, les autres à pied. Fort heureusement son oncle Eustache le seul de la famille à être motorisé, invita Nicolas à partir avec lui et quelques passagers. Il lui en fut très reconnaissant. Ils partirent dans la soirée, Nicolas se sentait plus rassuré en compagnie de son oncle même s'ils étaient entassés à plusieurs à l'arrière. Tout le long des routes, des files d'hommes marchaient en regardant anxieusement s'ils pouvaient trouver une place dans les véhicules qui les dépassaient mais ceux-ci étaient déjà surchargés. Ces piétons étaient prêts à faire n'importe quoi par désespoir pour trouver une place et l'un d'eux, de rage, donna un grand coup de bâton sur le capot de la voiture en insultant les occupants en sachant qu'il n'y aurait pas de place pour lui. Nicolas avait le cœur serré face à son impuissance à aider ces hommes en un pareil moment et se disait qu'il avait bien de la chance d'être transporté dans la voiture de son oncle. Sa situation de privilégié le gênait, un peu comme se sentent coupables les bien-portants qui se rendent à Lourdes au moment de la procession des malades. Ce sont des souvenirs difficiles à oublier.

La nuit du 14 au 15 juin 1940 fut épouvantable. La route de Dijon était de plus en plus encombrée de véhicules et de piétons,

femmes, enfants aux yeux hagards, qui ne savaient pas où aller. Les femmes faisaient pitié avec leurs enfants dans les bras qui pleuraient de soif, de faim, tandis que les vieillards avançaient péniblement en retardant leur marche.

Les charrettes étaient surmontées de matelas car leur propriétaire pensait qu'il ferait un abri sûr en cas de bombardements. La voiture allait péniblement par à coups, et ses occupants évitaient de croiser les regards d'envie de ceux qui s'en allaient à pied et qui les mettaient mal à l'aise. À tous moments, elle s'arrêtait quand de vives lumières illuminaient le ciel au loin car, des bruits circulaient disant que l'ennemi avait passé la Trouée de Belfort et descendait vers le sud. Mais ces feux n'étaient autres que ceux des réfugiés qui s'arrêtaient au bord de la route pour casser la croûte, ce que l'oncle Eustache et ses accompagnateurs ne tardèrent pas à faire aussi. Les colonnes de soldats démoralisés se mêlaient aux réfugiés qui fuyaient en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Dans les villages, ils prenaient d'assaut les hôtels, les restaurants en communiquant leur peur à ceux qui n'auraient pas songé à fuir. L'exode concerna 10 millions de personnes qui avaient tout abandonné pour gagner le sud.

Après avoir roulé toute la nuit, ils arrivèrent à Dijon au petit jour. L'oncle l'accompagna à la gare où il devait prendre le train pour Clermont-Ferrand. Les quais étaient surpeuplés, les habitants de Dijon, effrayés, cherchaient à partir dans le Midi ainsi que d'autres, comme lui, venus de différentes régions plus au Nord. Ils étaient toujours sans informations et Nicolas se faisait du souci pour sa famille restée à l'arrière. L'avancée rapide des troupes allemandes, d'après les derniers renseignements, n'annonçait rien de bon. Qu'allait-il arriver à sa femme et à sa fille ? Il était soucieux en pensant aux siens. Dans cette fantastique ruée vers le sud où chacun jouait des coudes pour se frayer un chemin, il réussit tant bien que mal à monter dans un wagon à bestiaux où les hommes s'entassaient. Nicolas se disait qu'il avait eu de la chance de trou-

ver une place, même inconfortable, que ceux qui couraient sur le quai lui enviaient. À peine le train avait-il fait quelques mètres que les sirènes annoncèrent une alerte. Ce fut un instant la panique. Tandis que les voyageurs s'attendaient à voir surgir des avions ennemis pour mitrailler le convoi, il n'en fut rien, heureusement car ils auraient fait de nombreuses victimes à la gare. Le train se remit en marche, la locomotive toussait, crachotait. Le train avançait, s'arrêtait et repartait si bien qu'il mit beaucoup de temps pour atteindre Aulnat. Les hommes débarquèrent près du terrain d'aviation qu'ils traversèrent à pied après avoir été contrôlés par deux militaires qui leur dirent de se rendre au bureau d'incorporation. Nicolas se présenta au commandant et lui montra ses papiers de mobilisation. Celui-ci lui dit aussitôt :

– Vous pouvez rentrer chez vous, il y a contre ordre.

Cette nouvelle l'anéantit, faisant l'effet d'une douche froide. Comment, après toutes les difficultés à se rendre là, on lui disait qu'il y avait contre ordre, c'était à devenir fou ! Qui commandait donc ? Où étaient passés les chefs ? Qui donnait les ordres ?

Est-ce qu'on se moquait de lui ? Qui pouvait avoir donné l'ordre de faire partir les affectés spéciaux des usines ? Sans doute quelqu'un qui avait intérêt à le faire. Il regrettait le chemin parcouru inutilement alors qu'il aurait pu rester tranquillement à Sochaux ! Il répondit au commandant :

– Comment voulez-vous que je rentre chez moi, les Allemands arrivent et toute la population fuit vers le Midi.

– Si vous voulez, restez avec nous.

Alors, il se fit incorporer.

Il reçut une couverture militaire mais pas de vêtements. Il coucha dans une grange avec ceux qui étaient arrivés avant lui, descendant vers le sud, sans chef. Il retrouva un caporal qu'il avait connu à Sochaux durant la période d'affecté spécial, il lui donna des nouvelles des copains qu'il avait quittés. Cette rencontre le réconforta un peu.

Devant l'avance allemande, le lendemain matin, les hommes furent conduits en camions à la gare de Clermont-Ferrand. Bien serrés dans les wagons à bestiaux, en route vers le Sud ! Tous les trains regorgeaient de monde : c'était la débâcle. L'armée française fuyait devant l'ennemi, quelle honte ! En gare de Neusargue dans le Cantal, il a aperçu un copain de l'usine de Sochaux dans un autre train bourré de soldats, Nicolas a crié son nom pour attirer son attention, mais son ami ne l'entendit pas.

Il était assis sur la porte du wagon, n'ayant pas de place à l'intérieur. Ses pieds pendaient dans le vide lorsque le train franchit le viaduc du Garabit, sur la Truyère le spectacle était impressionnant. Il ne fallait pas avoir le vertige !

Le 20 juin, une semaine après avoir quitté les siens, il arriva dans l'Aveyron. Il ne connaissait ce nom qu'à travers l'Affaire Fualdès dont il avait vaguement entendu parler, et qui faisait accueillir les recrues de l'Aveyron dans les casernes par ces mots : « Tu es d'un pays où l'on saigne les gens comme des cochons ! » ou bien « Tu viens du pays du Sauvage ». Nicolas conserve le souvenir d'une ville triste, aux maisons grises, aux ruelles sombres, froides sous une latitude méridionale. Ils furent logés dans un théâtre. Ils couchèrent sur de la paille comme des bêtes. Nicolas était déçu du peu de considération dont lui et ses compagnons faisaient l'objet. Il coucha sur la scène. Les larmes lui montaient aux yeux, car s'il n'avait pas vécu jusqu'à présent dans un grand confort, pour lui c'était la déchéance. Heureusement il avait retrouvé deux copains de régiment perdus de vue depuis. Leur présence le réconforta, il se sentit moins abandonné en retrouvant ces gars du pays. Ils avaient beaucoup à se dire. La nuit ne fut pas de tout repos et ils la passèrent à se gratter, à s'écorcher la peau jusqu'au sang dans une litière remplie de puces où ils n'ont pas fermé l'œil, occupés les uns et les autres à tuer ces maudits parasites affamés qui se jetaient sur eux pour les sucer. Record battu : Nicolas en tua une quarantaine, son copain trente cinq seulement. Il se souviendrait longtemps de son arrivée à Rodez !

Le lendemain, nouvel embarquement dans un train qui devait les conduire à Carmaux la ville de Jean Jaurès dont lui parlait souvent son grand-père maternel Hippolyte. En effet Hippolyte, un fervent de Jaurès avait accroché son portrait dans sa salle à manger et tout jeune Nicolas avait connu ce grand homme. Le train passa à Albi puis s'arrêta à Gaillac, le terme du voyage.

C'était le 22 juin jour de l'armistice signé près de Compiègne. D'après les conditions dictées par les vainqueurs, les deux tiers du territoire français seraient occupés et gouvernés par l'armée allemande. La portion du sud de la France, dite zone libre, servirait d'asile aux réfugiés errant sur les routes. Les Français de la zone libre étaient considérés comme chanceux. Gouvernés par Vichy la plupart s'accommodèrent de cette politique préférant cela à l'arrivée des Allemands détestés. La famille de Nicolas se retrouvait donc en zone interdite, lui en zone libre. Ils n'étaient pas prêts de se revoir.

Il y eut une petite cérémonie devant le monument aux morts où chacun, accablé, humilié par l'ampleur du désastre, ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes, des larmes de déception en sachant que la guerre se terminait ainsi par une défaite et sans résistance, une drôle de guerre. Comment, avec un passé militaire glorieux, la France avait-elle pu être vaincue si rapidement et si facilement ? Les Français qui se croyaient à l'abri derrière la ligne Maginot de plus de 300 kilomètres de longueur restaient perplexes. Cependant c'était une satisfaction de savoir que des soldats ne mourraient plus dans les combats. L'adjudant Louis qui s'était engagé volontairement malgré son grand âge pleurait plus fort qu'eux tous car jamais il n'aurait cru que la guerre se terminerait de cette façon.

Les hommes restèrent à Gaillac dans l'inactivité totale jusqu'au premier octobre.

## Chapitre 14 - L'attente insupportable

Les jours passèrent dans une grande oisiveté. Nicolas constatait la différence de climat entre sa région natale et celle-ci. Il ne supportait pas la chaleur et recherchait l'ombre. Chacun occupait son temps à sa guise. Nicolas avait fabriqué une canne à pêche avec une branche de noisetier et pêchait dans le Tarn non loin du Pont Neuf dont la construction se terminait. Il descendait une ruelle près du café Y'abon et cachait sa gaule sous des branches à son retour. Il faisait cadeau de ses prises à une brave femme qui lui donnait un gâteau en compensation. Près du pont, un niveau d'eau indiquait la hauteur atteinte par la crue lors des inondations de 1930 dont on avait beaucoup parlé. Certains de ses copains célibataires, sortaient avec des filles de la région et finirent par les épouser. Ils ne pensaient plus à retourner chez eux mais à construire ici une vie nouvelle tandis que Nicolas ne rêvait qu'à son retour en zone interdite pour retrouver son épouse et la petite Patricia qu'il ne voyait pas grandir. Que devenaient-elles ? Sans nouvelles de sa famille depuis plusieurs mois, il se rendait fréquemment à la gendarmerie pour savoir s'il serait bientôt démobilisé, mais seuls ceux qui habitaient en zone libre avaient pu rentrer chez eux. Il devait attendre, mais combien de temps ?

Ils avaient loué un poste radio à plusieurs en apprenant que Radio Toulouse émettait des messages pour les réfugiés. Il fit passer une annonce codée à la radio et quelque temps après, le directeur de l'usine de tissage où Hélène travaillait l'entendit et la lui



transmit ; ainsi elle apprit que Nicolas était sain et sauf. Pour communiquer il fallait utiliser des cartes interzones sur lesquelles on ne pouvait que répondre par oui ou par non à des questions d'ordre très général.

Heureusement, des copains lui ont fait connaître la filière pour passer des lettres en fraude dans la zone interdite. Nicolas mettait sa lettre sous enveloppe avec l'adresse du destinataire puis, celle-ci dans une autre à l'adresse du passeur avec un billet de cinq ou dix francs. Son passeur tenait un restaurant dans la région d'Arbois dans le Jura, frontière de la zone interdite. Pour le retour, sa femme envoyait sa lettre à une dame de Montbarcy. Grâce à ces personnes dévouées qui ne craignaient pas le danger, Nicolas et Hélène ont pu communiquer régulièrement.

Certains de ses copains s'en allaient, malgré tout, en fraude rejoindre leur région, mais Nicolas n'avait pas envie d'être pris par les Allemands.

Le temps lui semblait long, la pêche ne parvenait plus à le distraire. Il avait fabriqué à l'aide de son couteau de poche, un petit tonneau en bois et un chariot inspiré par celui qui se trouve à Gaillac, sur la place. Il se servit d'une loupe pour tracer la date de fabrication 1940. Cela l'occupa durant quelques jours. Il était dans une région viticole renommée pour ses vins.

Quelques copains s'étaient fait employer pour les vendanges. Nicolas ne s'en sentait pas le courage. Il espérait que la situation s'arrangerait avec l'arrivée des Alliés, cependant le temps passait, juillet, août, septembre et rien ne se produisait pour améliorer leur quotidien. Pourtant ils n'étaient pas trop malheureux par rapport aux nombreux prisonniers partis en Allemagne qui ne devaient revoir leur famille que cinq ans plus tard.

Le 1er octobre 1940, les autorités militaires dont ils dépendaient, décidèrent de les emmener dans l'Aveyron si bien que le 2 octobre il se retrouva dans un petit village aux maisons rustiques, aux pierres apparentes, aux ruelles étroites. Le temps gris ce jour-là ajoutait une note de tristesse et de mélancolie à ces lieux. Ils

furent logés dans une maison en construction au centre du village où ils dormaient sur un châlit en bois et une paille. Le chef leur expliqua leur mission qui consistait à casser des cailloux pour couper les virages d'une route sinueuse. Lorsqu'ils eurent à leur disposition les pics, les pioches, les pelles, Nicolas fut révolté en voyant qu'ils étaient considérés comme des bagnards aux travaux forcés alors que leurs copains résidant en zone libre étaient retournés dans leurs foyers. Est-ce qu'ils n'étaient pas déjà suffisamment punis en étant séparés de leur famille ? Pourquoi seraient-ils obligés de travailler comme des forçats alors que leurs copains de la zone libre étaient tranquillement chez eux ? Les supérieurs auraient pu les occuper à des tâches moins dégradantes que celle-ci. Nicolas n'oublierait jamais cette humiliation, ni ceux qui en furent les auteurs, quelques gradés, des compatriotes qui, pour faire du zèle et gagner quelques galons faciles, exigeaient des hommes un certain rendement en traitant leurs semblables comme des esclaves. Parmi eux, de jeunes étudiants qui n'avaient jamais touché un pic de leur vie, se faisaient réprimander. Leurs mains remplies d'ampoules saignaient sur le manche. Ils les enroulaient dans leur mouchoir faute de bandage. C'était triste à voir.

« Vous voyez bien qu'ils ne sont pas faits pour ce travail » avait osé dire Nicolas au chef, révolté par l'acharnement mis à vouloir à tout prix les faire travailler comme des bêtes. Pour avoir osé prendre la défense de ces jeunes inexpérimentés, le maigre salaire auquel il avait droit fut diminué. Il fut écœuré.

Le chantier se trouvait à quelques kilomètres du village et ils s'y rendaient à pied. Il n'y avait pas de camion pour les conduire sur les lieux. Ils se rendaient compte qu'ils étaient exploités. Matin, midi et soir, une femme venait avec une charrette tirée par un cheval leur apporter de la soupe dans une grande marmite, elle avait pitié de ces hommes. Ils étaient heureux de la voir arriver pour un instant de pause et d'échanger quelques mots avec elle. Elle était seule avec deux jeunes enfants tandis que son mari était prisonnier en Allemagne. Leur détresse commune les rapprochait.

Le boulanger et l'épicière très gentils aussi avec eux leur vendaient tout ce dont ils avaient besoin et qu'ils pouvaient se procurer avec leur maigre pécule pour améliorer l'ordinaire. Les habitants du village leur apportaient un peu de réconfort, ils demandaient d'où ils venaient, pour eux cette région inconnue de l'est de la France paraissait bien éloignée.

## Chapitre 15 - La délivrance

Pour fuir les mauvais traitements auxquels il était soumis dans ce maudit chantier et devant la façon dont les jeunes étudiants étaient traités par les supérieurs, le 9 novembre 1940 Nicolas, révolté, se fit porter malade, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Dans une vieille camionnette il fut conduit au chef-lieu de canton à 25 kilomètres. La route sinueuse traversait de vieux villages aux maisons de pierres apparentes et qui paraissaient abandonnées. Quelques personnes sur le pas des portes regardaient le véhicule annoncé par de vigoureux coups de klaxon pour éloigner poules, chiens, chèvres de la chaussée. Des forêts touffues de châtaigniers s'étendaient à perte de vue. La teinte rousse des coteaux montrait que l'automne s'était déjà installé ainsi que les amas de feuilles mortes sur les bas-côtés de la route qu'elles rendaient glissantes par endroit. La région très vallonnée ne lui déplaisait pas ; avec des sapins sur les collines il aurait pu se croire chez lui. Cependant l'heure n'était pas à tomber en admiration devant le paysage. Peu à peu la grisaille matinale avait laissé place au soleil qui se montrait de plus en plus généreux en approchant du but. Virage après virage le camion passa sur un pont enjambant une rivière assez large, le Tarn, puis grimpa sur le plateau par une route en lacets. Après le dernier tournant, un bout de ligne droite et le clocher de l'église apparut dans le bleu du ciel sans nuage. Nicolas y vit un signe de bon augure comme si le voile des ennuis venait tout à coup de se déchirer. Au même moment il ressentit un

grand soulagement comme s'il arrivait en Terre Promise. Le camion passa entre deux rangées de maisons et il se crut dans une petite capitale tant était désertique la région qu'il venait de traverser. C'était en effet un gros bourg avec de nombreux commerces, un bureau de poste, deux bâtiments remarquables par leurs dimensions qui étaient en fait des écoles privées avec internat, l'une pour les filles, l'autre pour les garçons. Il apprit par la suite que les habitants vivaient de cultures et d'élevage aux alentours, tandis que le bourg comptait une multitude d'artisans et de commerces où l'on trouvait tout le nécessaire, la ville la plus proche étant à plus de cinquante kilomètres. Aucune cheminée d'usines, aucune sirène stridente pour marquer l'entrée et la sortie des ouvriers, chacun était libre de travailler à son gré. Il se mit à envier ces habitants en comparant leur emploi du temps à celui de l'ouvrier qu'il avait été il n'y avait pas si longtemps.

Le chauffeur le déposa sur une petite place où se trouvait l'infirmierie, nom pompeux donné à un local réquisitionné. S'entassaient pêle-mêle sur deux étagères quelques médicaments de première nécessité : alcool, teinture d'iode, eau oxygénée, compresses, bandes etc. dans un coin, un tas de vêtements militaires, vestes, pantalons, chaussures abandonnés là faute de preneurs.

– Prenez ce qu'il vous faut, lui dit l'infirmier en poste, cela débarrassera. Il avait vu le regard d'envie porté par Nicolas sur cet angle de la pièce.

Nicolas ne se fit pas prier car, depuis le jour de sa mobilisation en juin 40, il n'avait que les vêtements civils qu'il portait. Il choisit un pantalon à sa taille, des chaussures et une couverture kaki toujours utile quand l'hiver arrive. À l'arrière, une cuisine avec table, chaises, servait de salle de soins. La cuisine donnait sur une pièce aveugle, un débarras, d'où sortait une odeur forte de moisissure. À l'étage, deux chambres plutôt étroites avec un grand lit et un autre à une place. Il choisit la deuxième et se trouva bien heureux de pouvoir coucher sur un vrai matelas car depuis des semaines son corps n'avait goûté qu'à de la paille. Pour la pre-

mière fois aussi il était seul dans une chambre, dans un lit confortable qui lui faisait oublier tout ce qu'il avait pu endurer ces derniers mois. Allait-il enfin être heureux dans ce village ? Pour combien de temps ?

Il pensa à sa chère Hélène qu'il avait tant envie de serrer dans ses bras puis, sombra dans un profond sommeil.

Le lendemain il explora le bourg.

Les gens qu'ils rencontraient ne paraissaient pas affectés par la guerre, ils étaient loin des zones de combats, ils vivaient comme d'habitude, les événements n'avaient rien changé à leur quotidien. Se rendaient-ils seulement compte de ce qui se passait ailleurs ? Nicolas tentait de leur expliquer d'où il venait, comment il était arrivé là, qu'il ne pouvait pas retourner chez lui dans l'est qui faisait partie de la zone occupée, mais il se rendait compte que tout ceci était du charabia pour les villageois. Bientôt, le jeune infirmier responsable avec lequel Nicolas avait sympathisé, fut rappelé dans ses foyers ainsi que le médecin militaire qui lui demanda s'il voulait bien le remplacer dans ses fonctions :

– Nous avons besoin de vos services, insista-t-il, alors restez avec nous.

– Qu'aurai-je à faire ?

– Vous n'aurez qu'à contrôler le stock de médicaments et à faire quelques soins si le cas se présentait.

Se sentant apte à accomplir cette nouvelle mission, Nicolas accepta avec joie au grand soulagement des deux autres qui pouvaient partir rassurés et regagner leur foyer tandis que Nicolas devenait infirmier.

Il savait poser des ventouses, faire des cataplasmes, soigner des plaies, apporter les premiers soins à un blessé. Heureusement ses faibles capacités d'ordre médical ne furent pas mises à l'épreuve et il n'eut qu'un pansement à faire le jour où un cycliste avait chuté de son vélo dans une descente abrupte.

Il passait du bon temps malgré tout par rapport à tout ce qu'il avait enduré auparavant et ne regrettait pas le chantier où il avait

cassé des cailloux. Il était toujours mobilisé et avait le droit de manger à la « popote » qui se tenait dans une grange à l'autre extrémité du bourg. Les commerçants étaient gentils, généreux pour Nicolas qui tâchait de se rendre utile en offrant ses services. Il venait d'avoir 26 ans. Il s'était bien adapté à ce nouvel environnement. Les coteaux surmontés de châtaigniers, les vallons ombragés, les petits ruisseaux courant ici et là lui rappelaient sa région natale qu'il pensait bien rejoindre un jour prochain quand la guerre serait terminée.

Un soir, des camions militaires stationnèrent sur la place de la mairie et débarquèrent des réfugiés mosellans que le gouvernement français avait expulsés de la zone des combats avec le droit d'emporter 30 kg de bagages par personne. Les départements situés en zone libre avaient pour mission d'accueillir les réfugiés, de les loger et de leur fournir le minimum pour vivre décemment. Il y avait neuf familles, une trentaine de personnes environ avec femmes et enfants. En entendant leur accent de l'est, les villageois murmuraient : ce sont des Allemands ! Nicolas leur expliqua qu'ils étaient Lorrains et Alsaciens.

La municipalité ne pouvait loger que huit familles dans des logements disponibles et réquisitionnés en cette circonstance. Rien n'avait été trouvé pour la dernière et, n'écoutant que son bon cœur, Nicolas laissa les deux chambres au-dessus de l'infirmerie à la neuvième famille. Il rassembla ses affaires dans le débarras du rez-de-chaussée ainsi que son lit et c'est là qu'il logea pendant quelques mois entre un tas de charbon et un tas de pommes de terre entreposés par les nouveaux locataires. Nicolas sympathisa avec ces familles qui lui apportaient une bouffée d'air du pays et de vagues nouvelles. Une des femmes réfugiées fit le récit de leur expulsion :

*« Voici comment nous avons été expulsés d'Alsace et de la Lorraine mosellane. Nous n'avons qu'une heure pour nous préparer à partir avec l'autorisation d'emporter 30 kg de bagages par personne. C'était la panique et l'angoisse car nous ne savions*

*pas où ils allaient nous emmener. Certains ont pris leurs objets de valeur pour les enterrer rapidement dans le jardin et les mettre à l'abri des pillages. Quelle tristesse de laisser brutalement notre maison, nos biens, les objets familiers auxquels nous étions attachés. Ma maman qui avait été opérée d'un fibrome quelques années auparavant, ne s'était jamais bien remise. Deux soldats ont dû la soutenir pour lui faire franchir le pas de la porte. Sous le choc émotionnel, son corps se paralysa tout d'un coup et elle fut dans l'incapacité de faire un pas vers l'autobus où nous devions monter. À ce moment, ma sœur et son mari arrivaient d'un village voisin distant de quelques kilomètres. Je fus poussée dans l'autobus avec mon mari tandis que maman obtint l'autorisation de partir avec ma sœur. Ce fut une séparation brutale et je ne savais pas que je voyais ma mère pour la dernière fois. Nous nous sommes retrouvés avec d'autres habitants de la commune de Condé. À la gare de Metz, d'autres personnes nous rejoignirent, aussi désespérées que nous par ce départ brutal. On nous a proposé un bol de soupe, mais nous n'avions pas le cœur à manger, l'estomac serré par la tristesse. On nous a fait monter dans des wagons et j'ai retrouvé mon oncle Mathieu et une femme de Morhange avec ses trois enfants de quatre ans, trois ans et dix ans. Elle avait pu emporter un jambon de son saloir dans lequel les gosses affamés mordaient à belles dents. Bientôt, ils eurent très soif et personne n'avait d'eau à boire. Le train fit un arrêt à Mâcon où se trouvait la ligne de démarcation. Aucun bruit à l'extérieur, le silence était impressionnant. Nous tremblions tous de peur car les Allemands occupaient le quai. La soif devenant de plus en plus intolérable pour les enfants, Jean se risqua au-dehors du wagon avec une bouteille vide. Heureusement il put la remplir sans encombre. Le train se remit en marche mais nous ne regardions pas le paysage, trop préoccupés par ce que nous avions laissé derrière nous. Nous arrivâmes bientôt à Rodez. En descendant du wagon, nous fûmes conduits dans une grande salle où nous avons eu droit à un bon chocolat chaud et des croissants.*



*Puis nous avons dormi tous ensemble sur des lits de camp. Le lendemain matin nous sommes montés dans des camions et on nous a conduits ici directement tandis qu'un autre groupe était dirigé vers un autre village.*

*Quand nous sommes descendus du camion, j'ai bien vu que les habitants nous regardaient curieusement et nous prenaient pour des Allemands, mais bien vite ils ont compris que nous étions des réfugiés lorrains, expulsés de chez nous.*

*Nous avons eu une chambre et une petite cuisine au-dessus de l'atelier d'un menuisier. Ce n'était pas confortable mais nous n'avions pas le choix. On nous avait prêté une table, un lit et un fourneau qui ne chauffait pas. Nous avons beaucoup souffert du froid en ce terrible hiver 1940. Dans la journée, nous allions nous chauffer autour du poêle du café du centre. Mon oncle venait manger chez nous car il n'avait rien pour cuisiner. Nous allions chercher de l'eau chez nos voisins une fois chez l'un, une fois chez l'autre. C'était gênant pour tout le monde. Dans la cour de l'un d'eux se trouvait un puits bien commode pour laver le linge. Nous n'avions pas de savon et nous en fabriquions en faisant chauffer un mélange de suif et de soude caustique. On se débrouillait avec les moyens du bord. La plupart des habitations se trouvaient dépourvues de WC, par conséquent, à la tombée de la nuit les femmes sortaient le seau hygiénique qu'elles déversaient où elles pouvaient. Ceux qui avaient la chance d'avoir un WC, voyaient souvent les gens venir chez eux. Elles faisaient la lessive dans le lavoir derrière les écoles. Les plus courageuses allaient à quelques kilomètres de là dans la retenue d'un cours d'eau appelée pompeusement lavoir. Elles partaient avec leur brouette pleine de linge et une fois arrivées, s'agenouillaient sur une pierre au bord du bassin. Quand il venait de pleuvoir, l'eau était toute trouble. Une vieille nous prêtait quelquefois son âne et sa charrette pour nous rendre au lavoir. C'était le cirque car l'âne était le plus têtue de tous ses congénères. Ou bien il allait au galop et nous avions de la peine à le suivre ou bien, sans aucune raison valable,*

*il s'arrêtait au beau milieu du chemin. L'une d'entre nous le tirait par la bride tandis que l'autre le poussait par derrière, mais il résistait de ses quatre fers, une vraie tête de mule absolument indifférente à toutes les injures que nous pouvions lui adresser. Après la lessive, les femmes étendaient leur linge dans le pré voisin ou sur les haies transformant le paysage verdoyant en patch-work coloré. Elles bavardaient, cassaient la croûte en attendant qu'il soit sec puis remontaient au village un panier au bras. »*

Nicolas ne possédait aucun moyen de chauffage pour résister au terrible hiver 40. Il n'aurait jamais cru qu'il serait aussi rude dans le sud de la France. Ingénieux, il fabriqua un radiateur parabolique avec un réflecteur de phare de voiture et une assiette de soldat en fer étamé qui servirait de pied. La partie isolante où était enroulée la résistance provenait d'une poignée de casserole en terre récupérée dans la vieille maison qui servait de popote. Tous ces éléments furent assemblés à l'aide d'un fil de fer costaud. Il s'était procuré la résistance ainsi que le fil et la prise de courant chez l'unique quincaillier à qui il montra sa création.

Celui-ci, surpris par ce bricolage lui dit, sceptique :

– Vous croyez que ça va marcher ?

– Bien sûr, je vous ferai une démonstration dès que j'aurai terminé.

Le lendemain, Nicolas montra le radiateur original qu'il avait conçu au quincaillier admiratif.

– Vous êtes ingénieux, vous irez loin, lui dit-il. Que diriez-vous si je vous prenais à mon service ? J'ai besoin d'un homme tel que vous.

Nicolas ne fit pas attendre sa réponse et accepta heureux d'avoir trouvé un patron en si peu de temps.

Le radiateur providentiel qui fonctionnait parfaitement lui apporta un peu de chaleur le soir au coucher et le matin au lever.

Qu'il fut triste ce premier hiver, passé seul, dans son débarras étroit avec pour table une caisse recouverte de la couverture kaki !

Comme il se sentait abandonné, malheureux loin des siens ! Quand pourrait-il les revoir ? Sa fillette devait marcher et parler à présent et il n'aurait pas eu la joie d'assister à ses premiers pas.

Le printemps se montra, les beaux jours lui redonnèrent le moral. Il s'était lié d'amitié avec un Lorrain préparateur en pharmacie. Ils projetèrent une excursion dans les Pyrénées et se firent prêter deux vélos. Le voyage s'effectua en partie train jusqu'à Lourdes. Cette petite escapade de 3 jours lui changea les idées.

En avril 1941, les effectifs de la formation à laquelle il appartenait diminuaient petit à petit, les uns rentrant chez eux, d'autres trouvant du travail dans la région. Les derniers, dont il faisait partie, devaient se regrouper au village voisin, à une vingtaine de kilomètres pour continuer des travaux de terrassements. Nicolas n'avait pas du tout l'intention de reprendre la pioche d'autant plus qu'il était embauché par le quincaillier. Celui-ci établit rapidement un certificat de travail. Ce papier allait permettre à Hélène de sortir de la zone interdite pour rejoindre son mari. Alors Nicolas se rendit à la ville la plus proche pour se faire démobiliser.

Il logeait toujours dans le débarras de l'appartement qu'occupaient les réfugiés mais il prenait à présent ses repas à l'hôtel des Voyageurs puisqu'il n'avait plus droit à la popote.

Son travail chez le quincaillier consistait à réparer les postes de radio et les appareils en tous genres qu'on lui apportait. L'électrification des campagnes était en bonne voie, tous les foyers se montraient désireux d'acquérir un poste de TSF, ainsi qu'on le disait à cette époque et des équipements électriques. Nicolas ne manquait pas d'ouvrage, il devait faire des installations électriques dans les fermes et il était le seul réparateur spécialisé de la région. Pour lui tout était réparable et son habileté connue dans tout le canton et même au-delà. On disait en parlant de lui : « Il remettrait même des yeux à un chat. »

Il allait aussi à vélo dans la campagne, sa musette contenant les outils sur le dos, pour les dépannages à domicile.

Le premier ouvrage important fut de monter des radiateurs électriques de 300 à 400 watts. Il travaillait dans l'atelier du charron car son patron n'avait à cette époque qu'un petit hangar. La patronne, une parisienne, toujours très gaie, affable le faisait manger midi et soir à sa table avec la bonne. Elle était très gentille avec lui.

Dans le courant de l'année 41, puisqu'il avait à présent un emploi, il envoya le certificat de travail à son épouse afin qu'elle obtienne des autorités allemandes le laissez-passer pour le rejoindre. Nicolas se doutait bien que la guerre durerait tant que les alliés n'auraient pas débarqué. Dans ce cas, il préférait voir sa famille à l'abri dans le sud où la nourriture abondante rendait la vie plus facile. Il avait toujours le projet de rejoindre Sochaux et de retrouver son emploi de chef de file au service électrique central qu'il avait quitté.

Un jour, la propriétaire du local réquisitionné qu'il occupait, ayant appris qu'il avait trouvé du travail, vint sans tarder, lui réclamer le loyer du débarras où il dormait.

– Je n'ai pas encore touché mon premier salaire, dit Nicolas surpris, car il voyait cette femme pour la première fois.

– Dans ce cas, vous bêcherez mon jardin en échange, en attendant d'être payé.

– Mais ce local n'est-il pas réquisitionné par la Mairie ?

Elle marmonna quelques mots incompréhensibles et se retira.

Nicolas, jusqu'à présent satisfait de l'accueil qui lui avait été réservé dans ce bourg fut profondément déçu par l'attitude de cette femme. Hors de lui, révolté, il quitta immédiatement ce débarras inconfortable, sombre, dominé par l'odeur de pommes de terre pourries, pour prendre une chambre à l'hôtel.

Lorsqu'Hélène lui fit part dans sa lettre qu'elle se préparait à le rejoindre, Nicolas fut fou de joie.

– Ma femme sera là bientôt, disait-il à sa patronne, je vais enfin connaître ma petite fille.

Le père du patron qui parlait rarement prit Nicolas par l'épaule et l'emmena dans son jardin.

– Voilà, ici je ferai construire votre habitation. Elle sera composée d'une cuisine, d'une pièce à vivre et d'une chambre. Votre atelier de réparation sera dans le prolongement.

– Merci, c'est gentil à vous, dit Nicolas satisfait et un peu ému de tant de sollicitude.

Dans le jardin où poussaient des choux se dressait un petit réduit en planches, un hangar abritant une pompe à eau, un bassin pour la lessive et un gros chaudron pour mettre le linge à bouillir sous une cheminée. C'était une aubaine de posséder une pompe à eau à l'époque où les maisons n'étaient pas alimentées par l'eau courante, on disait « l'eau de la ville ».

Le logement minuscule serait amplement suffisant pour le couple et un jeune enfant. D'autre part, la fillette pourrait jouer dans la cour et dans le jardin.

Les capacités acquises par Nicolas durant sa jeunesse portaient leurs fruits, elles allaient lui permettre de survivre et de loger sa petite famille. Quel réconfort par rapport aux mois de galère précédents ! Les travaux de construction commencèrent immédiatement et deux mois plus tard Nicolas entra en possession de son nouveau logis.

## Chapitre 16 - Les retrouvailles

Hélène et sa fille arrivèrent un soir de septembre 41 par l'auto-bus. Ses parents l'avaient encouragée à partir sachant qu'elle trouverait une vie meilleure dans le sud.

– Vous ne manquerez de rien ici vous ne regretterez pas d'être venue, n'hésitez pas, avait écrit la tante du patron.

En effet ce département où dominait l'agriculture, semblait favorisé par rapport aux autres et de nombreux citadins renouaient avec leurs lointains cousins ruraux pour passer chez eux des vacances à la ferme où l'on ne connaissait pas les privations.

Les mots rassurants de la lettre de la tante Eugénie, décidèrent la jeune femme de 24 ans. Une valise, un filet à provisions pour tout bagage, la maman et sa fillette quittèrent leur village non sans émotions pour un saut dans l'inconnu. Les personnes rencontrées durant le voyage se montraient compatissantes envers la jeune femme qui tenait dans ses bras la fillette et l'aidaient à porter sa valise pour monter dans le compartiment. Au fur et à mesure que le train les emportait vers le sud, Hélène, surprise, entendait des conversations en une langue qu'elle ne comprenait pas et se demandait si elle n'avait pas déjà franchi la frontière espagnole. À la descente du train, elles prirent un vieil autobus qui péniblement et lentement les achemina à travers des routes en virages, jusque dans les bras de Nicolas.

Nicolas avait annoncé l'arrivée de sa femme à toutes ses connaissances et il alla fébrilement la chercher au centre du vil-

lage à l'arrêt des cars. Les gens sur le pas des portes assistaient aux retrouvailles après quinze mois de séparation. Les larmes d'émotion étaient dans tous les regards, tous voulaient voir le visage de la jeune femme et de la fillette dont Nicolas les avait si souvent entretenus. C'était une joie partagée et Nicolas était très fier de parcourir les cinquante mètres allant de l'arrêt du car à l'hôtel des Voyageurs avec sa femme et sa fille. Patricia âgée de deux ans et demi ne connaissait pas son père et se détournait de cet inconnu pour ne pas le regarder. Mais il fit sa conquête en lui tendant un biberon de lait crémeux et tiède que la tenancière de l'hôtel venait de préparer. Elle dit à sa mère :

« Il est gentil papa, il m'a donné du lait. »

Alors à ce moment Patricia accepta d'être dans les bras de son père qu'elle considérait avec étonnement. Elle caressait ses joues, passait sa main dans ses cheveux et riait de contentement.

Pendant quelques jours ils logèrent à l'hôtel. Ensuite on leur prêta une petite maison appartenant à la cousine du patron, en attendant la construction de leur logis. Personne ne peut imaginer la joie des retrouvailles dans ce logis bien à eux, loin de la proximité des clients de l'hôtel ! Après quinze longs mois de séparation, ils se retrouvaient sains et saufs sur la terre étrangère qui venait de les accueillir, une terre d'asile où ils pourraient enfin être heureux. Les moments de bonheur pouvaient être comptés sur les cinq doigts de la main depuis qu'ils se connaissaient. Ils ne pensaient qu'au moment présent sans songer à l'avenir incertain. Puis, l'effervescence des retrouvailles passée, ils se remémoraient avec tristesse l'existence menée auprès de leur famille dans leur village natal, la vie à l'usine et toutes ses contraintes, les hivers rigoureux etc. Hélène portait sur elle le stigmate des privations et ne pesait guère que 45 kg. Que de choses ils avaient à raconter ! Que de temps perdu à rattraper ! Nicolas ne cessait de contempler sa fille dont il était très fier.

Hélène s'adapta facilement à cette vie nouvelle. Elle s'occupait des soins du ménage et des courses. Elle avait une carte d'alimentation et des tickets de rationnement mais les commerçants très gentils à son égard, ayant pitié de cette jeune femme démunie de tout, lui proposaient toujours une ration plus grande que celle à laquelle elle avait droit. Personne ne manquait de rien ici, chaque famille ayant aux alentours des parents cultivateurs qui les approvisionnaient en légumes, viandes, produits laitiers. L'épicière particulièrement attentionnée lui donnait une ration d'huile et de beurre supplémentaire. Une des deux boulangères, comprenant bien que cette famille n'avait pas de réserves agissait de même et ne mesurait pas la quantité de farine ni ne pesait le morceau de pain qu'elle vendait à Hélène. L'autre boulangère, moins compréhensive, pesait et pesait à nouveau la portion de pain en retranchant des parties fines comme du papier à cigarette pour que le poids soit le plus juste possible, au gramme près.

La maison fut bientôt terminée et deux mois plus tard ils l'habitaient à l'écart de l'agglomération sur une place très ventée.

Leur vie était rythmée par le son des cloches et les va-et-vient du vieux curé allant de l'église au presbytère. Le logement était minuscule : une cuisine, une salle de séjour, une chambre. Nicolas pensait que c'était provisoire et qu'une fois la guerre finie il regagnerait sa région natale avec sa famille. Derrière, dans le fond du jardin potager, il construisit une cabane qui servait de WC car rien n'avait été prévu à l'intérieur. Les WC comme l'eau courante étaient rares. Les gens remplissaient leurs seaux aux pompes dispersées ici ou là. Aux alentours proches du village, les habitants se retrouvaient à la nuit tombante pour y faire leurs besoins ou pour vider leurs seaux hygiéniques dans un fossé.

Les religieuses de l'école libre toute proche venaient souvent leur rendre visite. La lutte était âpre pour prendre des élèves à l'école laïque, l'école du diable et tous les moyens étaient bons. Une fois par jour, les religieuses à tour de rôle se rendaient chez Hélène en disant :



– Il faudra nous donner la petite, elle est en âge d'entrer à l'école.

Une autre flattait Hélène :

– Ça sent bon l'Alsace et la Lorraine, en faisant allusion à la propreté méticuleuse d'Hélène. Il faut dire qu'à cette époque-là les fermes des alentours étaient négligées. Les gens marchaient en sabots pleins de fumier jusque dans leur chambre. Nicolas avait vu les poules se percher sur le montant du lit en laissant des déjections sur leur passage. Il eut plusieurs fois des postes de radio à réparer dans lesquels les souris qui nichaient avaient grignoté les fils. Les paysans faisaient le feu par terre dans une grande cheminée, les murs de la cuisine étaient noirs de suie l'hiver et noirs de mouches l'été. Le fumier n'était sorti de l'écurie qu'une ou deux fois par an et les vaches avaient des croûtes noires sur le postérieur. Il fallut attendre les années soixante pour constater une évolution probante et un changement total dans la vie des zones rurales, où les salles de traite modernes côtoient les habitations pimpantes ayant remplacé les vieilles fermes d'autrefois.

Finalement, pour ne plus être harcelé Nicolas céda à l'insistance des religieuses qui eurent gain de cause et Patricia rentra à l'école quelques mois plus tard, à l'âge de deux ans et demie.

D'après une circulaire de Vichy, les réfugiés pouvaient payer en nature les frais de scolarité. Ainsi, jusqu'en 1954, Nicolas répara tous les appareils électriques du couvent gratuitement. Ceux-ci tombaient souvent en panne si bien qu'en fait, les factures dues par les religieuses étaient largement supérieures aux notes de frais de scolarité. En réalité la famille ne bénéficiait d'aucune faveur particulière, les religieuses étant redevables à Nicolas qui n'osait pas le leur faire remarquer.

La proximité de l'école avait convaincu Hélène. En effet celle-ci se trouvait à moins de cent mètres dans la rue qui donnait sur leur domicile. Hélène n'avait même pas besoin d'accompagner Patricia, elle la suivait des yeux jusqu'à la porte de l'école. La fillette quittait la maison vers 8h25 répondant à l'appel de la

cloche du couvent qui retentissait sur le village. La religieuse faisait en sorte que les élèves aient suffisamment le temps de sortir de chez elles pour franchir le seuil de l'école quand le son des derniers coups s'amenuisait. Patricia revenait à 11h30 pour reprendre les cours à 13h30 mais elle s'y rendait beaucoup plus tôt afin de jouer dans la cour avec les élèves de l'internat. À 16h30 retour à la maison pour le goûter, puis à 17h l'étude qui tenait les élèves jusqu'à 19h. Du matin jusqu'au soir les fillettes étaient bien encadrées. Le dimanche à 10h messe, à 15h vêpres, ensuite promenade en rang, à 17h l'étude jusqu'à 19h. Patricia qui était fille unique, appréciait cet emploi du temps qui lui permettait de retrouver ses copines d'école alors qu'elle était seule avec ses parents à la maison.

En peu de temps Nicolas s'était fait connaître. En effet, il dépannait les articles les plus divers : fusils, machine à coudre, machine à détecter les métaux du vétérinaire, appareils électriques en tous genres, aucun n'avait de secret pour lui. Parfois le garagiste voisin utilisait ses compétences pour reculer le kilométrage des compteurs de vitesse, Nicolas n'aimait pas du tout ça, mais le garagiste prenait cette opération sous sa responsabilité en comptant sur sa discrétion. Il fabriqua des crosses de fusil, des percuteurs, des chiens de fusil. Rien ne lui était impossible. Non seulement il réparait mais encore il fabriquait les pièces manquantes qu'il était difficile de se procurer en ce temps de privations. Il ne comptabilisait jamais le temps passé ni celui de ses déplacements. Il voyait bien qu'il était exploité, que les gens abusaient de sa gentillesse, mais que pouvait-il faire ?

Il tirait aussi des photos d'identité, vendait des pellicules, les développait dans un laboratoire minuscule comme il le faisait déjà avant la guerre. Ces travaux pris à son compte, satisfaisaient son employeur qui voyait d'un bon œil les clients traverser son magasin pour aller voir Nicolas.

A présent, dans l'atelier contigu au logement son grand plaisir était de mettre le petit fauteuil de sa fille sur l'établi et de lui apprendre les noms des pièces des postes de radio. Nicolas, qui voulait rattraper le temps perdu des quinze mois de séparation, ne la quittait plus.

Puis, son patron lui demanda de monter cent cinquante postes de radio dont il s'était procuré les pièces détachées. En effet, du fait de l'électrification des campagnes et des événements qui secouaient le pays, toutes les familles voulaient être au courant des dernières nouvelles. Il avait transformé des postes de façon à permettre de capter les ondes courtes et surtout Londres puisque la radio de Paris était aux mains des occupants qui diffusaient de fausses informations. Personne n'a oublié le petit refrain : « Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand. » Les anciens se souviennent encore de « Ici Londres, les Français parlent au Français » suivi d'un gargouillement bien reconnaissable.

Les briquets électriques à essence qu'il fabriqua rendirent de nombreux services quand les allumettes étaient une denrée rare. Il transforma des électrophones en leur ajoutant un amplificateur assez puissant pour faire danser les gens dans les soirées, plus puissants que les phonographes dont le ressort se cassait souvent à force de le remonter. Sa fille ne manquait pas de jouets, buffet, table, lit pour sa poupée, Hélène avait droit à sa boîte à couture, des guéridons pour ses pots de fleurs, des tabourets, le tout confectionné avec des chutes de bois. Il conçut même une machine à faire les pâtes et une autre pour dénoyauter les cerises.

Les distractions étaient modestes. Les dimanches d'été ils descendaient vers la rivière à bicyclette par une route très pentue, aux virages dangereux sur cinq kilomètres. Quelques années auparavant un cycliste dont les freins du vélo avaient lâché, s'était tué dans la descente en percutant un rocher. Le retour s'effectuait à pied en poussant le vélo.

Ils se baignaient les jours de fortes chaleurs estivales. La rivière coulait, limpide, sur les cailloux mais de dangereux tourbillons guettaient les téméraires. Plusieurs familles du village se retrouvaient le dimanche au bord de l'eau, à l'ombre des saules qui poussaient librement sur la rive. Les hommes tentaient d'attraper des barbots, des goujons tandis que les femmes cherchaient des brindilles pour allumer le feu entre trois grosses pierres pour y déposer la poêle. Qu'il était bon le poisson grillé, fraîchement pêché à la rivière, bien meilleur qu'à la maison, ils en oubliaient les arêtes ! Les enfants barbotaient dans l'eau ou construisaient un barrage à l'aide de cailloux. D'autres faisaient un concours de ricochets autorisés après le retour des pêcheurs.

La chaleur s'atténuait dans la soirée et le moment venait de remonter à pied la côte, une bonne heure de marche jusqu'à la maison.

Ils allaient aussi se promener sur les chemins environnants en faisant des bouquets de fleurs selon la saison : chatons de saules, jonquilles, violettes, marguerites qui n'avaient pas subi l'action des pesticides et qui poussaient en abondance dans les prés humides. Hélène et Patricia revenaient toujours avec des bouquets dont elles faisaient profiter la patronne. Avec très peu de moyens, ils étaient heureux car ils étaient libres.

Quelquefois, en hiver, le père de son patron, se proposait de les conduire en voiture, à la pêche, pour lui tenir compagnie. Il ne parlait jamais beaucoup et paraissait bourru mais au fond c'était un brave homme. Sa femme considérait Patricia comme sa petite-fille et lui montrait comment elle gavait ses oies, comment elle préparait leur nourriture en hachant finement des herbes et des orties. Un jour elle l'avait emmenée chez des parents qui tuaient le cochon. Le voyage, d'une dizaine de kilomètres, s'était effectué en charrette tirée par un cheval. Les cahots de la route faisaient sauter les passagers sur la banquette. Arrivée à destination Pat eut la surprise d'assister à la mise à mort du cochon. Quatre personnes le tiraient par les pattes pour le conduire au lieu du supplice. Ses cris

déchirants n'émouvaient personne. Soudain un coup de couteau fit gicler le sang de son cou agité de soubresauts tandis qu'une femme tentait de recueillir le précieux liquide bouillonnant dans une bassine en aluminium. Un autre coup de couteau fit jaillir les entrailles du ventre et ce fut le découpage de la bête en morceaux sur un établi. Patricia impressionnée par le carnage n'osait rien dire. Au retour, le panier contenant les morceaux de viande fraîche, fut placé sous la banquette si bien que Patricia tint ses pieds aussi haut que possible durant tout le voyage pour ne pas toucher le torchon ensanglanté qui les recouvrait ; elle en avait peur.

La commune avait mis à la disposition des réfugiés un petit terrain en herbes pour en faire un potager à la sortie du village. En effet, des mesures nationales en faveurs des cultures maraîchères avaient été mises en place pour permettre aux familles de subvenir à leurs besoins par elles-mêmes. Nicolas, avait le sien où il cultivait des pommes de terre, des haricots, des petits pois qui peuvent se conserver secs. Il avait constaté que la surface cultivée de son potager diminuait peu à peu lorsque son voisin, un autochtone, bêchait la terre car aucune clôture ne séparait les deux terrains. Il n'avait rien dit pour ne pas faire d'histoire, mais n'en pensait pas moins.

Les déracinés aimaient se retrouver au jardin par les longues soirées d'été pour parler de leur région dévastée par la guerre. Ils attendaient le moment propice pour enfin rentrer chez eux mais l'exil se prolongeait et dura 4 ou 5 ans.

Chacun se débrouillait à sa façon pour combattre le rationnement. Ils élevaient des lapins pour avoir de la viande à bon marché, des poules pour les œufs. Au printemps les femmes cueillaient les pissenlits dans les prés, les mousserons, récoltaient les asperges sauvages qui poussent sur les talus, le cresson des rivières etc. En automne, Hélène et ses amies récoltaient les châtaignes qui tombaient sur la route, les noix, les noisettes, les pommes, les mûres qui faisaient d'excellentes confitures et ne

coûtaient que la peine de les ramasser. Nicolas connaissait des paysans qui l'invitaient chaque année pour cueillir des prunes, des cerises. Il ramenait des paniers remplis de ces fruits poussés naturellement. Ils étaient mis en bocaux pour l'hiver.

Ils allaient aussi dans les bois, quand ils avaient l'autorisation du propriétaire, pour la cueillette des champignons. Ils revenaient avec des girolles que les gens de la région ne ramassaient pas, ils leur préféraient les cèpes plus savoureux. Un jour Nicolas en avait ramené trois énormes au chapeau vermoulu et véreux. Hélène les avait triés et jeté les morceaux immangeables dans la poubelle lorsque le tonton de Paris de son patron venu pour les vacances lui dit :

– Malheureuse, vous jetez le meilleur ! Et il récupéra tous les détritrus de la poubelle pour les faire sécher précieusement au soleil sur une page de journal.

Les débrouillards, en se donnant un peu de peine, pouvaient grâce aux richesses offertes par la nature, améliorer l'ordinaire.

Les familles de réfugiés se recevaient chacune à leur tour et les femmes passaient l'après-midi à coudre, à tricoter en échangeant leurs compétences. L'une donnait sa recette de la brioche, l'autre la façon de confectionner un soutien-gorge, de tricoter des gants, un bonnet, des chaussons. Ces échanges de savoir profitaient à toutes. Hélène leur apprenait la broderie, à faire des jours pour orner un drap. Ces rencontres savaient allier la convivialité, l'amitié à l'acquisition d'un savoir-faire, elles n'étaient pas oisives. Le café manquait, qu'importe ! Elles faisaient griller de l'orge dans une sorte de brasero, la saccharine remplaçait le sucre et ce breuvage était ingurgité dans la bonne humeur. Un jour elles se retrouvaient pour fabriquer du savon avec du saindoux et de la soude caustique, un autre pour faire de la confiture de raisin trouvé dans les vignes sauvages ou bien pour confectionner de belles couvertures en satin. Les occasions de rencontres ne manquaient pas.

Nicolas échangeait le tabac auquel il avait droit contre des produits de première nécessité, de l'huile, du beurre. Hélène se risquait quelquefois dans les fermes les plus proches pour acheter des œufs. Dans l'une, elle était bien reçue et s'en retournait avec six ou douze œufs selon le cas. Dans l'autre les chiens féroces étaient envoyés à ses trousses et elle comprenait qu'en patois on lui disait « va-t-en » et cela lui faisait mal, d'être considérée comme une mendicante.

Elle allait avec son ami, en vélo, jusqu'à la filature à une quinzaine de kilomètres dans une jolie vallée, pour acheter des écheveaux de laine brute. Elles peinaient au retour avec leurs vieilles bécanes. Les écheveaux de laine brute, où des fétus de paille restaient accrochés, sentaient encore le suint de l'animal. Après plusieurs lavages dans un point d'eau des alentours réputé pour ne pas feutrer la laine, elle devenait plus souple, plus douce, débarrassée de ses impuretés. La mise en pelote donnait à Patricia l'occasion de se rendre utile, mais elle détestait tendre l'écheveau entre les bras tandis que sa mère faisait la pelote. Le moindre mouvement pouvait casser le fil fragile. Les chaussettes tricotées avec cette laine grattaient la peau comme un gant de crin. Patricia détestait les bas de laine qui couvraient le haut des cuisses, elle préférait des chaussettes montant jusqu'aux genoux comme ses camarades.

Les vêtements, rares et chers, étaient cousus ou tricotés par les mamans qui redoublaient d'ingéniosité et de fantaisie pour habiller leurs fillettes. Il n'était pas question de suivre la mode ! Patricia toujours bien vêtues, portait de petits boléros aux points savants, tricotés avec beaucoup d'amour. Hélène avait fait l'acquisition d'une machine à coudre d'occasion et réalisait robes, tabliers, chemises avec des morceaux de calicot que sa mère lui faisait parvenir de la zone interdite en échange de colis de pain grillé. En effet, le système des colis familiaux autorisés par l'administration permettait de faire des échanges. Pour les vêtements plus compliqués,

les jupes plissées, les manteaux, les couturières très nombreuses à cette époque ne manquaient pas d'ouvrage.

Un jour, chez l'une d'elles, Patricia avait ramassé toutes les épingles qui se trouvaient à terre.

– Il faut les rendre à la dame, dit Hélène une fois l'essayage terminé.

– Mais non, elles sont à moi, je les ai trouvées par terre, dit Patricia indignée.

Depuis cet incident, elle ne voulut plus retourner chez cette couturière. Heureusement il y en avait d'autres sur la place, Hélène n'eut que l'embarras du choix.

Un jour, les autorités allemandes décidèrent de faire un ramassage d'hommes pour le travail obligatoire. Le gouvernement de Vichy recrutait des hommes de plus de vingt ans pour travailler dans les usines allemandes. On promettait un bon salaire aux volontaires avec la possibilité d'envoyer des colis et de l'argent en France. Malgré ces promesses les volontaires n'étaient pas assez nombreux. C'est pourquoi en 1942 des bureaux de recrutement furent ouverts dans les deux zones : occupée et libre. Pour encourager les hommes à s'inscrire on leur disait que pour trois partants, un prisonnier serait libéré. Certains acceptèrent de partir mais ils furent maltraités et les belles promesses non respectées. Ils travaillaient douze heures par jour, mal nourris et couchaient entassés dans des baraques comme des prisonniers. Voyant qu'il n'y avait pas suffisamment de volontaires, en février 1943 Laval institua le service de travail obligatoire STO pour obliger les hommes mobilisables à partir de force. Ceux qui voulaient y échapper se sauvaient dans la campagne pour s'y cacher, ainsi naquirent les maquis.

Le village ne fut pas épargné par ce ramassage et un jour, tous les hommes valides durent se rendre à la mairie. Seuls les ouvriers agricoles n'étaient pas réquisitionnés et le patron de Nicolas, qui ne pouvait pas se passer de ses services, lui avait procuré des papiers attestant qu'il dépannait les machines agricoles afin d'être



exempté, ce qui n'était pas faux. Les hommes convoqués passèrent devant le maire, le secrétaire de mairie et l'officier allemand. Ses prédécesseurs avaient tous de faux papiers pour éviter d'être embarqués. Lorsque vint son tour et qu'il présenta son attestation, le secrétaire de mairie au béret enfoncé jusqu'aux oreilles dit d'un ton hargneux à son égard :

– Alors il n'y aura personne pour partir ?

Il aurait souhaité que Nicolas soit pris, lui, étranger au village alors que les autres seraient exemptés. Ce n'était déjà pas assez d'accablément d'être exilé contre son gré, il aurait aussi fallu qu'il parte pour le STO ! Cependant Nicolas obtint le fameux certificat de recensement du Commissariat Général au Service du Travail Obligatoire qu'il a gardé précieusement. Il devait une belle chandelle à son patron qui, du même coup, ne serait pas séparé de son bon ouvrier.

Les mots résistance, maquis, couraient ici et là. Un Alsacien venait souvent au magasin pour se procurer des outils, des pelles, des pioches, des clous, des pointes que l'on ne trouvait pas ailleurs. Ce bon client ne manquait jamais de saluer Nicolas et d'échanger avec lui des nouvelles du pays. Un jour, il le prit à part dans le magasin et lui confia qu'il était à la tête d'un petit groupe de résistants. Il proposa à Nicolas d'entrer à son service car il avait besoin d'un homme de confiance capable de réparer les postes émetteurs et de fabriquer des lanternes nécessaires aux parachutages. Nicolas accepta immédiatement, heureux de pouvoir mettre ses dons au service d'une bonne cause.

Par la suite, le chef lui demanda s'il pouvait faire confiance en son patron. Il n'avait pas voulu s'adresser directement à lui, ne sachant pas de quel bord il était et désirait savoir ce que Nicolas, qui le connaissait bien, pensait de l'homme. Il lui répondit que son patron était très débrouillard et qu'il pouvait lui faire confiance. Peu de temps après, celui-ci devint chef de la Résistance du secteur jusqu'à la Libération.

Le certificat de Résistant de Nicolas atteste qu'il a rendu de grands services. Il était chargé du dépannage et de l'entretien des postes émetteurs et récepteurs des maquis du Sud-ouest Aveyron : *« Infatigable, toujours prêt à servir, il s'est acquitté de ses missions avec un zèle et une valeur professionnelle dignes d'éloges. »*

Bien entendu, à part ses chefs et quelques personnes mises dans la confiance ses actions ne furent pas étalées au grand jour.

## Chapitre 17 - Les moments difficiles

Durant les dix années où il travailla pour son patron, Nicolas ne perçut qu'un salaire minimum car il était logé, éclairé, chauffé gratuitement. Mais cela ne coûtait pas un sou au patron puisqu'il lui faisait régulièrement trafiquer le compteur électrique pour diminuer la facture d'électricité. Il ne touchait pas d'allocations familiales pour sa fille car pour encourager l'augmentation du taux de natalité, celles-ci n'étaient accordées qu'à partir du 3ème enfant. À cette époque, un modeste employé, vivant d'un salaire unique n'avait droit à rien. Voici un exemplaire de lettre reçue de la CAF :

*« La Caisse m'informe que vous êtes déclaré pour 108 heures de travail au cours du mois de mars et que vous avez perçu un salaire de 3 760 f pour votre travail. Je vous rappelle que l'article du 1er décret du 10-12 1946 précise qu'est considéré comme exerçant une activité professionnelle toute personne qui consacre à cette activité un nombre d'heures suffisant pour en tirer des moyens normaux d'existence. Du fait que vous ne remplissez pas les conditions prévues par ce texte, la caisse est susceptible de suspendre le versement de vos prestations familiales.*

*Je vous signale à toutes fins utiles que la caisse a suspendu provisoirement le versement de vos prestations ».*

Ou bien celle-ci :

*« Suite à votre réclamation concernant le mois de juin, nous vous informons que le salaire unique de ce mois ne vous a pas été*

*versé car nous n'avons pas reçu la déclaration de travail de votre employeur pour le mois en question ».*

Autrement dit, un employé ne touchant qu'un maigre salaire n'avait droit à aucune indemnité pour élever son enfant.

Il partait quelquefois à plus de 20 km pour des dépannages à domicile, en vélo dans les routes sinueuses avec montées et descentes abruptes. Il était rétribué par quelques œufs, une poignée de haricots, jamais d'argent. Ce n'était pas grand chose pour de gros propriétaires par rapport au service rendu. Nicolas se faisait exploiter d'autant plus qu'il ne comptait ni le temps perdu en déplacement à vélo, ni le temps passé à réparer. Il avait le tort de ne pas imposer ses conditions et de trop compter sur la bonté des gens. Les fermiers qui regorgeaient de victuailles de toutes sortes auraient pu se montrer plus généreux à cette époque de restrictions. Nicolas s'en retournait souvent triste et déçu à la maison où Hélène l'attendait en lui disant :

– Tu es beaucoup trop bon.

Bientôt les gens du Midi, ceux des régions viticoles de Béziers qu'on appelait les « Pays Bassols » qui n'avaient rien à manger dans les vignes, vinrent s'approvisionner « à la montagne ». Ce fut la belle époque du « Marché noir ». Les plus fortunés achetaient, à n'importe quel prix, les denrées qu'ils ne pouvaient pas se procurer avec leur carte d'alimentation. D'autres faisaient du trafic en revendant leurs acquisitions le double aux citadins. Alors, les paysans comprirent vite l'aubaine et cessèrent peu à peu de payer les services de Nicolas en nature. Ils abandonnèrent les cultures les moins lucratives pour celles consacrées aux légumes frais, aux oléagineux. Ils dépeçaient des veaux et des vaches clandestinement à la ferme, ceux-ci étaient déclarés morts de maladie au service officiel. Il fallait être héroïque pour résister aux sollicitations des citadins venus en voiture, en car, à bicyclette qui proposaient n'importe quel prix pour un poulet, un lapin, des œufs etc. Au début, les paysans de bonne foi croyaient faire une bonne action

en subvenant aux besoins des affamés. Ils ignoraient que la plupart des acheteurs qui s'abattaient sur la campagne, étaient surtout des revendeurs. À cette époque-là, on constata un engouement des ruraux pour les appareils électriques, les postes de radio en particulier qu'ils ne pouvaient pas s'acheter auparavant. Grâce à ces transactions quelques commerçants et paysans se sont enrichis, ceux qui avaient des relations haut placées étaient à l'abri des contrôles. La légende raconte que certains paysans remplissaient leur lessiveuse de billets de banque dont ils ne savaient plus que faire. La guerre a profité à certains tandis que les autres faisaient la queue devant l'épicerie pour avoir leur maigre ration.

## Chapitre 18 - Mésaventure

Enfin de bonnes nouvelles ! Le débarquement tant attendu a eu lieu le 6 juin 1944. Les alliés sont en Normandie. Peu à peu l'armée allemande est repoussée et l'ennemi rentre chez lui. Paris vient d'être libéré, la guerre serait-elle terminée ?

Alors que cette région avait été épargnée et vivait tranquille, un après-midi d'août 44, on signala une colonne allemande qui se dirigeait vers le village. Aussitôt, l'alerte fut donnée. Les chars, à moins de quatre kilomètres, ne devaient plus tarder à rentrer dans le bourg. Ce fut la panique et tous les hommes en âge d'être inquiétés fuirent à la hâte dès que la nouvelle fut connue, pour aller se cacher dans la campagne environnante. Le patron de Nicolas, chef de la Résistance, était dans les premiers fuyards. Le bruit de l'arrivée des chars n'était pas parvenu à Nicolas qui vivait un peu à l'écart du bourg. Vers vingt heures, alors qu'ils étaient tous les trois entrain de manger dans leur petit logement derrière le grand bâtiment du magasin, ils entendirent des ronflements de moteur inhabituels. Ils sortirent pour voir ce qui se passait : dans la rue centrale ils aperçurent de l'endroit où ils étaient, des chars allemands qui traversaient le village lentement en faisant trembler les vitres des habitations. Nicolas était cloué au sol par la surprise. Au même moment, la voisine cria en le voyant :

– Ne restez pas là, ne restez pas là, il faut partir, les Allemands vont vous prendre. Fuyez, tous les hommes sont déjà partis, vous êtes le dernier.

Soudain, les chars s'arrêtèrent et lorsque leurs occupants en descendirent, Nicolas comprit qu'il courait un risque puisqu'il était résistant, vêtu de surcroît d'un pantalon kaki.

Il partit en courant dans le pré pentu derrière la maison en longeant les jardins en haut du terrain. Il rencontra la propriétaire à moitié aveugle qui dit : « C'est toi Linou ? » en pensant qu'il était son fils.

Il allait, le dos courbé, le nez rasant le sol, mais dut se relever pour franchir un mur et, tout à coup, il vit près de la gendarmerie, derrière une maison, un groupe de soldats allemands pointant sur lui un fusil mitrailleur à moins de 150 mètres. Une voix donna un ordre sec et aussitôt la fusillade commença. Il n'eut que le temps de se jeter au sol et de rouler au fond du pré heureusement en pente et de gagner un champ de topinambours. Il rampa droit devant lui, collé au sol en se dirigeant vers la vallée. Les balles traçantes sifflaient à ses oreilles en coupant les tiges des végétaux au-dessus de sa tête et il crut sa dernière heure arrivée. Lorsqu'il atteignit le fond de la vallée, il vit que les balles passaient assez haut au-dessus de lui pour lui permettre de s'agenouiller. Il était complètement désorienté et abasourdi. Il fit quelques pas pour remonter vers la cabane située à moins de cent mètres des Allemands croyant naïvement y retrouver d'autres fuyards. Mais il comprit qu'il devait faire demi-tour quand une balle siffla encore à ses oreilles. Puis il entendit ces mots « maquisard kaput ». Il courut de toutes ses forces pour s'éloigner le plus possible du village. Il marcha environ une heure dans les ravins avant d'atteindre les maisons du hameau voisin sur une hauteur où il trouva deux fermiers à l'étable au moment de la traite. Ils lui dirent que deux pêcheurs qui remontaient la côte en poussant leur vélo étaient venus se réfugier chez eux. Nicolas leur raconta l'arrivée des chars allemands, sa fuite et ce qu'il venait de vivre. Les fermiers compatissants proposèrent d'héberger les trois hommes pour la nuit, deux dans un lit et Nicolas dans l'autre. Inutile de dire que le

sommeil nourri d'inquiétude, ne vint pas. Au petit jour, le fermier les a alertés :

– Il se passe quelque chose sur le plateau, on entend des bruits de fusillade.

Ils sont allés voir, sur une hauteur s'il n'y avait pas de fumée vers le bourg. Ils connaissaient l'histoire d'Oradour-sur-Glane et ce qui s'y était passé deux mois auparavant. N'ayant rien détecté de suspect et surtout pas de nuages de fumées, ils conclurent que le village n'était pas incendié et furent rassurés. Alors, les deux vieux décidèrent de remonter en disant qu'ils ne risquaient pas d'être importunés en raison de leur âge :

– Deux vieux comme nous ne sont plus bons à grand chose.

– Puisque vous passez devant chez moi, prévenez mon épouse et dites-lui de venir me chercher quand tout sera devenu calme.

Ce qui fut dit fut fait. Hélène accueillit la bonne nouvelle avec joie car elle avait bien compris que les coups de feu entendus après son départ étaient destinés à Nicolas. Elle avait caché son inquiétude à la fillette et avait passé la nuit en prières, dans l'incertitude.

Les soldats allemands avaient marché toute la nuit autour de la maison sans s'arrêter et le bruit impressionnant de leurs bottes martelait encore sa tête. S'ils avaient appris que cette maison appartenait au chef de la résistance, que serait-il arrivé ? Il valait mieux ne pas y penser.

Cette nuit tragique avait aussi marqué la petite Patricia qui, sans un mot, s'était tenue étroitement contre sa mère, toutes deux conscientes du danger planant au-dessus de leurs têtes. Ces moments d'intense émotion marquent toute une vie.

Prenant sa fille par la main Hélène descendit la côte durant trois kilomètres pour retrouver Nicolas qui l'attendait chez les fermiers. Après une boisson offerte avec sollicitude, car les hommes qui vivent au contact de la nature sont pour la plupart des hommes de cœur, ils reprirent le chemin du village en se tenant par la main. Ils se rendaient compte que les choses auraient pu mal tourner et



que le corps de Nicolas aurait pu être retrouvé gisant sous une voûte de topinambours. La chance était de leur côté.

Tout était calme dans le village à part du remue-ménage chez le docteur voisin où l'on ramenait des blessés. En effet un petit groupe de maquisards avait attaqué la colonne allemande qui avait riposté. Nicolas fut le premier des hommes du village à revenir les autres ne rentrèrent que dans la soirée et même certains, le lendemain.

Après ces deux journées mouvementées où il avait vu la mort de près, il continua son travail comme d'habitude. Le récit de sa mésaventure n'émut personne, il n'était pas du pays.

De mauvaises nouvelles étaient parvenues qui allaient changer leur existence. Quand les alliés se battirent pour délivrer leur région natale, la maison d'habitation où se trouvaient leurs meubles et tous leurs biens avait été détruite par des bombardements comme la plupart des maisons du village. Deux de leurs voisins avaient été tués alors qu'ils cherchaient à sauver les affaires de Nicolas de l'incendie. Ces bombardements firent de nombreuses victimes car la population n'avait pas été évacuée. Hélène et sa fille étaient heureusement parties à temps. À présent ils ne possédaient plus rien, ils étaient sinistrés total.

Lorsque la guerre fut terminée, à la Libération, en 1945 ils purent retourner chez eux en train, le voyage étant gratuit.

Au départ de l'autobus, le boucher du village, un homme bourru, vint leur offrir 3 tranches de jambon pour le voyage. Ce fut une surprise de découvrir qu'il n'était pas aussi désagréable qu'il voulait le paraître.

À Orléans, Nicolas montra la Loire à Patricia tandis que le train ralentissait pour franchir le fleuve sur un pont de bois. À Paris plusieurs heures d'attente à la gare de l'Est étaient prévues avant de monter dans le train pour Nancy. Nicolas en profita pour visiter le Jardin des Plantes qui n'était pas très loin. Patricia eut la joie

d'admirer les animaux exotiques qu'elle avait découverts en lisant « Tintin au Congo » girafes, singes, buffles, boa. La réalité dépassait tout ce qu'elle avait pu imaginer en lisant la bande dessinée.

Son parrain Adrien les accueillit à Nancy. Il offrit à sa filleule un bel ours blanc en peau de lapin dont elle ne se sépara plus. Pour elle ce fut un voyage inoubliable.

A leur arrivée au village le bonheur du retour se mêla à la tristesse quand ils parcoururent un champ de ruines parmi lesquelles les vestiges de leur habitation. Celles des voisins avaient été épargnées mais les impacts de balles visibles sur les murs, témoignaient de la violence des combats. Les rescapés racontaient avec force détails ce qui s'était passé et comment ils avaient été pris entre deux feux, ceux des alliés et ceux des ennemis au moment de la libération. Ils furent affligés en apprenant le décès des habitants qu'ils connaissaient, avec qui ils avaient usé leurs vêtements sur les bancs de l'école, avec qui ils avaient fait leur communion. Cependant la population qui pleurait ses morts, était délivrée de l'angoisse, de la peur qui l'avait retenue longtemps cachée à l'abri des caves. Hélène eut de la peine en retrouvant chez sa sœur la partie basse du buffet qui lui appartenait et qui avait pu être sauvé. Les pieds étaient bien un peu roussis par l'incendie mais il restait utilisable. Nicolas et Hélène qui avaient économisé sou par sou pour s'acheter les meubles, le linge, la vaisselle nécessaire pour débiter dans la vie, ne possédaient plus rien, plus rien. Cela leur faisait mal de retrouver, chez les uns, chez les autres, des objets leur ayant appartenu et que personne ne songeait à leur restituer, comme si le fait de les avoir sauvés de l'incendie, leur avait donné des droits de propriété. Nicolas aurait bien voulu récupérer un gros sucrier en forme de fraise qu'il avait gagné un dimanche de fête, au tir à la carabine et qui était pour lui un souvenir de sa jeunesse mais il n'osa pas.

Il voulut revoir la ferme des bois où demeuraient encore sa tante et son oncle qu'il souhaitait saluer une dernière fois car ils étaient âgés. Ils empruntèrent le chemin que dans son enfance,

Nicolas avait si souvent parcouru pour se rendre à l'école et qu'il connaissait par cœur. Ils avançaient avec précaution dans la forêt pour ne pas sauter sur des mines. Plusieurs personnes avaient été ainsi déchiquetées. Ce n'était pas prudent de se risquer en pareil endroit pour dire bonjour à une tante.

Hélène et Nicolas complètement désespérés par la situation nouvelle qui se présentait, ne savaient plus que penser concernant leur avenir. Il reçut l'attestation suivante de la Mairie du village : *le Maire certifie que la maison d'habitation où demeuraient Nicolas et sa famille a été complètement détruite par faits de guerre. Tout ce qu'il possédait : mobilier, linge, vêtements a été détruit et de ce fait il est sinistré total.*

Il prit des renseignements concernant son emploi de chef de file à Sochoux mais tout était désorganisé à l'usine. Le Directeur proposa de lui donner un poste équivalent dans l'usine de Bordeaux restée intacte, mais Nicolas ne connaissait pas cette région.

Pour augmenter son désarroi, il lui fut signifié qu'aucun logement n'était disponible dans un rayon de cent kilomètres et que s'il avait trouvé du travail dans le sud il était préférable pour lui d'y retourner.

Il écrivit à la Chambre des Métiers pour avoir l'autorisation de s'installer à son compte en tant que radio électricien. Il reçut une réponse défavorable car on exigeait les dates et le nom des patrons chez qui il avait fait son apprentissage. Or ayant tout appris par lui-même avec son frère Adrien, il ne pouvait pas fournir les certificats demandés, il était victime de son savoir comme tous les autodidactes. On ne pouvait juger ses compétences qu'au travers d'un bout de papier au lieu de lui faire passer des tests qui les auraient mises en évidence. Mais la Préfecture des lieux ne l'entendait pas ainsi dans la lettre qu'il reçut le 15 novembre 1945. Deux électriciens contactés refusèrent de l'embaucher pour la même raison : pas de certificat d'apprentissage.

Tout espoir de s'installer chez lui devenait impossible et les portes une à une se refermaient sur le passé. La guerre l'avait ruiné en lui faisant perdre la bonne situation qu'il avait acquise à Sochaux en 1938 et qu'il avait toujours pensé retrouver un jour. Était-il devenu un étranger après 6 ans d'absence de son pays ? Déjà ses parents, ses amis jetaient sur lui un autre regard, comme s'ils venaient de le redécouvrir. Étaient-ils jaloux de savoir qu'il était bien à l'abri dans le sud tandis que les bombes pleuvaient sur le village ? Il en avait la certitude. D'un commun accord Hélène et Nicolas qui avaient fait le point en comparant leur situation d'ouvrier à la nouvelle où ils étaient plus libres, décidèrent de retourner vers le village qui les avait si bien accueillis, où la chaleur du climat se mêlait à celle des cœurs. Quant à Patricia, elle était ravie de retrouver ses amies d'école.

## **PARTIE II**

### **Chapitre 1 - Le retour dans le sud**

Tandis que les familles de réfugiés lorrains retournaient dans leur département d'origine, les hommes retenus prisonniers en Allemagne regagnaient leur foyer petit à petit.

Peut-être certains avaient-ils pensé que Nicolas ne reviendrait plus au village d'accueil et ce fut la surprise quand il reprit son emploi auprès de son patron. Il l'autorisait à faire des photos pour son compte pour ajouter un complément au maigre salaire qu'il lui servait.

Nicolas occupait aussi ses loisirs à bricoler.

Passionné de modèles réduits et de téléguidage, il avait fabriqué un petit avion qui pouvait voler grâce à un moteur de sa conception. Il passait l'après-midi du dimanche dans un pré au bord de la rivière. Il montait sur le haut du versant de la vallée pour lancer l'avion qui retombait en se fracassant sur la berge et tout était à refaire. Cependant il ne se décourageait pas. Un jour l'avion s'envola pour de bon en présence de son patron. Hélène eut la chance de pouvoir filmer le décollage durant quelques secondes pour immortaliser son premier et dernier vol. À l'avion succéda un bateau téléguidé « Le Ville d'Épinal ». Il obéissait assez bien à son système de télécommande en virant à bâbord et à

tribord. Il le fit évoluer d'abord sur un petit bassin pour éprouver sa flottaison et ensuite sur la rivière.

Sa passion pour le cinéma l'avait amené à fabriquer une caméra sonore pas encore commercialisée et un projecteur sonore également. Il était assez fier du résultat, voici ce qu'il disait en apparaissant sur l'écran :

*« Bonjour Mesdames, bonjour Messieurs. Le film que je vais vous présenter a été réalisé avec une caméra de ma fabrication. Si les résultats ne sont pas très bons veuillez m'en excuser etc. »* ensuite il jouait au banjo l'air bien connu : *« Quand on s'aime bien tous les deux, la vie semble plus facile ... »*

Son intérêt pour le cinéma parvint aux oreilles d'un distributeur de films de la ville voisine qui proposa à Nicolas d'être son projectionniste. Les bobines de film énormes arrivaient par l'autobus du samedi après-midi dans une grosse caisse et il devait les réexpédier le lundi matin. Trois séances étaient prévues : le samedi soir, le dimanche après-midi et le dimanche soir. Il accepta bien volontiers. Salle et projecteur furent mis à sa disposition. Au programme, de très bons films : « Les croix de bois », la « Cage aux rossignols » qui remplissaient la salle mais aussi des navets. Un tambour de ville annonçait le film à sa façon.

– Ce soir au cinéma Phocéac vous pourrez voir « la valise de l'Empereur » au lieu de « La valse de l'Empereur », l'actrice Viviane Romance devenait « Viviane et sa romance ».

Ces changements involontaires provoquaient l'hilarité des passants qui se pressaient autour de lui dès qu'ils entendaient les roulements du tambour. Était-ce parce qu'il ne savait pas lire ou pour mettre un peu d'humour dans ces annonces ? Personne ne pourrait le dire.

Hélène vendait les tickets, des boissons sucrées à l'entracte tandis que Patricia choisissait les disques 78 tours à mettre sur le tourne-disque. Certaines familles cinéphiles venaient régulièrement ne manquant aucune projection.

Cependant tout n'était pas rose. Depuis l'arrivée de cette nouveauté la concurrence s'était organisée. En effet chaque dimanche après-midi des spectacles s'improvisaient : chorale, kermesse, théâtre d'enfants, d'adultes, passages de troupes diverses, de prestidigitateur etc. Tout était organisé afin de détourner le public du cinéma. Un autre projectionniste venait lui aussi le jeudi dans une salle de café pour le concurrencer.

Un jour, il proposa de projeter le film « Tarzan s'évade » dans la salle de spectacle de l'institution privée car il pensait en toute bonne foi que ce film intéresserait les enfants plus que les adultes. L'abbé lui signifia que ce n'était pas un film recommandé aux jeunes d'après la cote catholique car Tarzan et Jane étaient trop dévêtus. Nicolas qui le croyait plus large d'esprit fut profondément déçu et lui répliqua :

– Il vous faut des films de curés, tels que Jeanne d'Arc ou Monsieur Vincent !

Le refus catégorique l'avait surtout vexé car il entretenait des rapports amicaux avec l'abbé qui venait souvent lui faire réparer son projecteur de cinéma. Celui-ci connaissait bien sa situation de sinistré et apportait toujours les biscuits de son dessert pour Patricia ainsi que les numéros du journal « Âme Vaillante » sur lesquels figuraient les bandes dessinées Sylvain et Sylvette, Tintin au Congo que Patricia passionnée de lecture, dévorait. Il avait offert à Hélène des petits gobelets argentés provenant de sa famille. Nicolas le considérait comme un ami et cette amitié était partagée.

Nicolas a conservé la lettre que l'abbé lui avait adressée concernant le cinéma : *« Il n'y a pas de cinéma de curés. Il y a le cinéma tout court. C'est un instrument qui peut servir à faire du bon ou du mauvais travail. Il peut être un moyen de gagner de l'argent pour les uns ou un moyen de moraliser ou de démoréaliser pour les autres. C'est la raison pour laquelle le Ministère de l'Éducation Nationale d'un côté puis les associations des Pères de famille de l'autre se sont préoccupés de cette question. Jamais en France il n'y a eu tant de divorces, d'unions irrégulières, de*

*filles-mères, d'enfants naturels abandonnés à l'assistance publique, jamais tant d'enfants devant les tribunaux et dans les maisons de correction qu'à cette époque. C'est le fruit d'une éducation sans morale donnée un peu partout et le cinéma en est une des premières causes ».* Voici les directives qui viennent de l'Éducation Nationale :

*Le cinéma n'est pas fait pour l'enfant. On constate que les élèves qui ne vont pas au cinéma ont de meilleurs résultats. Le cinéma fatigue la vue de l'enfant.*

*Cher ami, vous avez une belle mission à remplir, celle de contribuer dans la mesure du possible au relèvement de notre cher pays pour une formation populaire d'éducation morale qui permettra à la famille française de revivre alors qu'elle va à sa décomposition au détriment de notre patrie. Tout à vous en toute amitié.*

Nicolas persévéra jusqu'en 1949 puis décida de démissionner de ses fonctions de projectionniste qui lui apportaient plus d'inconvénients que d'avantages et surtout pas d'argent. Comme par hasard, les séances de cinéma du jeudi cessèrent aussi, ainsi que les représentations théâtrales qui lui avaient empoisonné la vie. Il était aisé d'en tirer une conclusion logique, tout avait été organisé pour détourner le public de sa salle de cinéma.

Nicolas s'était fait inscrire à la chambre du commerce pour exercer le métier de photographe ainsi qu'il le pratiquait déjà avant la guerre. Il n'eut aucune difficulté à trouver des clients. Il vendait des appareils photos et des pellicules 6x9. Il développait lui-même les photos dans un laboratoire minuscule de deux mètres carrés, près d'un tas de charbon dans son débarras. Il était le seul photographe à quarante kilomètres à la ronde et donc sollicité par le Maire pour photographier des événements divers publiés dans la presse : accidents, baptême des cloches, commémoration au Monument aux morts dont il assurait aussi la sonorisation en diffusant la Marseillaise à l'issue de la cérémonie. Par la suite il se



spécialisa dans les photos d'identité, de mariage et de communion. Il lui arrivait fréquemment de photographier des groupes de plus de cent personnes à la campagne où les noces sont l'occasion de rassembler la nombreuse famille. Au début, ce n'était pas sans mal qu'il montait des gradins avec le matériel trouvé sur place : banc de menuisier, planches, tables et objets de toutes sortes. L'ensemble devait être suffisamment solide pour supporter le poids d'une centaine d'individus. Plus tard il fabriqua de véritables gradins beaucoup plus fiables. Il affrontait les quolibets des figurants qui riaient en le voyant dissimuler sa tête sous un voile noir pour cadrer le groupe et pour effectuer la mise au point. Hélène mettait de côté sa timidité pour arranger les fleurs et le voile de la mariée le plus artistiquement possible. Quand tout était prêt Nicolas disait « Attention ne bougez plus ! » et appuyait sur le déclencheur, au bout d'un cordon noir. Très souvent Nicolas et Hélène étaient invités à boire ou à manger un morceau dans la cuisine. Ils se faisaient prier par politesse, mais comme les hôtes insistaient de bon cœur, ils acceptaient une part de gâteau, un cigare, quelques dragées pour leur fillette. Nicolas appréciait le sens de l'hospitalité et la convivialité des paysans, toujours prêts à lui offrir un verre quand il venait pour des travaux divers.

Au bout de quelques années, une opportunité se présenta. Le garagiste à qui il avait rendu de nombreux services vendait une Simca 5 d'occasion. Il en proposait un prix raisonnable et Nicolas put réaliser son rêve le plus cher : posséder un moyen de locomotion pour son travail et surtout pour retourner dans sa région natale. La minuscule voiture, car elle l'était, avait sa place dans un coin du magasin de son patron. Nicolas s'en servit surtout pour tracter la petite remorque contenant les gradins qu'il avait fabriqués pour les groupes de mariage. Elle convenait très bien pour eux trois, Patricia avait sa place à l'arrière sans plus, le coffre minuscule pouvait contenir une valise et un sac. À partir de ce moment ils n'allèrent plus à la pêche à pied.

## **Chapitre 2 - Changement de cap, les ennuis commencent**

Après avoir passé dix ans chez son patron où il vivait sans trop de soucis avec un petit salaire puisqu'il était logé gratuitement, son ambition le reprit, il voulut s'établir à son compte. C'était en 1950. Quand le patron apprit qu'il avait l'intention de le quitter, lui, un ouvrier qui avait fait la renommée de son établissement sans lui coûter bien cher, la colère gronda car il voyait en lui un concurrent redoutable. Cependant il fit contre mauvaise fortune bon cœur sachant qu'il n'y pourrait rien changer et que le désir de Nicolas de voler de ses propres ailes était légitime. La décision de Nicolas était un saut dans l'inconnu, pour une fois il serait son propre chef.

Il avait loué un petit appartement avec garage à un ancien marchand de vin pour une durée de trois ans. Aucune clause du bail ne stipulait qu'il ne devrait pas exercer de commerce dans ce local composé d'une pièce au rez-de-chaussée, deux au premier étage : à gauche la cuisine, à droite la chambre de Patricia, au second, une deuxième chambre et un grenier qui servirait d'atelier de réparation. Patricia était ravie d'avoir enfin sa chambre avec une table et des étagères pour ses livres. Hélène n'aimait pas trop les poutres apparentes au plafond qui donnaient un air rustique à cette habitation. Le rez-de-chaussée servirait en partie de magasin et de studio de photographie. La fenêtre qui donnait sur la rue serait la vitrine.

Dans le garage, assez grand pour y garer sa Simca, le premier travail de Nicolas fut d'aménager des WC car il n'y en avait pas.

Nicolas n'avait pas encore réussi à se faire rembourser ses meubles et tous les biens perdus lors des bombardements.

Cinq ans après la fin de la guerre, il avait reçu la lettre suivante du Ministère de la reconstruction et du logement :

*« Mes services procèdent actuellement à l'évaluation des dommages résultant de la perte de biens meubles d'usage courant. Pour me permettre de fixer le montant de l'indemnité à laquelle vous pourrez éventuellement prétendre à ce titre, je vous prie de me retourner après l'avoir rempli, l'imprimé de demande d'indemnisation que vous trouverez ci-joint. »*

Nicolas n'a jamais compris pourquoi on mettait autant de mauvaise volonté à rembourser une somme aussi modeste alors que d'autres sinistrés l'avaient été depuis longtemps.

Après leur nouvelle installation ils décidèrent de retourner chez eux pour se ressourcer, prendre une bouffée d'air frais, c'était le deuxième voyage au pays, cinq ans après le premier. La Simca 5 se comporta admirablement. Partis de très bonne heure le matin, ils arrivaient le soir même dans leur famille, fiers de montrer leur voiture aux parents qui pensaient qu'ils avaient fait fortune dans le sud. Comment leur faire comprendre qu'elle était surtout le fruit de leurs privations et d'économies sou par sou ?

Les visites aux frères, sœurs, oncles, tantes, cousins les ont bien occupés. Ils faisaient surtout des jaloux mais que faire ! Ils étaient les seuls à posséder un véhicule mis à part à part l'oncle de Nicolas négociant en vins et spiritueux. La guerre terminée ils avaient tous repris le travail à l'usine, sans l'ambition de devenir un jour propriétaire d'une habitation ou d'une voiture, leur mentalité n'avait suivi aucune évolution. Nicolas ne se voyait plus de points communs avec sa famille, il ne lui appartenait plus depuis longtemps, des barrières semblaient s'être posées entre elle et lui, celles de vouloir améliorer sa situation et c'est avec joie qu'ils reprirent tous les trois la route du sud.

A leur arrivée une surprise les attendait, le portail de leur garage était grand ouvert. Après avoir demandé des explications au voisin Nicolas apprit, qu'à l'occasion d'une fête, les organisateurs avaient eu besoin des fûts que le marchand de vin entreposait là, pour monter une scène. Ils avaient forcé la porte sans avoir eu la délicatesse de la refermer et sans en avoir demandé l'autorisation à Nicolas avant son départ. Quel sans-gêne ! Ainsi, en leur absence, tout le monde avait pu défiler chez eux. Nicolas, très mécontent, avait dit au voisin :

– Je pourrais porter plainte pour violation de domicile.

C'eût été son droit

Deux jours plus tard, il trouva ce mot dans sa boîte à lettres : *« si vous ne faites pas de belles photos, nous porterons plainte. »* Nicolas comprit sans peine d'où provenait ce message qui sous-entendait : *« vous n'êtes pas ici chez vous, c'est nous qui faisons la loi »*. Au bout de dix ans, il n'était toujours pas adopté. On avait souvent dit devant lui : *« les gens du Nord viennent ici pour nous prendre notre soleil ! »* et il avait compris que dans cette région-là le soleil ne brillait pas pour tout le monde.

Alors les ennuis commencèrent. Il avait signé un bail de location de trois ans, mais quelque mois plus tard, la maison fut vendue à la mort du propriétaire. Le nouvel acquéreur, sans avertissement lui envoya l'huissier pour le mettre dehors en prétextant qu'il n'avait pas l'autorisation d'exercer un commerce dans ce local. Il commençait bien sa vie de locataire ! Sans raison valable, le nouveau propriétaire lui retira l'usage du garage qui était pourtant mentionné dans le bail de location si bien que, Nicolas, perdit l'usage du garage. Totalement désemparé, désarmé par les ennuis qui s'abattaient sur lui, il fit appel à un avocat pour faire valoir ses droits et fut autorisé à poursuivre son commerce.

Décidé à ne pas s'éterniser dans ce local, puisque les rapports avec le nouveau propriétaire ne s'arrangeaient pas Nicolas chercha une solution. Un petit jardin était à vendre non loin de là, dans un endroit difficile d'accès à la périphérie du village. Un chemin

quasi impraticable bordé de murettes qui délimitaient des prés où paissaient des vaches et des chevaux menait à ce petit terrain. Il servait de dépotoir, ordures, gravats en encombraient l'entrée et de nombreuses personnes s'y rendaient à la nuit tombante pour y faire leurs besoins. C'était dégoûtant. Mieux valait marcher sur les murs latéraux aux pierres disjointes au risque de se rompre une cheville plutôt que dans le chemin infâme. Enfin, le 4 juin 1952 Nicolas et Hélène étaient pour la première fois de leur vie, propriétaires d'une surface de deux ares quarante centiares

– C'est le terrain le plus cher qui s'est vendu jusqu'à présent, apprit-il peu de temps après. Il pensa qu'on avait voulu en augmentant le prix, le décourager d'accéder à la propriété.

C'était un jardin abandonné depuis plusieurs années par les propriétaires résidant à la ville voisine avec, à l'entrée, des restes de grillage vestiges d'un poulailler. Alors que personne ne passait jamais dans ce chemin, car c'eût été un exploit ! dès qu'il en fut acquéreur, le maire imbu de son autorité signifia à Nicolas :

– Il faudra démonter ce poulailler qui défigure le paysage.

– Oui, je vois, ce poulailler défigure les lieux surtout depuis que j'en suis devenu propriétaire, répondit-il. Mais n'est-ce pas à la municipalité de nettoyer ce chemin pour me permettre d'accéder à mon terrain car c'est une honte de voir les gens venir ici faire leurs besoins soirs et matins. Quel manque d'hygiène ! Il faut venir ici pour voir ça !

Peu de temps après, Nicolas empierra l'entrée de sa propriété. Avec des planches il construisit une petite baraque pour servir de garage, en s'estimant heureux qu'on ne lui ait pas demandé de permis de construire ! Elle n'avait pas besoin d'être grande pour accueillir la voiture minuscule. Une éolienne alimentait une batterie pour l'éclairage.

Ils étaient désormais les heureux propriétaires d'un petit bout de terre, à eux bien à eux, d'où personne ne pourrait les chasser.

Hélène cultivait le potager, élevait des lapins. Le terrain étant situé sur une nappe d'eau, Nicolas entreprit de creuser un puits de plus de trois mètres de profondeur. Il creusa, creusa à la force des bras et au fur à mesure enfilait des buses dans le trou. Hélène s'inquiétait lorsque sa tête ne dépassait plus. Un système ingénieux de poulie lui permettait de remonter les seaux de terre commodément. Quand le forage atteignit la nappe d'eau, il put avoir une petite réserve pour l'arrosage de ses plantations. L'acquisition de ce terrain donna lieu à la fabrication d'un motoculteur pour retourner la terre et l'ameublir, plus tard, d'une tondeuse à gazon.

Avant la fin du bail il quitta son logement. Il avait trouvé beaucoup mieux. En effet son ami le tapissier lui avait dit en lui tapant sur l'épaule :

– Viens chez moi, tu y resteras tant que tu voudras.

Les premiers pas d'indépendance apprirent à Nicolas qu'il fallait se battre pour se faire une place au soleil quand on veut voler de ses propres ailes. Nicolas avait choisi depuis longtemps d'être aux commandes de son existence.

### Chapitre 3 - La vie de commerçant

Nicolas n'avait pas perdu au change, la maison était beaucoup plus vaste avec une petite cour donnant sur un garage où il avait installé son atelier de réparation et son labo photos. Patricia avait sa chambre sous le toit. Au rez-de-chaussée deux pièces donnant sur la rue servirent, l'une de magasin, l'autre de studio. Pour l'instant c'était la joie. La petite famille coulait enfin des jours heureux dans le nouveau logement.

L'achat du jardin avait fait fondre les économies de Nicolas cependant un grossiste voulut lui faire confiance en lui prêtant quelques postes de radio. Hélène s'était adaptée sans peine à ses nouvelles fonctions. Elle servait les clients au magasin, s'occupait de la comptabilité, des commandes, du règlement des factures etc. Elle secondait Nicolas dans le lavage, séchage, préparation des pochettes de photos. L'ancienne tisserande s'était reconvertie en commerçante sans difficulté.

Le téléphone qui avait sa place à l'arrière du magasin se montrait indispensable pour s'entretenir avec les fournisseurs. Il fallait attendre le bon vouloir d'une opératrice pour obtenir le numéro demandé et Nicolas, peu patient, s'énervait souvent. Il apprit par la suite que les moments d'attente étaient provoqués.

Les affaires fluctuaient avec des hauts et des bas. Aux heures de satisfaction succédaient les moments de désespoir quand les clients désertaient le magasin plusieurs jours de suite alors que

pleuvaient les factures de loyer, d'électricité, d'eau, de téléphone, sans compter les taxes, les impôts. Ils sont arrivés à joindre les deux bouts à force de privations. Ils ne mangeaient pas de viande tous les jours à la maison. Hélène, fin cordon bleu, savait bien accommoder les légumes du potager agrémentés d'un lapin de temps en temps. Ce jour-là c'était la fête. Nicolas tuait l'animal d'un grand coup de bâton derrière la nuque. Ensuite Hélène se chargeait de le dépouiller et de le couper en morceaux. Invariablement les cuisses, les râbles étaient rôtis avec oignons et champignons de Paris, le haut mis en civet. Quel régal ! Ils n'allaient jamais au restaurant et se privaient d'un tas de choses qui semblent indispensables à ceux qui sont bourrés de dettes et dont ils se passaient aisément. Ainsi, quelques années plus tard, il troqua sa Simca qui se fatiguait contre une 4 CV.

Patricia travaillait bien en classe où elle était souvent première ou deuxième pour obtenir des livres en récompense. Nicolas était fier de se rendre avec elle chez le libraire à la fin du trimestre. Elle lisait à tout moment, même à table en mangeant. Elle passait les vacances à lire, allongée sur son lit si bien qu'Hélène s'inquiétait beaucoup de ne pas la voir sortir avec des copines. Elle connaissait à fond les romans de Jules Verne et de la Comtesse de Ségur. Elle prenait soin des livres recouverts avec du papier bleu, étiquetés, numérotés comme dans une vraie bibliothèque.

Elle était abonnée au magazine « Fillette » dans lequel elle avait fait passer au début de l'été, une petite annonce « *cherche correspondant ou correspondante pour amitié durable* ». En juillet, des lettres étaient arrivées en grande quantité. Afin de les réceptionner et surtout de les soustraire à la désapprobation de ses parents, elle guettait le passage du facteur qui lui remettait sans méfiance le précieux courrier. Elle le dissimulait sous ses vêtements puis montait vite dans sa chambre pour le cacher sous le matelas. De nombreuses lettres arrivaient des départements d'outre-mer : Tunisie, Algérie, Saint Pierre et Miquelon, Réunion, Nouvelle Calédonie, Guadeloupe et même de Suisse, Égypte,



Belgique. Mais le pot aux roses fut découvert par Hélène en faisant le lit. Devant la centaine de lettres venues de différents horizons, la mère s'alarma. Patricia avoua tout. Elle avait heureusement appris par cœur quelques adresses si bien que lorsque les lettres passèrent dans le feu de la cuisinière, elle n'eut aucun regret. Le facteur reçut des remontrances de la part de Nicolas :

– Vous n'avez pas à remettre le courrier à ma fille directement, elle est encore mineure.

Les parents pensaient que cette correspondance la détournerait de ses études or c'était le contraire car elle n'en apprenait que mieux la géographie. Elle était arrivée en 3ème sans difficultés et passa avec succès le BEPC. Ce fut un événement dans la famille où personne n'avait dépassé le stade du certificat d'études.

Les religieuses avaient projeté de la garder encore deux ans pour suivre les cours ménagers. Patricia qui avait hérité de l'ambition de son père n'était pas de cet avis et le leur fit savoir. Elle désirait poursuivre ses études jusqu'au bac. Face à la détermination de sa fille unique, Nicolas céda. L'instituteur public, un ami de longue date, fit le nécessaire pour son inscription au lycée de la ville la plus proche et en octobre 54 elle y fit ses premiers pas d'interne. Le départ de Patricia créa un vide dans la maison où elle ne revenait qu'une fois par mois et durant les congés.

Nicolas entretenait toujours une correspondance assidue avec son frère Adrien. Des lettres de 4 pages, grand format, d'une écriture fine pour ne pas perdre de place étaient surtout des comptes-rendus d'expériences menées en télécommande, en construction de moteur etc.

Un jour, Nicolas reçut une petite boîte contenant un ruban et ces mots :

– Si tu veux entendre ce que j'ai dit sur le ruban, fabrique un magnétophone.

Puis il donnait sur le papier, quelques indications pour réaliser cet appareil.

Nicolas, sans tarder, fabriqua son premier magnétophone. Il était fier des résultats et surtout de montrer, en avant première, cet appareil à ses clients. Lorsqu'il enregistrait leur voix pour la leur faire entendre, ils ne faisaient pas trop les étonnés, comme s'ils avaient déjà vu cet appareil ailleurs alors qu'il n'existait pas encore dans le commerce. Nicolas était le seul à posséder un magnétophone dans la région.

Il enregistrait leur voix et la leur faisait entendre mais, ils prétendaient qu'ils ne se reconnaissaient pas, que ce n'était pas eux qui parlaient, par contre ils reconnaissaient bien celle de Nicolas :

– Pourtant ce sont bien les mots que vous venez de prononcer, n'est-ce pas ?

Ils ne le félicitaient même pas, sur cette machine de sa fabrication. Comme Nicolas était triste de voir que ses créations n'étaient pas reconnues !

À partir de ce moment-là, les échanges de correspondance avec Adrien ne se firent plus que par l'intermédiaire du ruban. Il envoyait la bande enregistrée, au moins une bonne heure d'écoute et Nicolas la lui renvoyait. Ils décrivaient les résultats de leurs expériences et les perfectionnements apportés dans les divers domaines qu'ils exploraient.

Nicolas, seul photographe de la région était connu à cinquante kilomètres à la ronde. Des anecdotes concernant cette profession ingrate, difficile restent dans sa mémoire.

En général les gens n'aiment pas trop se voir tels qu'ils sont, ils veulent que la photo transforme un visage commun en visage de star, que les boutons, verrues et rides disparaissent comme par enchantement sur le papier, que la réalité laisse la place à la fiction. On venait le voir surtout pour des photos servant à établir une carte d'identité. Celles-ci doivent donner une reproduction fidèle du visage de la personne. Certains clients trouvaient à redire en prenant livraison de la commande et se disaient mécontents de leur tête.

– Ce n'est pas moi, vous le voyez bien, regardez ces grandes oreilles !

Sans se démonter, Nicolas prenait un miroir qu'il mettait devant eux :

– Regardez-vous dans la glace, comparez votre visage et la photo, vous voyez bien qu'il s'agit de la même personne. Ce n'est pas ma faute si vous avez de grandes oreilles ! Ce n'est pas moi qui les ai allongées sur la photo, allons, il faut être raisonnable.

Sur ce le client ne trouvait rien à répliquer et se rendait à l'évidence.

Une seule fois dans sa carrière de photographe, une cliente refusa les photos de son fils en communiant. Nicolas, très maître de lui bien calmement les déchira sous ses yeux en lui disant d'aller le faire photographier ailleurs. En effet, ceux qui faisaient les difficiles allaient à la ville se faire photographier pour leur mariage. Il a eu sous la main des exemplaires de ces photos qui manquaient vraiment de netteté par rapport aux siennes. Pour lui la netteté était la qualité première de la photo alors que certains clients auraient préféré qu'elle soit un peu floue pour masquer les défauts d'un visage ingrat. Quelquefois, les gens ne venaient pas chercher les photos commandées et il les a conservées en témoignage de leur incivilité.

Un jour, à l'occasion d'un décès, une cliente lui demanda de reproduire la photo d'un grand-père pour une plaque tombale. La seule photo où le défunt apparaissait était celle du mariage de sa fille. Ce jour-là il portait un chapeau.

– Comment était-il coiffé habituellement ? demanda Nicolas afin d'effectuer la retouche nécessaire et savoir s'il portait la raie à droite, à gauche ou au milieu

– Vous n'avez qu'à lui enlever le chapeau, vous le verrez bien répondit la cliente.

Nicolas éclata de rire devant tant de naïveté.

Les enfants qui venaient pour la première fois dans le studio, avaient très peur de lui qui parlait d'une voix forte à cause de sa semi surdité. Quand ils se retrouvaient nus sur un coussin, ils le prenaient pour le docteur avec sa blouse en pensant qu'il allait leur faire une piqûre. Il avait beau agiter un lapin en peluche devant eux pour les faire sourire, ses efforts étaient vains. Les photos donnaient l'image d'un enfant boudeur, apeuré qui ne satisfaisait pas les parents.

Ah ! Le métier de photographe n'est pas toujours aussi facile qu'on le croit.

Si les photos lui permirent en grande partie de gagner sa vie c'est parce qu'il n'avait pas de concurrent à cette époque et aussi parce qu'il fabriquait à peu de frais tout ce dont il avait besoin pour exercer sa profession : agrandisseur, sècheuse-glaceuse, une armoire métallique pour sécher les photos rapidement afin de pouvoir les livrer dans la journée. Nicolas n'achetait que les produits nécessaires aux développements, les pellicules et le papier. S'il avait dû acheter à des maisons spécialisées tout le matériel dont il avait besoin, il n'aurait guère fait d'économies. Tandis qu'il s'occupait de prendre les photos, de les développer dans son laboratoire, Hélène prenait en main le reste : lavage des photos dans des cuvettes sur l'évier au-dessus du robinet d'où s'échappait un filet d'eau. Le lavage est le secret de la longévité de la photo, une photo mal lavée jaunit rapidement. Elle les mettait six par six sur la plaque métallique brillante de la glaceuse et au bout d'un moment les enlevait pour en mettre six autres et ainsi de suite. Puis avec la calibreuse à crans elle coupait chaque bord. Elle reprenait les négatifs et les photos correspondantes qu'elle rangeait dans une pochette au nom de chaque client. Elle ne comptait que le prix du développement et du tirage sans comptabiliser le temps passé. Hélène le secondait bien. Le dimanche après-midi, les clients savaient qu'ils pourraient trouver le magasin ouvert pour l'achat d'une pellicule, d'un appareil photo, d'une pile tandis

que d'autres commerçantes seraient allées se reposer ou se promener. Hélène était vaillante, elle passait le dimanche après-midi à faire les comptes, le ménage, lessive, repassage, sans jamais prendre un moment de repos.

Lorsque la photo couleur fit son apparition Nicolas fut obligé de passer par des laboratoires professionnels car il n'avait pas le matériel nécessaire pour réaliser les développements et les tirages lui-même. Un livreur venait ramasser les pellicules et deux ou trois jours plus tard revenait avec les photos. Ce n'était plus un travail du ressort de Nicolas. Alors, divers commerces se mirent à collecter les travaux d'amateurs et à vendre des pellicules : le libraire, le bazar, le bureau de tabac etc. Ainsi les petits photographes furent conduits à une mort lente et certaine. De même le niveau de vie s'étant considérablement amélioré, toutes les familles possédaient un appareil photo. Lorsqu'il venait de monter ses gradins pour un groupe de mariage, il était furieux quand un membre de la famille profitait de l'occasion pour prendre ses propres photos. Nicolas savait que ce jour-là les commandes de photos seraient réduites. Ce fut bientôt la fin du beau métier de photographe.

## Chapitre 4 - La TV fait son apparition

Heureusement la télévision, nouvelle technique d'émission des images, fit son apparition. En 1954 il monta un récepteur TV sur les conseils de son frère qui avait déjà le sien. Il s'était fait une antenne et passait ses dimanches sur les hauteurs des environs pour capter les premières images. Bien sûr, elles étaient brouillées, mais ces débuts étaient encourageants. Avec une antenne plus sophistiquée il parvint à capter les images chez lui. Les soirs d'été, il faisait partager ses succès aux voisins qui venaient nombreux dans la cour pour regarder les premières émissions sur le petit écran. Certains ne savaient même pas qu'il s'agissait d'images de télévision. Nicolas le premier de son département à avoir réalisé cet exploit fut interviewé par les journalistes. Un bel article le concernant était paru :

*« Un ingénieur artisan capte les premières images de la télévision. »*

Un autre quotidien avait proposé d'écrire sur lui un article élogieux sous une condition, on dirait qu'il vivait au chef-lieu du département et non dans ce petit village. Nicolas refusa catégoriquement que son travail fut récupéré par des personnes qui ne le connaissaient même pas. Capturer les images TV était un exploit et, grâce à son ingéniosité, les habitants de son village étaient à l'avant-garde du progrès. Au lycée lorsque Patricia racontait à ses copines qu'elle avait un téléviseur chez elle, celles-ci refusaient de la croire.

En décembre 1957, l'émetteur du Pic du Midi entra en fonction et les premiers téléviseurs eurent leur place dans la vitrine de son magasin. Timidement quelques commandes arrivèrent. Il ne s'agissait pas de vendre ces appareils comme des petits pains, il fallait les installer avec beaucoup d'efforts. D'abord les appareils étaient très volumineux, lourds à porter par un seul homme, ensuite il devait monter sur le toit de l'habitation pour installer l'antenne et la fixer solidement. À l'aide d'une corde il s'amarrait à la cheminée pour ne pas glisser sur les toits pentus. Il devait faire face aux pannes fréquentes de ces premiers téléviseurs pas toujours au point. Il étudiait le schéma de l'appareil aux énormes lampes, où des fils innombrables s'enchevêtraient sur un châssis, un vrai casse-tête. Il en avait heureusement vite compris le fonctionnement puisqu'il avait monté le sien lui-même. Il passait beaucoup de temps à dépanner des clients souvent très exigeants qui l'appelaient pour un simple réglage. S'il avait facturé les frais de déplacement il aurait fait fortune ! Mais ce n'était pas le cas. Le client se croyait le maître parce qu'il lui avait acheté un téléviseur. Alors qu'il recommandait de ne pas toucher aux boutons, les jeunes qui rentraient le week end du lycée étaient les plus acharnés à vouloir tout tripoter. Ensuite on faisait appel à lui pour un nouveau réglage.

L'épicière se montrait particulièrement exigeante et venait le chercher au moment des repas d'un ton qui n'admettait pas de réplique pour qu'il vienne immédiatement régler son téléviseur.

Les clients pensaient qu'il faisait fortune en vendant un téléviseur. Savaient-ils que la TVA de 33 pour cent ne faisait pas partie de sa marge bénéficiaire ? Il était obligé de leur montrer ses factures et ce qu'il lui restait après avoir payé le fournisseur, la TVA. Le client exigeait des cadeaux : la table, l'antenne, le régulateur de courant et quoi encore ? La concurrence était sérieuse, son ancien patron, des électriciens, tous voulaient vendre des récepteurs sans rien connaître à leur fonctionnement. Ils faisaient appel à un réparateur de la ville pour des dépannages qui privaient le client de

son téléviseur une semaine ou plus alors qu'ils étaient réparés immédiatement par Nicolas.

A présent, les dimanches se passaient à faire des essais de relais pour envoyer les images dans les vallées inaccessibles. Plusieurs personnes l'avaient contacté pour l'installation d'un relais. Malheureusement, une fois qu'il était installé par Nicolas qui avait donné de son temps et son matériel, les gens peu reconnaissants achetaient le téléviseur à un concurrent alors qu'ils avaient des images grâce à lui. Si Nicolas avait été méchant il aurait pu tout simplement enlever son relais. Ah ! Il en aura passé des heures à se morfondre, à se dépenser sans compter pour ne recevoir en retour que de l'ingratitude. Combien de fois n'a-t-il pas dit « j'aurais dû être épicier, au moins il n'y a pas de service après vente ! »

Ceux qui prétendent que les commerçants se mettent facilement de l'argent plein les poches sans rien faire auraient dû choisir ce métier.

La journée de cet artisan commerçant commence à l'aube et se termine tard dans la soirée. Il ne compte pas les heures passées au travail. Les jours de congés pris sont un manque à gagner. Il doit investir pour l'achat de la marchandise sans être sûr qu'elle sera vendue. Il doit économiser afin de pouvoir renouveler le stock, payer les impôts, mettre un peu d'argent de côté pour se faire une modeste retraite. Il doit savoir que l'argent ne tombe pas régulièrement à la fin du mois comme pour les fonctionnaires. Le commerce peut marcher durant quelques jours mais les clients peuvent aussi désertier le magasin pendant plusieurs mois. Il doit tenir une comptabilité en règle et ne rien acheter sans facture qui pourrait être revendu. Rien n'est plus facile à contrôler qu'un petit commerçant.

Un jour, Nicolas avait acheté 2 disques 33 tours pour sa collection personnelle, des disques d'accordéon qu'il affectionnait. Quelques mois plus tard, un inspecteur des impôts est passé pour lui demander l'usage fait de ces deux 33 tours.



– Ils sont dans mon salon, si vous voulez les voir, rien de plus facile.

Il alla les chercher en disant :

– Alors je n'ai pas le droit d'acheter des disques pour moi et ma famille ?

Déçu de n'avoir pas constaté de fraude l'inspecteur s'en alla. Heureusement qu'il n'avait pas fait cadeau de ces disques à sa fille !

Tous les produits vendus par Nicolas étaient automatiquement déclarés au service de la redevance de l'audio-visuel, c'était obligatoire. Le client qui voulait s'y soustraire faisait l'achat du poste de radio ou du téléviseur au nom d'une personne de sa famille dispensée de la redevance pour surdité, mal voyance, déficience mentale.

Il y avait aussi les mauvais payeurs. Quand les clients achetaient à crédit, Nicolas leur faisait confiance sans passer par une maison de prêts, les clients payaient quand bon leur semblait. Certains étaient raisonnables, d'autres récalcitrants. Hélène envoyait souvent des lettres de réclamations sans réponse, pour se faire payer. Un jour, impatientés par la mauvaise volonté d'un client qui faisait traîner sa dette depuis plusieurs mois, ils employèrent la manière forte. Ils se rendirent un soir dans la cuisine de la ferme pour reprendre leur bien. Le client qui les avaient vus arriver était allé se cacher dans l'étable. Sans se dégonfler, Hélène et Nicolas débranchèrent le téléviseur, le chargèrent dans la voiture et repartirent. Le lendemain dès l'ouverture du magasin, le client était là avec un chèque pour récupérer l'appareil dont il ne pouvait plus se passer.

Un jour, deux gendarmes se rendirent chez Nicolas pour une plainte déposée contre lui. C'était la première fois de sa vie qu'il avait affaire avec les représentants de l'ordre et il se vantait de n'avoir jamais eu de procès verbal. Le sujet de leur intervention n'était pas très grave. Nicolas avait accroché un panneau publici-

taire sur le mur de sa maison, or ce mur donnait sur le jardinet du voisin. Nicolas pensa que c'était sûrement lui le plaignant, sinon qui d'autre aurait pu lui envoyer les gendarmes pour un motif aussi futile ? Quel procédé lamentable au lieu de le lui dire directement ! Il ne pardonnait pas la réussite de Nicolas qu'il disait avoir vu arriver avec une valise, mais il se trompait car Nicolas n'avait même pas de valise en arrivant.

Principal témoin de la peine que prenaient ses parents dans leur commerce où le travail l'emportait sur les loisirs, où les congés étaient inexistantes, où il fallait économiser dans la crainte du lendemain, Patricia n'avait pas voulu leur succéder comme d'autres enfants l'avaient fait dans l'entreprise familiale. Elle n'avait pas le sens du commerce ni le contact facile avec la clientèle. Lorsque Nicolas et Hélène partaient pour faire des photos de mariage, sachant qu'ils ne reviendraient pas avant plusieurs heures, Patricia fermait à double tours la porte du magasin dès qu'ils avaient tourné les talons. Ainsi que Nicolas dans sa jeunesse, elle avait d'autres ambitions. Elle était faite pour l'enseignement et dès l'âge de vingt ans commença sa carrière. Nicolas était on ne peut plus fier du succès de sa fille la première de la famille parvenue à l'état envié fonctionnaire.

## Chapitre 5 - La retraite

Puis les années passèrent à une grande vitesse sans changements notoires. À l'âge de soixante quatre ans, la santé de Nicolas déclina. Il fut bien content de prendre sa retraite après une période d'activité de 52 ans commencée à l'âge de 12 ans. Il était à bout de forces, le dos complètement usé par les transports d'appareils lourds, les stations en équilibre sur les toits au risque de se rompre le cou, il était temps pour lui de prendre un peu de repos. Son médecin traitant avait prédit qu'il finirait ses jours complètement courbé, presque à angle droit, ce n'était guère encourageant !

Les économies du couple avaient été consacrées à la construction d'une maison dans leur jardin dont la surface avait été augmentée par l'acquisition de la parcelle voisine. Les prés d'antan, achetés par la municipalité, avaient disparu, remplacés par une grande place bordée par d'autres maisons d'habitation.

Leur maison tout à fait modeste n'avait rien de luxueux mais sa construction suscita plus de commérages que n'en suscitèrent les constructions voisines :

– Comment ont-ils fait pour acquérir cela ? On les a vus arriver une valise à la main.

Dans certains petits villages, réussir par son travail n'est pas au goût des gens car ceux qui vivent dans l'oisiveté et la médiocrité ne supportent pas que d'autres s'en sortent. Combien de commerçants ont roulé avec une vieille voiture en cachant la neuve et toute rutilante au garage ? Combien sont partis en voyage à l'autre

bout du monde sans le dire pour ne pas exciter la jalousie ? Combien sont allés acheter des appartements à louer à la ville sans le clamer sur les toits ?

Nicolas avait déclaré :

– Je n’ai rien à cacher, j’ai gagné mon argent honnêtement et à la sueur de mon front, je n’ai jamais eu d’aide de l’État ni de qui que ce soit. C’est dans ce village que j’ai gagné ma vie, c’est ici que je construis une maison, sur le sol qui m’a permis de vivre alors que d’autres se sont contentés de ramasser de l’argent ici pour aller construire ailleurs.

Il préfère oublier les incidents qui marquèrent sa retraite d’un voile noir tels la construction de la halle aux ovins devant chez lui et la pétition organisée par les commerçants pour l’expropriation de sa maison afin d’agrandir la halle.

Les idées noires dans ces cas-là prennent le dessus

Comment on voulait chasser un homme de son âge de sa maison ? Ne serait-il pas tranquille durant les dernières années qu’il lui restait à vivre ? Expulsé de son pays natal par la guerre, allait-il l’être du village où il avait refait sa vie, où il avait passé un demi-siècle ? Pourquoi s’acharner ainsi contre lui ? Était-il tellement indésirable ? N’avait-il pas rendu de services à tous quand on avait besoin de lui ? À présent à la retraite, plus bon à rien on voulait le chasser ? Il ne dort plus, il se faisait du souci pour son avenir. Hélène accablée de tristesse tomba gravement malade, il fallut l’hospitaliser durant plusieurs semaines. Ils étaient si malheureux qu’ils ne sortaient plus pour éviter les gens car à chaque rencontre ils se seraient demandé : est-ce qu’il veut aussi que nous partions ? À t-il signé la pétition ?

Cependant, pour en avoir le cœur net il s’adressa au maire qui lui dit d’un ton bienveillant :

– Ne vous tracassez pas, on ne fera pas sauter votre maison. Vous pourrez continuer à l’habiter sans vous faire de souci. Nous

allons construire une halle beaucoup plus grande à l'entrée du bourg.

Cette affaire les avait beaucoup chagrinés. Elle contribua au repli sur eux-mêmes. Ils se sentirent exclus, pas encore adoptés par une population au milieu de laquelle ils avaient vécu, dans un village où ils allaient finir leurs jours. Il faut bien comprendre qu'à ce moment-là ils prirent les gens en grippe. Bien souvent Nicolas pensa à retourner dans son village natal où vivaient encore quelques parents, mais à cet âge on ne recommence pas une autre vie.

Il céda son fonds de commerce à un couple qui ne connut que des déboires, en confondant recettes et économies. N'ayant plus d'argent pour payer les fournisseurs, ce fut la faillite. L'appartement que leur louait Nicolas fut mis sous scellés durant un hiver très froid. Il n'eut pas l'autorisation d'aller vidanger les radiateurs du chauffage central si bien que ceux-ci explosèrent sous le gel en causant des dégâts considérables dans l'appartement. Les frais de remise aux normes furent évidemment pour Nicolas.

Nicolas n'avait pas eu de chance avec ses locataires.



## **PARTIE III**

### **Chapitre 1 - La journée du retraité**

Chacun garde de Nicolas l'image d'un homme actif et vigoureux jusque dans sa quatre vingt cinquième année. Il vivait chez lui, avec son épouse, heureux d'être encore ensemble valides, pour se suffire à eux-mêmes, hors de la maison de retraite où certains couples de leur âge s'étaient déjà retirés. Les personnes rencontrées lors de ses promenades à pied ou à vélo lui disaient invariablement :

– Vous avez bonne mine vous ne changez pas.

Avec son sens de l'humour, il commentait leurs propos avec son épouse :

– Comment dois-je interpréter cela ? Est-ce que j'avais déjà l'air vieux à 26 ans lorsque je suis arrivé ici, puisque les gens disent toujours que je ne change pas ?

Nicolas vivait à présent paisible dans ce bourg calme, où il avait passé soixante ans de son existence, menant une vie saine, sans excès.

Il se réveille toujours vers huit heures moins le quart, dans sa chambre douillette tapissée de fleurs. Il ne fait jamais la grasse matinée et se croit fautif en s'accordant un moment se répit. Pourtant rien ne l'oblige à se lever, il pourrait rester au lit jusqu'à dix

heures sans déranger personne, mais non, habitué à se lever tôt il ne faillira pas et puis ses occupations multiples l'attendent. Il veut profiter de tous les instants car son espérance de vie va en s'ame nuisant. Il a tant de projets à réaliser !

Le premier geste sera vers le poste radio sur la table de chevet pour entendre les nouvelles matinales : un attentat par ci, un accident par là, des hommes politiques qui se bouffent le nez...

Des nouvelles qui vont le rendre de mauvaise humeur. « On ne respecte plus rien de nos jours », ou bien « on n'est pas assez sévère, il faudrait la trique ». Ses enfants lui ont dit maintes fois, de ne plus écouter la radio puisque les nouvelles l'agacent, qu'il n'a qu'à se laisser vivre dans sa maison, mener une petite vie bien calme dans sa bulle. Il ne veut rien entendre.

Péniblement un gros effort roule son corps sur le côté droit en l'arrachant à la position horizontale et au matelas moelleux. Une nouvelle literie, des lattes seraient plus confortables que le sommier métallique sur lequel il repose depuis des années et qui est peut-être cause de ses courbatures. À quoi bon le changer ? Il est encore neuf. Cependant il s'enfonce sous le poids de son corps volumineux qui rend le lever laborieux. Peu habitué au confort, il se résigne. Cependant un sommier plus rigide améliorerait l'état douloureux de son dos qu'il soigne en prenant des médicaments contre l'arthrose. Ses enfants ne sont jamais arrivés à le convaincre :

– Vous n'êtes que des gaspilleurs, pourquoi changerais-je de sommier quand celui-ci est encore bon ?

– Mais pour que tu n'aies plus mal au dos, les médecins te diront qu'il vient en grande partie de la literie. Changer de sommier serait bénéfique et t'éviterait des prises de médicaments qui te détruiraient l'estomac.

– J'ai toujours fait ainsi, je ne changerai pas, bougonne-t-il.

Inutile de chercher à convaincre une personne de cet âge surtout quand on a quelques années de moins. Seuls les vieux ont raison, à quoi bon discuter ?



Il est parvenu tant bien que mal à s'asseoir sur le bord du lit et cherche, du bout des pieds, les pantoufles malicieuses qui glissent sur le plancher bien ciré par son épouse et qui jouent à ne pas se laisser prendre. Cette partie de cache-cache matinale se termine invariablement par des plaintes, des gémissements destinés à faire accourir Hélène déjà levée pour préparer le petit déjeuner. La voilà qui arrive affolée, elle n'est pas toute jeune non plus ! Elle enfile avec patience les pieds dans les pantoufles, consciente de la comédie qu'il joue chaque matin pour qu'elle vienne à la rescousse. Après deux ou trois mots, elle sort de la chambre en cachant ses larmes à celui que les forces abandonnent peu à peu pour le réduire à l'état de faiblesse. Pour elle il a toujours été l'homme, dans le vrai sens du mot, celui qui possède la force physique, l'intelligence, le maître enfin. À présent, elle se rend compte que sans elle il n'est rien et tout est bouleversé dans sa façon de penser, le dieu vient brusquement de tomber de son piédestal.

Il se dirige vers la salle de bain, selon le rituel, il ne fera rien d'autre avant les ablutions. L'éducation reçue dans son enfance fait passer la propreté au premier plan. Le gant de toilette court sur le visage, le cou, le crâne, abondamment savonnés puis rincés ; ne va-t-il pas s'user la peau à force de la frotter ? Ensuite, il prend l'appareil dentaire qui, la nuit, trempe dans un verre d'eau puis habille sa mâchoire supérieure. Avant, il se regarde dans la glace et grimace avec sa bouche édentée, un souvenir amer du régiment ! Il ne lui reste qu'une canine en haut et lorsqu'il veut amuser ses petits-enfants, il enlève son dentier et leur fait des grimaces.

Il n'a pas besoin de se peigner car depuis longtemps son crâne est presque dépourvu de poils. Seule une couronne de cheveux blancs subsiste à l'arrière. Pourtant, son épouse de lui dit tous les mois :

– Va donc te faire couper les cheveux, fais-toi rafraîchir ça fait plus propre.

Il l'écoute et revient comme il était parti puisqu'il n'y a pas grand chose à couper. Mais il aura pris l'air, bavardé avec le coiffeur, appris des nouvelles du village. Si l'homme est plutôt discret, les clients, eux sont éloquents, le coiffeur doit savoir les écouter avant tout. Ceux-ci aiment à se confier entre deux coups de ciseaux, se laissant aller sur son fauteuil comme sur le divan du psy, un moment agréable à passer en bonne compagnie. On y apprend les nouvelles qui ne sont pas imprimées dans le journal.

Après un moment de silence, car ils n'ont plus rien à dire, certains feuilletent les magazines qu'ils n'auraient pas achetés à la librairie par mesure d'économie.

Dans la salle de bain douillette, quand l'eau chaude coule du robinet, il ne cesse de penser au dur moment de sa jeunesse où la toilette s'effectuait au petit matin à la fontaine glaciale alimentée par l'eau venant de la montagne derrière l'habitation. Ayant vécu à la dure comme tous ceux de son âge, il note au passage que les générations actuelles ont bien de la chance d'être nées dans le confort, malheureusement elles ne peuvent pas s'en rendre compte n'ayant connu rien d'autre.

Propre comme un sou neuf il rejoint la cuisine où Hélène lui passe sa chemise et l'aide à enfiler ses chaussettes. Il a fabriqué une sorte de longue pince pour saisir les objets qui se trouvent à terre hors de sa portée et un chausse-pied géant mais sa femme est irremplaçable car il peut l'agacer en lui disant qu'elle ne va pas assez vite, qu'elle le bouscule, qu'elle va le faire tomber etc.

La composition du petit-déjeuner est invariable, fidèle à la tradition il avale un grand bol de café au lait, deux sucres et du pain qu'il trempe dedans sans beurre ni confiture pour ne pas pécher par gourmandise. Il n'a pourtant pas eu d'éducation religieuse dans son enfance pour vivre tel un ascète. Pas de petite cuillère, il trouve la grosse plus pratique et aussi plus prompte à vider le bol. À chaque cuillerée, il laisse retentir un « chloup » agaçant copieusement Hélène qui lui dit : « fais donc un peu moins de bruit en mangeant ». Elle aime les bonnes manières, qu'il se tienne droit à

table, qu'il mange lentement, sans bruit, qu'il s'essuie avec sa serviette, qu'il ne mette pas des miettes de pain sous la table, elle a des principes.

– On pourrait appeler des poules pour picorer autour de ta chaise, aime-t-elle à dire pour le taquiner.

Nicolas agacé la traite de parisienne puisqu'elle est née non loin de la capitale. Puis il la laisse parler et tâche de faire attention pour ne pas la contrarier.

Pendant le petit-déjeuner, Nicolas écoute une fois de plus les nouvelles, avec un autre poste. Il en a vendu toute sa vie, il n'en manque pas dans la maison ! Il l'approche de son unique oreille. En effet, il a perdu la moitié de ses facultés auditives lorsque, durant sa jeunesse, il effectuait des va-et-vient en pétrolette ou à vélo par les rudes hivers pour se rendre à son travail, sans casque ni bonnet. Voilà la raison pour laquelle il parle toujours plus fort que les autres sinon il ne s'entendrait pas. Il a consulté plusieurs spécialistes qui ont tous été d'accord pour conclure : « le tympan est mort, il n'y a rien à faire. » Depuis, il vit avec sa surdité, il s'y est accoutumé.

Une fois de plus, le voilà bien informé sur les événements mondiaux dont il vient d'entendre l'énoncé pour la deuxième fois. Depuis qu'il s'est levé rien de nouveau ne s'est passé, il plie sa serviette et sort de table sans mettre son bol sur l'évier, c'est le travail des femmes de faire la vaisselle et son épouse en est convaincue.

Il descend l'escalier qui mène au sous-sol son domaine. Il a réalisé les plans de la maison construite pour sa retraite en aménageant cette partie où il peut faire ce qu'il veut tandis qu'Hélène occupe toutes les pièces du haut. Puis, il enfile sa veste, met sa casquette pour aller faire un tour. Il avait autrefois adopté le béret comme les autochtones afin de mieux leur ressembler. C'est bien assez de son accent qui ne l'a pas quitté et du ton de sa voix pour se différencier.

On lui dit qu'il a l'accent « pointu ». Il s'est souvent posé des questions sur ce qualificatif se demandant si c'était un reproche ou un compliment.

Puis il a compris qu'il n'avait pas l'accent du terroir, il ne roulait pas les « r », ne prononçait pas les « e » muets. Un mal entendant n'a pas la faculté de s'imprégner des sons qui fusent autour de lui et ne peut pas prendre l'accent ambiant comme le font les personnes douées d'une bonne capacité auditive. Par contre sa femme et sa fille qui ont épousé l'accent régional ont été plus facilement adoptées par les autochtones qui ont pensé, à tort, qu'il avait gardé volontairement le sien pour ne rien perdre de son origine et se différencier, ce qui n'était pas le cas.

Il décroche sa canne du portemanteau, il ne la quitte plus depuis quelques années, à cause de son arthrose, elle sera son soutien pour une promenade, ses pas seront plus assurés. Il retire la barre de protection du portail du garage et se retrouve dans la cour.

– Va donc me chercher le pain ! crie Hélène apparaissant sur la terrasse devant la maison. Tu prendras une flûte entière.

Avec plaisir il se rend chez la boulangère comme pour une visite de courtoisie. Il peut échanger quelques mots avec elle car, il n'est pas toujours certain de rencontrer une personne de connaissance pour bavarder. Il aime bien sa jeunesse, son sourire, il plaisante, elle l'écoute et lui répond de même en rendant la monnaie. Ces petits mots sans importance lui font chaud au cœur, ils montrent qu'il existe, qu'il n'est pas encore mort. Il sort de la boulangerie en marchant avec précaution sur le trottoir sa flûte de pain sous le bras.

– Bonjour, comment allez-vous ?

– Comme un vieux, répond-il invariablement.

Il est heureux d'avoir pu s'exprimer sur la pluie, le beau temps, de simples propos, content d'avoir été reconnu, d'avoir été appelé par son nom. Il n'en demande pas plus. Il fait beau en ce jour d'automne, les feuilles rousses des platanes commencent à tomber

devant le bureau de Poste. Il se propose d'allonger son parcours mais pas trop loin. Ses vieilles jambes ne peuvent pas le porter longtemps sans se reposer et les employés municipaux ont déjà rentré tous les bancs de crainte qu'on ne les vole, c'est du moins ce qu'ils prétendent. Heureux sont les villages pourvus de bancs de pierre ! Heureux sont les villages dont les bancs n'attirent pas la convoitise des voleurs ! Il ne lui reste donc que les murs pour s'asseoir.

Lorsque le club du troisième âge a vu le jour, une dizaine d'années auparavant, l'un des premiers présidents avait eu l'idée de faire participer des volontaires adroits à la confection de bancs, pour leur prouver qu'ils pouvaient encore se rendre utiles à leur âge. Ils avaient mis leur cœur à l'ouvrage, étaient satisfaits des bancs placés à chaque extrémité du bourg, sous les arbres. Nicolas faisait partie du bureau de l'association pour ses compétences en électricité, cinéma, bricolages de toutes sortes. Il était fier de participer à la vie du club. Lors des sorties, il réalisait un film dont les participants aimaient voir les images le jour de la grillée des châtaignes début novembre. Diverses activités locales avaient été enregistrées sur cassette vidéo : la cueillette des pommes pour confectionner le cidre doux, la plantation du cèdre de l'amitié pour réunir les habitants d'un hameau qui ne s'entendaient plus, les sorties, les repas etc. Que de souvenirs qui dormaient dans un placard !

C'est en cherchant les bancs des yeux que ces propos lui reviennent à la mémoire.

Il ne peut s'empêcher de remarquer les changements qui se sont produits durant soixante ans. Les villages voisins sont à l'abandon, tandis que celui-ci a su maintenir son rôle de petite capitale rurale. Pourtant les commerçants, les artisans sont moins nombreux qu'autrefois, supplantés par les deux supermarchés qui attirent une foule d'estivants. Des nombreux cafés quatre subsistent sur une vingtaine dans les années quarante. Les magasins qui se touchaient dans la rue centrale n'offrent plus que des

vitrines vides, en restera-t-il encore dans les années à venir ? De nouvelles constructions fleurissent dans les lotissements de la périphérie prouvant que ce bourg n'est pas mort. Puis il rejoint la maison.

– Tu as rencontré quelqu'un ? interroge Hélène anxieuse car, elle aimerait le voir trouver un copain pour se distraire.

Il répond évasivement.

## Chapitre 2 - Un retraité actif

Nicolas se rend à présent au sous-sol pour retrouver ses amis les radioamateurs qui lui tiendront compagnie jusqu'à l'heure du repas. Sa station radio, qu'il a montée lui-même, fait sa fierté. Il sait qu'André l'attend en Bretagne, Francis au Maroc, Maxime en Nouvelle Calédonie et ainsi chaque jour des copains se parlent sans se voir d'un bout à l'autre du globe. Ils n'ont pas l'autorisation d'entamer de conversations telles qu'au téléphone, mais sur la technique utilisée. Tout est régi par un code qu'il connaît par cœur. Sur un carnet de trafic il doit impérativement noter des tas de précisions. Par exemple : le 18 12 1983 à 18h 50 jusqu'à 19 heures, fréquence 3735 il a contacté F6EYC c'est à dire François. De nombreux cahiers remplis d'une fine écriture sont les témoins des milliers d'amis avec qui il a bavardé. Le couvercle d'une boîte de pastilles sur lequel on remarque des sapins sert de micro, mais pas n'importe quelles pastilles ! Des bonbons fabriqués sur le lieu de naissance de sa mère. Une haute antenne surplombe le jardin, il la dirige depuis son sous-sol grâce à un matériel savant de sa conception. Depuis tout jeune il s'est initié à l'étude du morse, puis a réalisé un appareil pour capter les ondes courtes. Longtemps il a écouté les radioamateurs sans émettre lui-même avant d'avoir obtenu la licence passée en présence d'un inspecteur des P et T. Son indicatif est F6 ITZ. Lorsqu'il lance un appel on l'entend crier dans son micro « Italie, Tango, Zoulou lance appel, répondez ». Puis au milieu des grésillements une voix lointaine parvient

de l'autre bout du monde. Quelle aubaine de pouvoir partager sa passion avec autant d'amis divers ! Il a collé sur le mur les cartes de ses contacts ; il est fier d'en avoir une du roi Hussein de Jordanie. Personne ne peut se douter, qu'il est plus célèbre à travers le globe que dans son village dont il fait connaître de très loin le nom, pas seulement oralement mais aussi par écrit lorsqu'il envoie des cartes du village portant sa photo et son indicatif. De nombreux radio-amateurs sont venus voir ses installations et par la même occasion ont visité les alentours grâce à lui.

Nicolas a d'autres bons copains, ce sont les automates qu'il a fabriqués depuis qu'il a atteint l'âge heureux de la retraite où, libéré des activités professionnelles, il donne libre cours à ses rêves. Il déborde d'activités multiples et ne s'ennuie jamais. Quand on rentre dans sa demeure, on sent qu'on le dérange, il n'est pas de ceux qui attendent les visiteurs sur le pas de la porte, il est toujours occupé.

La passion des automates lui est venue par défi. En effet, au cours d'un voyage dans le Jura et de la visite d'un musée avec le groupe du 3<sup>ème</sup> âge, tous les visiteurs sont restés bouche bée devant un accordéoniste qui tournait la tête de droite à gauche. En sortant du musée, Nicolas a dit à Hélène :

– Je vais en fabriquer un qui remuera la tête, les yeux, les lèvres et les doigts.

Comme il parlait fort, un membre du club qui l'avait entendu, dit en se moquant de lui à ceux qui l'accompagnaient :

– Bah ! Il sera mort avant.

Hélène, mortifiée, répéta à Nicolas cette phrase qui ne lui fit pas plaisir. Piqué au vif en voyant que l'on doutait de ses capacités, il se mit au travail dès son retour et au bout d'un mois avait réalisé, sans plan ni modèle, mais selon son inspiration, un accordéoniste beaucoup plus perfectionné que celui qu'il avait vu. La tête grandeur nature, en bois, sculptée par lui, aux yeux bleus lui ressemblait vaguement. Les poils d'un vieux col en fourrure servirent pour les cils et sourcils, des calendriers que la banque offre



au 1er janvier pour le soufflet de l'accordéon, le chapeau du jour du mariage de sa fille, une chemise, une de ses vestes habillent parfaitement le personnage. Le mécanisme savant dissimulé à l'intérieur du corps permettait à la tête, aux yeux, aux lèvres, aux doigts, aux bras de se mouvoir. Le mouvement des lèvres de l'automate était synchronisé avec les paroles qui sortaient d'un magnétophone :

« Je m'appelle Hippolyte et j'ai été construit par Nicolas avec du matériel de récupération. À présent je vais vous jouer un air d'accordéon. »

Nicolas disait qu'il réalisait ses automates avec du matériel de récupération, qu'il n'achetait que les vis. Or, certains pensaient à tort, qu'il se contentait d'assembler des pièces toutes faites. Il aurait dû leur expliquer qu'il utilisait et transformait des morceaux de ferrailles au rebut, par exemple, avec un ressort de réveil, il faisait une scie en limant les dents les unes après les autres. Il conservait tout, ne jetait jamais rien, tout pouvait servir. Lorsqu'il se rendait au dépotoir pour vider les déchets végétaux, Hélène, épouvantée, savait qu'il allait en revenir avec des tas d'objets qui encombreraient les tiroirs de son établi. Cela la mettait en rage « Pourquoi ai-je épousé un bricoleur ! » Elle, si méticuleuse, qui ne laissait jamais rien traîner, se serait bien gardée de monter au grenier rempli d'objets hétéroclites.

Cependant, il n'était pas le seul récupérateur de la décharge qui avait ses habitués et qui en revenaient le porte-bagage du vélo bien alourdi. La décharge quelle aubaine ! Une sorte de vide grenier d'où les amateurs ramenaient gratuitement l'objet rare : un vieux livre, une poussette, une pendule, du cuivre, des fauteuils, des pierres de démolition etc. Pas plutôt sorti du coffre d'une voiture, l'objet au rebut passait sur le plateau d'une camionnette. La décharge, lieu propice aux rencontres, aux discussions attirait du monde autant que les commerces et l'on venait de loin pour s'approvisionner. En Afrique, on estime la richesse d'un village à la hauteur de son tas d'ordures ainsi, on pouvait prétendre que ce vil-

lage-là était très riche vu l'abondance des objets encore en parfait état que l'on y déposait.

Depuis quelques années, l'heureux temps des incursions au dépotoir est révolu, un portail sur lequel sont inscrits les horaires d'ouverture, en limite l'entrée. Un gardien municipal contrôle la nature des objets que les gens viennent y déposer car on y pratique le tri sélectif. Les habitués ont quelque peu grincé des dents. Finis les dépôts sauvages de toutes sortes, de jour comme de nuit ! Ce n'est plus un amoncellement d'objets, mais un lieu convivial. Dès que les gens s'amènent avec leur sac de détritux, le gardien se porte à leur rencontre pour en déterminer la nature et décider s'il doit aller au feu ou dans un container. Les habitués d'antan souffrent en silence surtout depuis qu'ils ont appris que la ferraille est vendue à un ferrailleur des environs.

Grâce à son mari bricoleur, Hélène fut pourtant bien heureuse en février 1983 de « monter » avec lui à Paris lorsqu'il fut invité par Jacques Martin pour participer à l'émission « INCROYABLE MAIS VRAI » avec son métier à tisser miniature. Ce fut le plus beau jour de sa vie, a-t-il souvent répété, la première fois où ses talents étaient enfin reconnus. Depuis, il voue un culte à Jacques Martin qui l'a si bien reçu. Pour le voyage, il avait confectionné une grosse malle en bois, charnières et système de fermeture de sa fabrication et s'est rendu à la gare de la ville voisine pour prendre le train. À Paris, lorsque le chauffeur de taxi qui le conduisait au studio de télévision lui demanda le contenu du pesant colis, Nicolas répondit malicieusement :

– Regardez l'émission « Incroyable mais vrai » et vous le saurez.

Il n'a pas du tout été impressionné par les cameramen, les machinistes qui évoluent sur le plateau. Bien sûr le temps est compté, deux minutes pas plus pour la démonstration du petit métier. Aussi Jacques Martin n'a pas demandé à Nicolas d'où il venait et celui-ci n'a pas pu prononcer le nom de son village et cela lui fut reproché au retour.

Puis l'ancien tisserand met en marche le plus petit métier à tisser du monde sous les feux des projecteurs. La navette passe et repasse tandis qu'une étroite bande de tissu apparaît peu à peu. Jacques Martin profite de l'occasion pour parler de ses ancêtres les canuts tandis qu'il fredonne « Les tisserands sont plus que les évêques ... » au lieu de faire parler Nicolas de sa région.

L'émission est enregistrée, elle ne passera que la semaine suivante sur le petit écran et Nicolas pourra la voir chez lui dans son fauteuil.

Ce passage à la télé lui valut de nombreux coups de téléphone de félicitations de nombreuses régions de France. Dans son village natal cette émission de TV fut appréciée car elle mettait à l'honneur un ancien tisserand qui avait réalisé un métier non conforme à celui sur lequel il avait travaillé durant sa jeunesse. Ce n'était pas une copie, mais un prototype, si bien qu'un directeur d'usine de tissage de passage chez lui à la suite de l'émission TV avait trouvé ingénieuse la technique qu'il avait inventée.

Des articles parurent à ce sujet dans l'Est Républicain et le Républicain Lorrain.

*« Le musée mécanique de Nicolas. Cet inventeur de génie qui est passé à l'émission de Jacques Martin - Incroyable mais vrai - a créé un musée mécanique dans la bourgade qui l'a adopté en 1940 lorsqu'il fut contraint par la guerre d'abandonner sa femme et sa fillette ainsi que son poste de responsabilité aux usines Peugeot. Dans ce musée on trouve de tout : un stéréoscope, un magnétophone conçu en 1952, des caméras parlantes, des projecteurs, des voitures, bateaux, avions téléguidés, un orgue de barbarie électronique etc. C'est lui qui conçut le premier relais de télévision qui allait desservir les alentours de son village... » (L'Est Républicain)*

La Dépêche du Midi écrivait à son tour : *« Le plaisir au bout des doigts, rien de plus. Nicolas travaille pour lui, animé d'une patience et d'une passion remarquables. Créateur, précurseur,*

*bricoleur de génie, peu lui importe : seul l'amour du travail bien fait résiste à sa modestie. On lui doit le plus petit métier à tisser du monde en parfait état de marche qui lui a valu une notoriété nationale, unique entorse à sa discrétion. Vedette d'un jour à l'émission d'antenne 2 -Incroyable, mais vrai- il parle avec émotion de son passage chez Jacques Martin un certain 13 février 1983. Mais le métier à tisser n'est pas son seul atout.*

*Sorties de son imagination, la télécommande à distance, la station de radioamateur occupent sa maison depuis la fin de la dernière guerre. À une époque où la grande industrie se familiarisait à peine avec les nouvelles techniques venues notamment d'Outre-Atlantique, Nicolas travaillait déjà avec les moyens du bord (pièces de récupérations ou fabriquées de ses propres mains) dans le seul but d'occuper ses dimanches. Employé chez Peugeot, tisserand, radioélectricien, il s'est frotté à toutes les professions. Origines obligent, les scieries n'ont pas de secrets pour lui. Il côtoie le monde du travail depuis l'âge de douze ans. Quand il quitte sa région natale, il laisse à l'occupation allemande son travail et sa famille et se retrouve dans le Midi avec les bribes de son régiment.*

*La liste des créations est longue « Je ne sais pas si c'est le plus petit métier à tisser du monde en tous les cas, le mien est unique et il marche. Je ne fais rien pour épater les gens, le bricolage, c'est ma passion, un point c'est tout. »*

*« Sa station de radioamateur lui vaut des cartes postales du monde entier. Mais c'est encore chez lui, dans son village d'adoption, que ce génial artisan est peut-être le moins connu. » (La Dépêche du Midi).*

Les éloges divers qui lui furent attribués par les journaux et magazines locaux rejaillirent sur les habitants du bourg qui le connaissaient depuis longtemps sans se douter de ses capacités. Nul n'est prophète en son pays ! Un écrivain très connu, lui consacra quelques lignes sur un guide touristique. Divers journalistes

lui rendirent visite pour des articles aux titres prometteurs « L'inventeur de génie », le « Génie du bricolage » etc.

Mais il ne s'est pas arrêté au métier à tisser et à l'accordéoniste, d'autres automates sont nés, venant grossir les rangs : un second accordéoniste, un guitariste, un violoniste.

Il a réuni toutes ses inventions dans une pièce, c'est son musée, dit-il. On peut y voir des tas d'objets fabriqués au cours de sa vie depuis les années 40, briquets électriques, prie Dieu, locomotive à vapeur, machine à faire les pâtes, On trouve aussi un prototype de réveil électrique, une tondeuse à gazon, des bateaux, des avions modèles réduits et leur télécommande.

Divers projecteurs de cinéma en état de marche et de sa fabrication, l'ancêtre du magnétophone trônent sur des étagères avec tous les instruments nécessaires à ses fonctions de photographe : agrandisseurs, déchiqueteuse pour faire des crans sur les bords des photos comme cela se faisait dans les années quarante, des supports de projecteur, un vrai capharnaüm. Il a tout fabriqué au fur et à mesure de ses besoins, une tondeuse à gazon, un motoculteur lorsqu'il a acheté son jardin. Il reçoit quelquefois des groupes du troisième âge venus d'ailleurs, curieux de voir ce qu'un ancien est capable de faire. Le député, le Maire l'ont félicité pour l'image de marque qu'il donne de la région et l'ont encouragé à continuer son œuvre. Il a participé à plusieurs expositions en particulier à la Croix Rousse à Lyon pour la promotion des métiers manuels où Michel Noir en personne est venu le féliciter pour son métier à tisser miniature.

Parfois des classes d'élèves lui rendent visite. Il aime rencontrer des jeunes pour leur communiquer sa passion.

– Au lieu de taper dans un ballon, travaillez de vos mains, leur dit-il, quand l'occasion se présentera, cela vous servira dans la vie courante et vous saurez changer le joint d'un robinet qui fuit, réparer une prise de courant etc.

Il n'est pas le seul à penser ainsi car les artisans se plaignent du manque de jeunes pour leur succéder. Plâtrier, maçon, électricien, plombier, ces corps de métiers vont-ils disparaître ?

Voilà les souvenirs qui remontent à la surface lorsque Nicolas se retrouve seul dans son sous-sol. Il se sent vieux il ne lui reste plus beaucoup de temps alors que les projets se bousculent dans son esprit, il aimerait fabriquer un cheval qui bougerait les quatre pattes en allant au galop. Il en a déjà fait le plan sur du papier.

Mais voilà qu'Hélène l'appelle, il est midi, c'est l'heure du repas, elle ne badine pas avec l'horaire. Il monte à la cuisine en se cramponnant à la rampe. Il s'essouffle au moindre mouvement. Après avoir refermé soigneusement la porte, il tourne à droite pour se laver les mains au lavabo selon le rituel. Hélène lui crie :

– N'éclabousse pas partout et essuie-toi les mains dans ta serviette.

Ils ont chacun la leur. Puis, il pénètre dans la cuisine dont la porte-fenêtre donne sur le jardin et au-delà de la haie, sur la halle qui sert de parking.

La cuisine est assez grande pour deux et la table peut accueillir six personnes lorsque leurs enfants et petits-enfants viennent partager leur repas. Le couvert est toujours mis avec soin. Près des deux assiettes les serviettes brodées à leurs initiales N et H sont enroulées dans leurs anneaux respectifs. Le hors-d'œuvre appétissant n'est jamais le même, composé d'un assortiment de légumes, produits du potager qu'Hélène cultive avec soin. La sauce de salade maison contient non seulement l'huile, le vinaigre et le sel mais aussi de l'oignon, de l'ail, de la ciboulette, du persil finement hachés dans la moulinette. Puis suivra un morceau de viande à la poêle ou en sauce, accompagné de légumes ou de pommes de terre. Hélène est un cordon bleu bien qu'elle s'en défende. Elle dit aussi qu'il faut manger de tout pour être en bonne santé. Elle réserve les pâtes et le riz pour les jours où elle a invité sa fille et son gendre car elle prétend qu'ils n'aiment pas les légumes,

comme les citadins. Un petit bout de fromage, souvent du camembert, puis le dessert, un fruit ou un petit flanc aux œufs dont Hélène a le secret.

Nicolas aime bien se lever pour essuyer la poêle avec son pain :

« Arrête, tu vas grossir et tu ne pourras plus boutonner ton col de chemise ! »

Elle surveille sa ligne. Lui aussi aime la voir bien mise, « Tiens toi droite, ne courbe pas le dos comme une vieille, n'hésite pas à aller chez le coiffeur ».

Puis ils vont regarder leur émission favorite « Le Juste Prix » Hélène adore le présentateur Patrick Roy. En tant que commerçants, ils sont très forts à ce jeu-là. C'est la pause avant la vaisselle.

Ensuite, tandis qu'Hélène débarrasse la table et chauffe le café, Nicolas file dans le salon, tombe dans son fauteuil et attend la fin de la pub pour regarder les informations. Il veut tout savoir. Hélène le rejoint avec sa tasse de café qu'il ingurgite rapidement. Il fait des commentaires sur tout ce qu'il voit. Mais Hélène s'est assoupie dans son fauteuil et il la réveille pour les images insolites.

Il ira faire un quart d'heure de sieste tandis qu'Hélène lave la vaisselle et donne un coup de balai en faisant le moins de bruit possible car sa chambre et la cuisine ont une cloison commune.

Nicolas ne reste pas longtemps couché, il a du travail. Vingt minutes plus tard il est dans son sous-sol, devant l'établi où il termine un montage savant. Des fils de toutes sortes s'enchevêtrent dans le ventre du dernier automate qui devra remuer les lèvres, tourner la tête, cligner d'un œil, faire un sourire et remuer les bras et les jambes. Nicolas aime la difficulté.

De temps en temps, il s'interrompt pour sortir sa machine infernale, une sorte d'ampoule bizarre qui produit de l'ozone et qu'il se passe sur ses épaules et sur les genoux douloureux. Elle produit un grésillement sur la peau et dégageant une drôle

d'odeur. Cela le soulage, dit-il. Il en a déjà parlé à son docteur qui n'aime pas qu'on le double. Pour lui, l'atténuation de la douleur est psychologique. Quand Nicolas lui explique qu'il se pose des ventouses ou qu'il utilise sa machine, celui-ci lui dit, mi figue mi raisin : « Alors vous n'avez plus besoin de moi ? »

– Je fais faire des économies à la Sécu, rétorque Nicolas en riant.

Vers 16 heures 30, Hélène ouvre la porte qui donne sur l'escalier :

« Nicolas, c'est l'heure des Chiffres et des Lettres ! »

Pour rien au monde ils ne manqueraient ça. Assis dans leur fauteuil, ils font travailler les méninges. Nicolas insupportable donne toujours son résultat avant qu'Hélène ait fini de chercher. Parfois il ne se souvient plus très bien de l'orthographe des mots. C'est l'occasion de petites querelles qui mettent du piquant à leur vie. L'émission s'achève :

« C'est beaucoup trop court, pourquoi ne pas la faire durer plus longtemps au lieu de nous mettre des films qui ne ressemblent à rien ? »

C'est toujours ainsi que cela se termine et ils vont boire le café dans la cuisine. Hélène sort une boîte métallique de la partie supérieure du buffet. Elle a toujours des petits gâteaux en réserve pour les gourmands !

Puis Nicolas retourne au sous-sol tandis que Hélène sort le crochet et le coton blanc qu'elle utilise pour confectionner des centaines de petits hexagones qui, une fois assemblés feront un magnifique dessus de lit.

Elle en a déjà fait deux et s'attaque au troisième. D'autres fois, elle réalise des napperons de divers modèles. Elle les range dans un tiroir du buffet de la salle à manger. Ils sont bien repassés, bien amidonnés, de véritables chefs-d'œuvre, un travail d'habileté inouïe. Elle en est fière. Ces ouvrages n'ont pas de prix, elle passe des heures et des heures à s'user les yeux. Patricia a photographié ces travaux et les a rassemblés pour en faire un livre. Quand la



lumière commence à baisser, elle s'arrête pour ranger les pelotes de coton et le crochet.

Puis elle met son foulard, pour sortir dans le jardin. Elle ne veut pas que ses cheveux soient ébouriffés par le vent. Sa coiffure est toujours impeccable si bien que les gens demandent souvent à la coiffeuse qui vient à domicile :

– Est-ce qu'elle porte une perruque ?

– Mais non, ce sont ses propres cheveux.

En effet, elle est toujours restée coquette même à plus de quatre-vingts ans. Quand elle va faire ses courses, elle est toujours bien mise, impeccable : « Regarde si le pli de ma jupe est bien droit » demande-t-elle toujours à Nicolas avant de partir.

Elle va cueillir deux poireaux, quelques carottes et une branche de céleri pour la soupe du soir dans son jardin très bien entretenu, où aucune herbe n'a sa place. Les carrés de haricots sont bien réguliers, les poireaux se tiennent impeccablement alignés, raides sur leur tige, les salades également.

– Comment fais-tu donc pour avoir un si beau jardin, demande souvent sa fille.

– Je m'applique tout simplement, répond-elle, toi, tu veux toujours faire tout en vitesse voilà pourquoi tu ne réussiras jamais rien.

En rentrant dans la cuisine, elle ferme les volets en jetant un coup d'œil au dehors où il ne passe presque jamais personne. Elle souffre parfois de cet isolement et regrette souvent son ancienne maison et le va-et-vient des clients de la boulangère. Puis, elle sort de dessous l'évier une bassine et une passoire pour commencer la préparation des légumes qu'elle lave abondamment. Ensuite, elle s'assoit pour commodément les éplucher et les couper en petits dés.

A quoi pense-t-elle ? Son visage est énigmatique. Sans doute à ses petits-enfants qu'elle ne voit plus que rarement, peut-être au long chemin effectué depuis sa jeunesse, peut-être encore aux mauvais moments de sa vie, car, en effet, seuls les souvenirs néga-

tifs remontent à sa mémoire en effaçant ceux qui furent agréables. Peut-être pense-t-elle tout simplement à son jardin qui compte beaucoup pour elle :

– Quand je suis dans mon jardin, je ne pense plus à rien.

Quelquefois elle s'égratigne les jambes en coupant les rosiers et se fait gronder par Nicolas qui voudrait la voir mettre des bottes pour protéger la peau extrêmement fine de ses jambes où les veines sont apparentes. Souvent elle bêche en cachette malgré les efforts que cela lui coûte. Nicolas est furieux quand il la surprend :

– Tu veux faire croire aux voisins que je suis un fainéant, crie-t-il.

En réalité, il a peur qu'elle se fatigue car elle a déjà subi plusieurs opérations dans sa vie : hernie, intestin, estomac. Il veut qu'elle se ménage, que deviendrait-il sans elle ?

La préparation de la soupe est minutieuse, jamais elle n'utiliserait de sachet du genre soupe-minute. Quand les légumes sont cuits, elle sort le mixeur, ajoute de la bonne crème dans cette soupe maison qui fera le régal de Nicolas.

Pendant ce temps, il joue au billard. Il a fait l'acquisition de cette belle table afin de jouer avec son petit-fils. Ils sont très habiles à ce jeu. Nicolas a même appris à Hélène qui ne se débrouille pas trop mal.

Il va remonter à la cuisine pour manger la soupe dont il sent déjà l'odeur. Il arrive avant qu'elle l'appelle, va se laver les mains comme un enfant bien sage. Il met en marche le téléviseur noir et blanc qui est sur le buffet de la cuisine, règle le son et l'image et s'assoit devant son assiette fumante.

Ils échangent quelques paroles :

– Je n'ai pas vu passer grand monde aujourd'hui sur la place, sauf quand la sirène à sonné. Je me demande bien où sont allés les pompiers.

– On ne sait jamais rien de ce qui se passe, on ne nous met pas au courant des événements comme si nous étions des étrangers.

Ils ne connaissent pas le terme « rapportés » qui s'applique à ceux qui ne sont pas nés ici.

Après le repas, au salon, ils consultent le programme des émissions du soir sur Télé Magazine auquel ils sont abonnés depuis de nombreuses années, ainsi qu'à « Notre Temps ». S'il n'y a rien à leur goût, Nicolas va en profiter pour mettre dans le magnétoscope, une cassette vidéo de leur voyage aux USA ou pourquoi pas en Thaïlande ou en Turquie.

« C'est dommage, personne ne regardera plus jamais ces anciens films qui encombrant mon placard, ils n'intéressent personne. » Personne, ce sont les enfants et les petits-enfants qui n'ont pas encore l'âge de remonter dans le temps car ils ont leurs occupations professionnelles. Il faut dire que c'est tout un poème quand Nicolas décide de faire des projections. Tout le monde s'installe dans le sous-sol où l'écran est placé. Il sort le projecteur, met en place le film en maugréant car celui-ci ne s'enroule pas comme il le désire. Il n'a plus de patience. Quand tout est prêt, Hélène éteint la lampe. On est tout ouïe, le spectacle commence. On se régale à voir les images vieilles d'un demi-siècle ! On fait des commentaires. Soudain Nicolas crie : « voilà que le film ne s'est pas enroulé sur la bobine, il est par terre, surtout n'allez pas mettre les pieds dessus. » Il crie : « Bon sang, de bon sang, de bon sang ! » C'est son expression favorite. Il faut rallumer, le temps qu'il enroulera le film capricieux. Puis la projection recommence. Cette fois le film a déraillé, il faut allumer encore. On s'amuse de ses mimiques, on redoute ses colères voilà une des raisons pour lesquelles personne ne demande plus à voir ses films de cinéma. Quand on lui propose d'en faire des enregistrements pour chacun des petits-enfants, il refuse catégoriquement, personne d'autre que lui ne projettera les images.

Mais le programme de télévision a fini par endormir Hélène dans son fauteuil. Au bout d'un moment, elle se réveille en sursaut, se sentant presque coupable de s'être assoupie.

« On regardera la suite, demain, je n'en peux plus et je dois me lever de bonne heure car c'est la foire. »

Ils vont se coucher et s'embrassent tendrement en regagnant chacun leur chambre dont ils laissent les portes ouvertes. Ils ne se sont jamais levés ou couchés sans s'embrasser en se disant bonjour et bonsoir. Ils ont vécu un amour sans tache, plein de tendresse.

Hélène met du temps à s'endormir, elle est trop soucieuse de la santé de son époux pour se laisser tomber dans les bras de Morphée. Elle regarde l'heure fréquemment à la pendule sur le mur face à elle et compte jusqu'à cent, jusqu'à mille, faisant tout le contraire de ce qui pourrait l'endormir. Sa fille a beau lui dire de faire le vide en son esprit et de ne penser à rien, elle n'y parvient pas. Demain, elle ne sera pas en forme pour son petit tour de foire. Puis ce sont les chiens du voisin qui se mettent à aboyer lorsque quelqu'un passe sur la place. Nicolas a plusieurs fois signalé le dérangement à leur propriétaire mais inutilement. Nicolas aime bien les chiens à condition qu'ils n'aboient pas la nuit. Il en a eu un autrefois dans la petite cour de la maison qu'il louait. Celui-ci couchait dans l'atelier et aboyait aussi quelquefois au moindre bruit. Alors, pour que les voisins ne se plaignent pas, Nicolas avait installé un interphone de la niche à la chambre. Dès que le chien aboyait, Nicolas de son lit lui parlait : « Couche-toi, Myckie, tais-toi, Myckie » et le chien se taisait croyant son maître tout près.

Cette nuit, ils ne le dérangeront pas car il s'est couché sur l'oreille avec laquelle il entend.

### Chapitre 3 - La récompense

Un jour Nicolas fut contacté par deux jeunes qui recherchaient des films d'amateurs du début du cinéma. Ils ont sélectionné quelques-unes de ses images qui ont figuré à l'exposition « Mémoire et Images ». Il fut ravi de constater que des jeunes s'intéressaient aux objets qu'il avait fabriqués. Ceux-ci posaient des questions, prenaient des notes etc. Nicolas était ravi d'expliquer comment il avait conçu et réalisé chaque pièce de son musée. Il passa des heures avec eux, un vrai régal.

Mais une de ses plus grandes joies et la dernière, fut d'avoir été promu au grade de chevalier dans l'ordre national du Mérite. Il reçut sa médaille en juin 1999 dans la salle de la Mairie en présence du Maire, du Député et du Président de la Société des Sciences et Lettres. Patricia avait lancé les invitations et tout organisé. L'émotion fut à son comble quand le discours commença :

*« Le 3 décembre 1963 lorsqu'il créa l'Ordre national du Mérite, le général de Gaulle exprima sa volonté de récompenser les services rendus à la collectivité par des actions civiles avec un éclat semblable à celui qui récompensait les mérites militaires. Vous êtes, cher Nicolas, l'exemple le plus typique des citoyens auquel songeait alors le chef de l'état.*

*De longue date, je vous connaissais de réputation car j'avais entendu parler de l'extraordinaire cabinet de curiosités que vous avez créé et qu'ignorent encore trop de nos compatriotes...*

*Votre parcours personnel fut hautement exemplaire et c'est une étrange fantaisie du destin qui devait vous conduire jusq'en ce département....*

*Vous avez été pour vos compatriotes ce demiurge rustique grâce auquel ils ont pu connaître, alors qu'il fallait encore habiter les grandes villes pour en avoir une idée les grands chefs-d'œuvre cinématographiques de l'immédiat après guerre. C'est grâce à vous que ce canton put être en rapport oral avec les radioamateurs du monde entier....*

*Toutes les inventions du génie humain vous étaient familières et vous en avez fait profiter vos compatriotes : cinématographe, radiophonie, cinéma parlant, radioguidage et dernière née de ces miracles : la télévision*

*Photographe, vous avez créé ce conservatoire sentimental et historique du canton qui sera particulièrement précieux dans l'avenir car il prolonge la vie au-delà de la mort.*

*Vous êtes un passionné de vie, un personnage d'exception de ces hommes qui ne peuvent laisser indifférent et pour lesquels on ne peut concevoir que de la tendresse et du respect. Si vous aviez une devise elle serait à peu près : indépendance, désintéressement et générosité.*

*Je me réjouis que les Pouvoirs publics aient enfin reconnu de tels mérites et qu'il me soit donné d'en être le porte parole.*

*Au nom du Président de la République, nous vous faisons chevalier de l'ordre national du mérite. »*

## EPILOGUE

Puis, arrive le mois de décembre 1999, les douleurs deviennent insoutenables pour Nicolas. Il a compris la gravité de son état quand il est envoyé à l'hôpital pour des examens approfondis. Il part joyeux dans le taxi un lundi matin. Il plaisantera durant tout le voyage sans que le conducteur puisse soupçonner qu'il était en phase terminale de cancer et que ce voyage était le dernier.

Ses enfants qui lui rendent visite le lendemain apprennent avec stupéfaction que c'est la fin. Comment annoncer la terrible nouvelle à Hélène ?

En dix jours sa santé déclina rapidement. Il devait être conscient qu'il ne se remettrait pas. Délirait-il quand il disait qu'il entendait des voix qui l'appelaient ou quand il voyait sa mère, ses frères lui tendre les bras ? Il dit à sa fille : « tu vois, bientôt je saurai ce qu'il y a de l'autre côté. » Il semblait ne pas avoir peur de la mort, jusqu'au bout il montra son esprit avide de nouveauté, peut-être était-ce l'effet des tranquillisants. Au grand étonnement des infirmières, Patricia a voulu enregistrer sur une cassette, ses derniers mots pour les garder en souvenir. L'une d'elles avoua qu'elle n'avait jamais vu ça.

Il avait toujours dit au docteur qu'il voulait voir l'an 2000. Dans sa chambre d'hôpital, a-t-il pu réaliser les dégâts causés aux forêts de son pays natal, par les vents violents qui s'abattent sur la France les derniers jours de décembre quand il regarde pour la dernière fois les images de la télé ? Il luttera jusqu'au bout pour

franchir le seuil du troisième millénaire. Après un combat contre la mort toujours victorieuse, il s'est affaissé comme un sapin que l'on a abattu, puis il est entré paisible dans le coma. Il est mort le 4 janvier 2000 au matin.

Nicolas restera une figure de son village, un génie du bricolage, un novateur, un touche à tout, le photographe du canton. Certains ont admiré sa franchise, il détestait la fourberie.

« Je n'ai rien à cacher, disait-il à qui voulait l'entendre ».

Il repose à présent dans le cimetière du village, adopté à tout jamais. Son petit-fils a glissé dans la poche de son costume une brindille du sapin qui se dresse dans son jardin, dernier souvenir de sa région natale, pour le grand départ.

Son épouse inconsolable, l'a rejoint quelques mois plus tard.

*Son souhait était de ne plus être un « rapporté » mais de faire partie intégrante des habitants de ce village.*





Imprimé par : SoBook  
45, rue Rollin  
59100 – ROUBAIX